This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

on me la donne à Toulouse
le 7 Juillet 1780
Authouard

TRAITÉ
DE
L'AMITIÉ.

TRAITÉ DE L'AMITIÉ

PAR M. DE SACY de l'Academie Françoise.

SECONDE EDITION augmentée.

BIBLIOTHÈQUE J.M.
1—10221
ANTHOUARD AVOCAT
ORIGAN (CHARE)

A PARIS,

Chez JEAN MOREAU, ruë saint Jacques, à la Toison d'or, vis à vis saint Yves.

M. D. CCIV.

Avec Privilege du Roy.

PF
575
F8
S12
1904

429410

A MADAME
LA MARQUISE
DE LAMBERT

MADAME,

J'ai beaucoup hesité à vous offrir cet Ouvrage. Le soin que vous avez toûjours pris

429410

de cacher au Public des qualitez qu'il ne peut trop connoître, m'a long-temps retenu. Je me ſuis dit plus d'une fois, qu'un homme qui écrit de l'amitié, devoit plus qu'un autre reſpecter le goût de ſes amis. D'ailleurs je me ſouviens de vous avoir ſouvent oüi dire, que la Renommée n'eſt point faite pour les femmes, & que les plus eſtimables ſont celles, dont le merite eſt le moins connu. *Enfin je n'ignore pas qu'on expoſe une Dame à l'envie & à la malignité, pour peu qu'on faſſe entrevoir qu'elle aime les Livres, & qu'elle cultive ſon*

eſprit. Mais des raiſons plus fortes m'ont determiné. La modeſtie n'engage au ſilence que ceux qui la pratiquent, & non ceux qui l'admirent. Plus vous vous obſtinez à éviter les yeux du monde, plus nous devons ſonger à les attirer ſur vous. Que les femmes qui affectent un air ſçavant; qui à tout propos font un vain étalage d'érudition; & qui negligeant les vertus de leur état, courent ſans ceſſe aprés les vertus qui n'en ſont pas, ſoient en butte aux traits de la ſatyre, elles le meritent bien. Mais pouvons-nous trop honorer les femmes,

qui fidelles à leurs obligations preferent dans le choix des amuſemens, ceux qui fortifient & qui perfectionnent la raiſon, aux frivoles plaiſirs qui l'affoibliſſeut & qui la corrompent? Je ne crains donc pas, MADAME, *de reconnoître publiquement le droit, que vous avez ſur cet Ouvrage. C'eſt à vous, que j'en dois les principales idées. J'ai bien trouvé autant de Philoſophie dans vos converſations, que dans les meilleurs livres. Vous vous êtes approprié ce ce qu'ils ont de plus ſolide & de plus délicat; & ce que vous y mêlez du vôtre, n'en*

TRAITÉ
DE
L'AMITIÉ.

me, dont l'eſprit ſçait goûter les plus grandes choſes, ſans dédaigner les plus petites; dont la ſaine raiſon ne trouve dans la poſſeſſion des faux biens, que des motifs d'eſtimer davantage les veritables. Je reſpecte en vous une perſonne, qui n'employe point ſon diſcernement à trouver le ridicule des autres, & à le montrer; mais à découvrir ce qu'ils ont de bon, & à le faire valoir; qui compte entre ſes plus doux plaiſirs & ſes plus grandes richeſſes, les offices qu'elle peut rendre; & qui enfin ne voudroit de la fortune, que le pouvoir & les oe-

caſions de placer des bienfaits. Voila, MADAME, *ce qui eſt vrayement à vous; & ce qui vous attire l'eſtime de tous ceux, qui ont l'honneur de vous connoître. Que ne m'eſt-il permis, ſans trahir la confiance dont vous honnorez quelques amis particuliers, de parler à tout le monde de ce que vous n'écrivez que pour vous? Quelle idée ne donnerois je point tout à la fois de la beauté de vôtre eſprit, & de la nobleſſe de vôtre ame? Que ne penſeroit on point d'une Dame, qui ſans aucun retour de gloire, ſçait faire un tel uſage de ſa vie? Mais*

EPITRE.

je ne dois ſonger moi-même qu'à vous donner icy des témoignages publics du ſincere dévoüement, & du reſpect inviolable avec lequel je ſuis,

MADAME,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur
DE SACY.

PREFACE.

IL n'y a rien de plus utile aux hommes que la morale. Elle ſeule leur enſeigne ce qu'ils doivent uniquement apprendre ; c'eſt-à-dire à devenir meilleurs & plus heureux. L'utilité des livres qui en traitent, les a d'abord fait rechercher avec beaucoup d'empreſſement ; cet empreſſement les a bien-toſt multipliez à l'excés ; & leur multitude en a par une ſuite naturelle preſque entierement dégoûté. De-là vient que la plûpart des gens ennuyez de trouver plus de livres de cette eſpece que d'exemples, appellent pédants ceux qui moraliſent dans

les converſations, & eſprits communs & ſuperficiels, ceux qui le font dans leurs ouvrages. A quoy (diſent-ils) s'amuſe cet Auteur de nous donner des leçons de ſageſſe, qui n'ont rien de nouveau que le tour & le langage; Croit-il avoir plus d'eſprit, ou eſtre plus ſage que les anciens Philoſophes? Que peut-il dire, qu'avec luy Ciceron, Seneque, Plutarque, & tant d'autres ne nous ayent dit d'une maniere plus forte & plus délicate? Ce ſeroit en effet une entrepriſe temeraire, que d'oſer joûter contre de ſi grands hommes; mais c'eſt peut-eſtre un deſſein raiſonnable que de raſſembler de tems en tems quelques-unes de leurs idées répanduës dans de gros volumes, & de les remettre ſous les yeux de ceux qui ne connoiſſent point

ces illuſtres morts, ou qui n'entretiennent que peu de commerce avec eux.

C'eſt ce qu'il ſemble plus important de faire ſur l'Amitié, que ſur tout autre ſujet. Elle ne peut être trop connuë. Plus j'en examine la nature, plus je ſuis convaincu, que ſes avantages ne contribuent pas moins à la ſeureté & à la tranquillité publique, qu'au bonheur particulier des amis. Loin de craindre que leurs affections détournées du bien commun ne troublent le ſocieté generale, il eſt certain au contraire que rien n'en peut tant affermir le repos.

La vertu ſeule a droit de former les nœuds de l'amitié, comme j'eſpere le prouver. Entre les premiers devoirs d'un homme vertueux, eſt l'amour de la patrie. Il eſt donc évident,

que plus il y aura d'amis, plus il y aura d'hommes vertueux dans un Etat; & par conſequent, plus il y aura de citoyens, preſts à tout ſacrifier pour ſes intereſts & pour ſa gloire.

Voilà préciſement ce qui m'a engagé, à écrire ſur cette matiere. Je n'ignore pas que pluſieurs Philoſophes en ont déja parlé *. Mais Ciceron ſemble eſtre le ſeul qui l'ait fait par un traité exprés. Veritablement il eſt plein de maximes, dignes de n'eſtre jamais oubliées. Ce puiſſant genie n'approche de rien qu'il ne l'éclaire; il ne touche rien qu'il ne l'embelliſſe; & tout ce qui eſt ſorti de ſa plume, porte un caractere de force & de ſublimité qui n'eſt propre qu'à lui. Cependant il faut convenir, qu'il n'a pas épuiſé ſon ſujet. Je n'examine point ſi ce qu'il

* *Ariſtote, livre 7. de ſes Morales. Plutarque, Opuſcules. Lucien, Dialogues.*

qu'il en a écrit, a l'ordre, la force & la beauté qui enchantent dans ſes autres ouvrages. Content de l'admirer, je laiſſe cet examen à ceux qui croient avoir aſſez de lumiere, de goût, & de ſcience, pour de telles déciſions. Je n'entreprends pas de juger les maîtres; trop heureux, ſi je pouvois les entendre aſſez bien, pour les imiter. Soit donc que de deſſein ou ſans le ſçavoir, j'aye mis en œuvre les penſées des Anciens, ſoit que des leurs & des miennes, j'aye fait mon ſyſteme de l'amitié, je croy pouvoir hazarder de le donner au Public. Je craindrois que ce ne fût à ma honte, ſi mon ſujet & mon intention ne me raſſuroient. Je n'eſpere point que ce ſoit à ma gloire. Quelle gloire y auroit-il à s'exprimer comme tout le monde, & à pen-

ſer ce que tous les honnêtes gens ſentent? Mais je ſouhaite que ce ſoit à l'avantage de quelques perſonnes, qui pour cultiver la veritable amitié, n'ont beſoin que de la bien connoiſtre.

Aprés avoir rendu compte des raiſons, qui m'ont déterminé à choiſir le ſujet que je traite, il ſeroit naturel de parler de l'ordre, que j'ay tenu dans lexecution de mon deſſein. Mais comme je le fais dans le corps même de l'ouvrage, je croy m'en pouvoir diſpenſer ici.

Je dirai ſeulement que je le diviſe en trois livres. Dans le premier je parle de la nature de l'amitié, des qualitez neceſſaires aux amis, des précautions à prendre dans le choix que l'on en fait. Le ſecond comprend les devoirs de l'amitié, leurs juſtes bornes, leur ſubordination

aux devoirs naturels. Le dernier regarde les ruptures ; les moyens de les prévenir ; la conduite qu'on doit tenir quand on ne peut les éviter ; les obligations dont les amis vivans ſont chargez envers les amis qui ſont morts.

Entre ceux qui liront cet ouvrage, je ne doute pas qu'il ne s'en trouve pluſieurs, qui s'imagineront, qu'à force de perfectionner l'amitié, j'en ay fait une belle chimere. Ils changeront le titre de mon livre, & l'appelleront *l'idée de l'ami qui ne ſe trouve point.* Ils diront qu'il ne manque à mes conſeils, que des hommes qui les puiſſent pratiquer. D'autres au contraire qui ont meilleure opinion de l'humanité, & qui ſur la foy de leurs propres ſentimens, croyent qu'il y a encore de la vertu & de

la fidelité ſur la terre, pourront bien me reprocher d'être quelque fois trop indulgent.

Je répondray aux premiers, que je ne propoſe rien, dont chacun ne découvre ſans peine le principe dans ſon propre cœur; rien que chacun n'aimât à trouver dans un autre; rien même dont les ſiecles paſſez, & peut-eſtre le nôtre, ne fourniſſent des exemples.

Si cela eſt, je ne demande pas l'impoſſible, quand j'exhorte les hommes à regler leur conduite ſur des principes qui ſont gravez dans leur ame; à faire aimer dans eux ce qu'ils aimeroient dans les autres; enfin à reſſembler à ceux qu'ils admirent.

D'ailleurs quand il ſeroit vrai que l'on ne pourroit parvenir à établir entre les amis, une

amitié auſſi parfaite, que celle dont je leur fais le tableau ; ne ſeroit-ce pas toûjours leur rendre un grand ſervice, que de les engager à faire des efforts pour en approcher ? Quand les Philoſophes ont déclaré la guerre aux paſſions, quand l'un a voulu les détruire entierement, l'autre les ſoumettre ; s'ils n'ont pas obtenu tout ce qu'ils ſembloient s'être promis, ils ont pourtant gagné beaucoup d'avoir encouragé à combattre ; & enſeigné à vaincre de ſi dangereux ennemis. S'ils n'ont pas fait regner paiſiblement la vertu ; ils l'ont au moins fortifiée, lors qu'ils ont affoibli le vice. Si je ne parviens pas à faire de parfaits amis, ne me ſçaura-t-on point quelque gré d'avoir attaqué les faux, & peut-être d'avoir inſpiré quelque nouvelle ardeur aux veritables ?

A l'égard des perſonnes qui penſeront que je deſcends quelquefois de ce haut degré de perfection, où il ſemble que j'aye voulu porter l'idée de l'amitié; je les ſupplierai de conſiderer qu'en cela j'ai ſuivi l'opinion d'un des plus ſages Legiſlateurs de l'antiquité. * Il aima mieux par des Loix temperées n'avoir qu'un petit nombre d'hommes à châtier avec fruit, que par des Loix trop ſéveres en avoir un grand nombre à punir ſans aucune utilité. Les maximes outrées autoriſent ſouvent le relâchement, par la multitude de ceux qui les mépriſent. Les maximes moderées le banniſſent, par la multitude de ceux qui les approuvent. On neglige ſans remords les unes; on n'oſe pas ſans honte s'écarter des autres.

*Solon.

Au reſte, je ne me flatte pas

qu'il ne me ſoit rien échapé de ce qui pouvoit dépendre de mon ſujet. Il eſt ſi étendu qu'il n'eſt preſque pas poſſible de l'embraſſer tout entier. Ce ſeroit beaucoup ſi j'avois touché les principales réfléxions qui doivent y entrer.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier ce Manuſcrit, & j'ai crû que la Morale qu'il contient, & la maniere dont elle y eſt expoſée, en rendroient l'Impreſſion fort utile & fort agreable au Public. Fait à Paris ce 29. Novembre 1702.

FONTENELLE.

Extrait du Privilege du Roi.

PAr Privilege du Roi donné à Verſailles le 7. Decembre 1702. ſigné LE COMTE, & ſcellé : il eſt permis au Sieur DE SACY de l'Academie Françoiſe, de faire imprimer par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choiſir, *Le Traité de l'Amitié*, pendant le temps de huit années conſecutives, à compter du jour de la datte des Preſentes, avec défenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & diſtribuer ledit Livre, ſous quelque pretexte que ce ſoit, ſans le conſentement de l'Expoſant, à peine de quinze cens livres d'amande, confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous depens, dommages & interêts, comme il eſt porté plus au long par leſdites Lettres de Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 28. Decembre 1702. Signé P. TRABOUILLET, *Syndic.*

DE

DE L'AMITIÉ.

LIVRE PREMIER.

TOUT le monde vante l'Amitié, peu de gens la connoissent, presque personne n'en remplit les devoirs. A la vanter on se fait honneur ; à la connoître, on trouve de quoi se condamner ; à remplir les devoirs qu'elle exige, on s'impose un joug souvent incommode.

Les éloges qu'on ne cesse de lui donner, & le respect que

tous les peuples même les plus barbares ont pour elle, ſont des témoignages irreprochables de ſon excellence. Mais plus l'amitié eſt excellente, plus il paroît important qu'elle ſoit bien connuë. C'eſt par là ſeulement que d'une admiration ſterile, on peut conduire les hommes à la poſſeſſion & à l'uſage d'un bien ſi précieux. Je ſçai que ce n'eſt pas toûjours leur rendre un ſervice agreable, que de diſſiper leurs illuſions. D'un côté, ceux qui au milieu d'une foule d'amis d'ont ils ſont aſſiegez à toute heure ouvriront les yeux, & en chercheront un ſans le pouvoir trouver, s'en prendront à moi comme à un ennemi qui les leur ai tous enlevez. De l'autre, ces habiles impoſteurs dont j'aurai découvert l'artifice ; ces gens qui verront que ce phan-

tôme d'amitié autrefois ſi utile pour eux, ne leur attirera plus que du mépris ou de l'horreur, ne me le pardonneront jamais. Loin de m'allarmer de ce danger, je ſerois trop content de moy, ſi je pouvois me promettre de meriter leur reſſentiment, & de détromper les uns en décriant les autres.

Mais je ne me flatte point. Les credules à qui pour avoir de faux amis il n'en coute que d'être riches & heureux, ne voudront point pour en acquerir de veritables, ſe donner la peine de les chercher ou de les faire. Que ſçait-on même s'ils voudroient les avoir faits, ou les avoir trouvez, quand ils en connoîtront bien le caractere? Et ceux qui ſous le maſque d'amis en profanent le nom, mépriſeront toutes mes reflexions

& laiſſeront le ſoin de leur apologie à l'amour propre, qui ne ſçaura que trop les défendre.

En effet, entre ceux qui pourront lire ce traité, le moyen de trouver un homme, qui aprés avoir ſerieuſement examiné tous ceux qu'il croit aimer, ou dont il ſe croit aimé lui-même, ait aſſez de courage pour s'avoüer, qu'ils ne tiennent qu'à ſa place & à ſa fortune; qu'il ne tient lui-même qu'à ſon interêt ou à ſon plaiſir; & que le merite & la vertu n'ont point ſeuls formé les nœuds qui les uniſſent.

Il eſt pourtant vrai que l'amitié n'eſt autre choſe, qu'une parfaite union des cœurs formée par le merite & par la vertu, & confirmée par la reſſemblance des mœurs. Toute autre liaiſon n'eſt qu'une ſocie-

té mercenaire & indigne d'un nom ſi ſaint.

C'eſt donc une erreur fort groſſiere, quoyque fort commune, que de confondre l'amitié avec cette eſpece de commerce ordinaire, que les alliances, les emplois, les affaires, & les bien-ſeances établiſſent entre les hommes. Cet échange qui s'y fait de viſites, de compliments, de ſoins, d'offices, ne reſſemble non plus à une ſincere amitié, que la proſtitution publique à un honnête mariage.

Ce n'eſt pas que je prétende condamner cette ſorte de correſpondance, que le bien de la ſocieté a introduire, & que l'honnêteté a polie. Je n'en blâme que l'excés. Je voudrois que l'abus n'en eût pas été porté ſi loin; & qu'au langage & aux

autres démonſtrations exterieures, on peut encore diſtinguer la ſimple politeſſe d'avec la tendre amitié. pourquoy à la moindre occaſion courir avec tant d'ardeur chez des gens que ſouvent l'on n'eſtime gueres, que peut-être on mépriſe, que certainement on n'aime point? Pourquoy s'il eſt mort un de leurs parents que nous ne connoiſſions pas, dont la vie leur étoit à charge, ou qui en mourant leve un obſtacle aux deſſeins que nous avions pour d'autres perſonnes, proteſter que l'on eſt tres-ſenſible à une douleur que rarement ils ont, & que nous ne reſſentons jamais nous-mêmes? Pourquoy s'il l'eur arrive une fortune, un honneur que quelquefois nous leur envions, leur jurer que nous en avons l'ame pe-

netrée de joye? Enfin pourquoy, accabler d'embraſſades & de careſſes des gens qu'on vient de déchirer par ſes diſcours, ou contre qui le moment d'aprés on va ſe déchaîner?

Si nous prétendons, que ces démonſtrations & ces paroles ſignifient tout ce qu'elles ſemblent dire, notre conduite n'eſt que fauſſeté. Et ſi nous ne voulons ny les donner, ny les recevoir pour ce qu'elles font entendre, elle n'eſt que puerilité.

Se chercher avec empreſſement, pour ſe dire à l'envi des paroles vuides de ſens, ou pour faire l'un devant l'autre des contorſions vuides de ſentimens; c'eſt peut-être de toutes les mommeries la plus ridicule; c'eſt s'occuper d'un com-

merce de ſons & de poſtures. Auſſi vouloir en être crû & en croire les autres dans ces occaſions, c'eſt une infamie ou une extravagance; c'eſt ne travailler qu'à faire des dupes ou à l'être.

Il y auroit de l'imprudence (je l'avoüe) & peut-être de la ferocité à ne communiquer avec les hommes, que pour leur dire tout ce qu'on penſe. Comme le fond de leur nature offre cent vices pour une vertu, la ſincerité trop ſcrupuleuſe, & que rien ne pourroit contenir, dégenereroit neceſſairement en ſatire continuelle, & bien-tôt en injures & en invectives. La malignité même qui ne manqueroit jamais de s'y mêler, acheveroit de gâter tout. Ces veritez preſque toûjours deſagreables que l'on s'empreſſeroit

de ſe dire les uns aux autres, allumeroient à la fin la bile des plus moderez: ce ne ſeroit plus que diſſenſions, & toute la ſocieté tomberoit dans un deſordre dont rien ne la pourroit tirer.

C'eſt donc avec beaucoup de raiſon, que les loix de l'honnêteté ont introduit cette ſage diſſimulation, qui nous oblige à nous taire ſur ce que nous n'avons pas droit de reprendre; & à ſupporter dans les autres, ce qu'il faut que les autres ſupportent dans nous-mêmes à leur tour.

Laiſſons, j'y conſens, à ceux qui en ſont chargez le ſoin de nous marquer nos défauts; la verité n'eſt déja ſujette qu'à trop de ménagemens, ſi on veut la faire compatir avec l'amitié: que ſeroit-ce s'il falloit la fai-

re ſubſiſter au milieu des perſonnes indifferentes? Mais n'y auroit il point ſur cela de temperament à prendre? Ne pourroit-on point s'en retenir à ne pas dire tout ce que l'on penſe, ſans ſe permettre jamais de dire ce qu'on ne penſe pas? C'eſt aſſez donner à la politeſſe, que de n'être pas toûjours exactement ſincere. Ne ſouffrons point qu'elle abuſe de ſes droits juſqu'à nous rendre faux. Cachons, puiſqu'elle le veut, nôtre dégoût; mais en ſa place ne faiſons point paroître d'admiration. Ne montrons point notre froideur, mais ne nous parons point de vivacité. Diſſimulons notre ennui, mais ne prenons point le maſque du tranſport & du raviſſement. Enfin ne blâmons point ce qui nous bleſſe, mais ne loüons

point ce qui nous déplaît.

Voila quelles ſont les bornes de l'honnêteté & de la politeſſe : l'amitié en a de bien plus étroites. On peut-être acceſſible à tout le monde ; on ne doit être empreſſé que pour tres-peu de perſonnes, c'eſt-à-dire, pour ſes amis.

Quoyque je renferme l'amitié dans un petit nombre d'amis, je prévois que j'aurai de grandes contradictions à eſſuyer. On ne manque pas de Philoſophes, qui aprés avoir fait une étude particuliere de l'amitié, ont prétendu qu'elle ne pouvoit ſubſiſter qu'entre deux perſonnes, & que la pluralité la détruiſoit. Ils diſent que l'eſſence de l'amitié conſiſte dans une union ſi parfaite des deux amis, qu'elle n'en fait plus qu'un. Selon eux ce

ſont deux corps qu'un ſeul eſprit anime.

De ce principe ils concluent, que ſi la nature a déja mis à cette union de deux perſonnes, des obſtacles preſque inſurmontables, on ſe jette dans le fabuleux & dans l'impoſſible, dés qu'on s'imagine la pouvoir établir entre un plus grand nombre. Un homme n'a déja que trop de peine à s'accorder avec lui-même; il paſſe ſubitement de l'excés de la joye à l'excés de la triſteſſe; il mépriſe le ſoir ce qu'il a pourſuivi le matin avec ardeur. Combien la ſageſſe n'a-t-elle point à travailler ſur lui, avant qu'elle puiſſe le fixer ou le rendre un peu moins variable? Quels efforts n'a-t-elle donc pas à faire, pour le concilier parfaitement avec un ai[illegible] C'eſt

là le terme où elle doit s'arrêter. Si elle entreprend d'aller plus loin, il eſt neceſſaire qu'elle s'égare. L'union de deux perſonnes eſt le chef-d'œuvre de la nature, de la raiſon, & de la fortune qui concourent à la former. L'union d'un plus grand nombre eſt une chimere. La vraye amitié ne ſouffre qu'une volonté entre les amis. Il n'eſt pas poſſible de tenir dans cet état quatre ou cinq perſonnes. Les interêts, les paſſions, les caprices ont des mouvemens trop differents, pour aller d'un pas ſi égal à la même fin. Ainſi lorſque des devoirs contraires entraînent les amis vers des choſes oppoſées, il faut bien que le nœud qui les attachoit ſe rompe. Les mêmes inconveniens (il faut

l'avoüer) ſe rencontrent dans l'union de deux amis. La difficulté qu'il y a d'éviter ces écüeils, eſt auſſi ce qui rend l'amitié ſi rare. Aprés tout, il peut arriver que la fortune & la prudence ſauvent deux perſonnes comme par miracle à travers ces dangers; mais le ſentier eſt trop étroit pour croire que ny la prudence, ny la fortune y puiſſent faire marcher quatre ou cinq perſonnes de front.

Quelque plauſibles que ſoient ces raiſons, elles me paroiſſent peu ſolides. Je conviens que l'amitié eſt plus ſtable, qu'elle eſt moins ſujette aux accidens attachez à la condition humaine entre deux amis, qu'entre un plus grand nombre: mais je ne puis la croire impoſſible entre pluſieurs per-

ſonnes. Veritablement il eſt à craindre, que le cœur partagé entre tant de devoirs differents ne s'acquitte bien d'aucun. Les hommes foibles & bornez tels qu'ils ſont, n'ont qu'une certaine meſure de ſentimens. Ceux qui raſſemblent un trop grand nombre d'objets, peuvent aiſément la paſſer. Mais auſſi ceux qui ne s'attachent qu'à un ſeul, peuvent bien ne la pas remplir. Que l'on conſulte l'experience, dont le témoignage dans ces matieres vaut bien les plus ſubtils raiſonnemens. Elle nous dit qu'une mere aime cinq ou ſix enfans à la fois; que la même tendreſſe qui l'occupe du ſoin de les élever, ne l'empêche point de ſe livrer à tous les devoirs que ſon pere avancé en âge peut demander

pour ſa conſervation. La joye qu'elle a de voir les uns ſe fortifier & croître, ne la rend point inſenſible au chagrin de voir l'autre s'affoiblir de jour en jour & tomber.

Quoique l'eſſence de l'amitié conſiſte dans l'union des volontez, il n'eſt point impoſſible d'en réünir plus de deux enſemble. Il ſuffit de leur trouver un centre commun, où tous leurs mouvemens tendent également, & où elles puiſſent ſe rencontrer & ſe confondre. Ce centre commun, c'eſt la vertu, où les amis vont par differentes routes. Comme ils ne conſultent qu'elle dans tout ce qu'ils ont à faire, comme ils ne veulent tous que ce qu'elle leur preſcrit, on peut dire d'eux tres veritablement, que n'étant animez, remuez, conduits que par

par elles, ils n'ont qu'une ame, qui eſt le principe unique de leurs affections & de leurs deſirs.

C'eſt à la voix de cette ſouveraine que diſparoiſſent ces caprices & ces déréglemens de l'humeur, qui rendent ſi ſouvent un ſeul homme contraire à luy-même. La vertu ſe fait entendre aux amis, tous obeïſſent, tous courent où ſon ordre les appelle.

Si les Etats, ſi les Familles peuvent reünir tant de perſonnes, pour en former des corps qu'un même eſprit remuë & conduit à un même terme; pourquoi ce que la raiſon ſeule peut faire, ſur des gens que le hazard aſſemble & qui ſouvent ne s'aiment gueres; la raiſon ſoûtenuë d'une vertueuſe tendreſſe, ne le pourra-t-elle

point ſur des gens, qui pour s'aimer ſe choiſiſſent eux-mêmes.

On prétendra peut-être qu'il s'enſuit de mes principes, que tous les gens de bien ſont amis, parce que la vertu leur ſert à tous de mobile. La conſequence pourroit être juſte pour l'eſtime. Si tous les gens de bien ſe connoiſſoient, ils s'eſtimeroient: & ſans doute tous ceux qui ſe connoiſſent, s'eſtiment. Mais quoique l'eſtime ſoit ſi bien le fondement de l'amitié, que l'amitié ne puiſſe ſubſiſter ſans elle, il eſt pourtant vrai, que l'eſtime ſeule ne forme point l'amitié.

L'eſtime eſt un jugement, que l'eſprit fait du merite qu'il a connu. L'amitié eſt une inclination du cœur, vers un objet que l'eſprit luy preſente comme digne d'eſtime, & que le

cœur luy-même trouve aimable.

Ce n'eſt donc pas aſſez pour devenir ami de quelqu'un, que d'être rempli d'eſtime pour lui. Quand cette eſtime iroit juſqu'à l'admiration, ſi vous n'êtes encore prévenu en ſa faveur, par ce charme ſecret qui naît de l'air, des manieres, & de tout le caractere; par ce je ne ſçai quoi plus facile à ſentir qu'à exprimer; vous l'admirerez toute votre vie, ſans en faire jamais votre ami. Les mœurs & l'eſprit donnent bonne opinion d'un homme: les manieres, & l'humeur donnent envie de s'attacher à lui. En un mot, l'amitié ne peut-être ſans l'eſtime, l'eſtime peut être ſans l'amitié.

Quand je ſoûtiens qu'on peut avoir pluſieurs amis en même

temps, je ne prétends point blâmer ceux qui le nient. Je veux ſeulement obtenir d'eux, qu'ils tolerent un état moins parfait. Je leur fais juſtice. J'avouë qu'ils ont une plus haute idée de l'amitié que nous. Celle qu'ils nous propoſent eſt certainement plus ſolide, plus active, & plus forte. Mais je voudrois qu'ils nous fiſſent grace en faveur de l'infirmité humaine. Je voudrois que regardant l'amitié, comme le bien le plus doux dont nous joüiſſions, ils n'en bornaſſent pas ſi fort l'uſage, qu'ils nous le rendiſſent preſqu'inutile. Il y a tant d'accidens qui nous ſéparent de nos amis, ou qui nous les enlevent; il faut tant de temps pour les faire; que nous réduire à un ſeul, c'eſt nous expoſer le plus ſouvent à n'en avoir point. L'u-

nité d'ami eſt un degré de perfection plus merveilleux, plus pur, plus beau à propoſer dans les livres; la pluralité d'amis eſt plus praticable, plus utile, plus commode dans le commerce. Si nos amis doivent rectifier nos vûës, redreſſer nos démarches, favoriſer nos entrepriſes, adoucir nos maux, multiplier nos plaiſirs, nous moderer dans la bonne fortune, nous ſoûtenir dans la mauvaiſe; n'eſt-il pas évident que nous recevrons ces differens offices, avec plus de plenitude & d'efficace de pluſieurs que d'un ſeul, qui aura peut-être plus d'ardeur, mais qui certainement aura moins de lumiere & moins de force.

Qu'on ne prétende pas conclure de là, que je regle l'amitié par l'utilité. L'utilité n'en

doit point être le principe : mais elle en peut être le fruit. L'amitié a été donnée pour servir d'appui à la vertu ; & c'eſt préſumer trop de la foibleſſe humaine & la ſervir mal, que la reduire à n'en avoir qu'un ſeul. Parcourons les ſiecles les plus illuſtres de l'antiquité : nous trouverons que les grands hommes qui en ont été l'ornement, ne ſe ſont point bornez à un ſeul ami. Socrate, Platon, en ont eu pluſieurs. L'amitié de Scipion l'Afriquain & de Lælius eſt celebre encore aujourd'hui. Mais on n'ignore pas qu'elle embraſſoit pluſieurs autres amis, qui leur étoient communs ; leurs noms même ont paſſé juſqu'à nous. On ſçait que de ce nombre étoient Quintus-Scipion, Philus, Rupilius, Mummius, Terence, cile.

On ne peut douter que Ciceron & Pline le Jeune n'en ayent eu pluſieurs ; ils en ont immortaliſé la memoire par leurs ouvrages. Caton tout auſtere qu'il étoit, eut plus d'un ami. S'il aima tendrement Cæpion ſon frere, & Brutus ſon neveu, il ne cherit pas moins Lucule, Ciceron, Hortenſius & Munatius. Enfin cet * Ancien, qui pour nous conſerver des modeles parfaits de l'amitié, a introduit dans un de ſes ingenieux Dialogues, un Grec & un Scythe, dont l'un prétend convaincre l'autre, qu'elle n'eſt en nul lieu ſi connuë & ſi honorée que dans ſon païs, nous fait clairement entendre que ces deux Nations ne la renfermoient point neceſſairement entre deux perſonnes. Car le Scyte & le Grec

* *Lucien.*

rapportent chacun un exemple de trois hommes qui avoient ſçû être parfaitement amis, ſans que leur amitié ainſi partagée en fût moins tendre, moins vive, & moins forte.

Il ne faut pas croire auſſi, que l'on puiſſe s'en permettre un grand nombre. Il ſeroit difficile de le fixer. Les Scythes le bornoient à trois. Mais la ſeule regle qui paroiſſe ſur cela infaillible, c'eſt que le plus petit nombre eſt le plus ſûr. Si celui qui n'a qu'un ami court riſque d'en manquer ſouvent; celui qui en a un trop grand nombre peut compter qu'il n'en a point.

Perſonne ne veut être trompé, moins en amitié qu'en tout le reſte. Comme elle eſt de tous les biens le plus précieux, on ne la peut échanger contre ceux de la plus grande valeur.

Il

Il n'y a point d'équivalent pour elle,

Ainſi celui qui ſe répand dans un grand nombre d'amis, ne pouvant donner à chacun d'eux qu'une petite partie de ſa tendreſſe, de ſon attention, & de ſes ſoins, ne doit pas s'attendre à retirer d'eux plus qu'il ne leur donne. La meſure eſt égale. Ceux qui n'aiment que mediocrement, ne ſont que mediocrement aimez. On ne peut douter, que des affections ſi partagées ne ſoient tres-foibles. Celles qu'ils reçoivent en échange ſont de la même eſpece. On ne veut point ſe livrer à des gens diſſipez, ou ceux qui ſemblent s'y livrer, ſont des gens auſſi diſſipez qu'eux. Cette ſorte d'affection legere & languiſſante, peut bien former une liaiſon de politique

& de bien-ſeance : la generoſité même, & quelquefois la vanité, peuvent lui donner un air d'amitié ; mais jamais on ne peut en faire une amitié veritable.

Un ſage * dont la maiſon paroiſſoit trop petite pour lui, ſe contenta de répondre à ceux qui le lui dirent : *Plût à Dieu que je la puſſe remplir de vrais amis* ! Pouvoit-il mieux faire entendre, que le comble des vœux, c'eſt d'en avoir même un petit nombre ?

* *Socrate.*

En effet, outre les raiſons que je viens de toucher, les difficultez qui ſe trouvent à choiſir des amis, pourroient bien ſeules en exclure la multitude. Il eſt ſi difficile de réüſſir dans ce choix, ſi dangereux de s'y tromper ; il faut pour s'aſſurer & un examen ſi ſeve-

ſe, & tant d'épreuves ; que la vie la plus longue ſuffit à peine, pour faire trois ou quatre choix de cette nature. D'où vient que tant d'amitiez ſi promptement liées, qu'elles avoient plus l'air d'amitiez qui ſe renouvellent aprés une longue ſeparation, que d'amitiez qui ſe forment ; d'où vient, dis-je, que ces amitiez ſi vives & ſi agreables dans leur naiſſance, ont duré ſi peu ? C'eſt qu'elles ont commencé trop tôt. Se rencontrer, ſe plaire, s'aimer, ſe le dire, ſe lier, ne ſont ordinairement qu'une même choſe. On ſe vouë l'un à l'autre ; on ſe jure un attachement inviolable ; & puis on s'examine, on ſe connoît, on ſe déplaît, on ſe dégoûte. Ce travers qu'on vient par la ſucceſſion du temps à découvrir dans

l'eſprit de ſon ami, cette incompatibilité d'humeur, ces défauts dans les principes & dans le cœur, ne ſont point ſurvenus depuis que l'on s'eſt engagé. Ils y étoient; peut-être même n'avoit-il pas pris le ſoin de les cacher dans les plus ſecrets replis de l'ame. Mais ce n'eſt pas une merveille, que vous qui n'avez pas pris la precaution de les chercher, ne les ayez pas découverts. C'eſt avant que de recevoir une monnoye qu'il en faut faire l'eſſai. On ne l'eſſaye plus qu'à ſes riſques, quand on l'eſſaye aprés l'avoir reçûë. Nous ne nous faiſons point aſſez de juſtice. Nous attribuons au changement que nous nous figurons être ſurvenu dans les qualitez de nos amis, & quelquefois à notre legereté, ce

qui n'eſt qu'un effet naturel de notre imprudence. Nous croyons qu'ils ne ſont plus ce qu'ils étoient quand nous avons commencé à les aimer. Nous nous trompons, & une premiere erreur en a neceſſairement amené une ſeconde. Quand nous nous ſommes ſi legerement embarquez, nous aimions en eux ce qu'ils n'avoient pas; quand nous les quittons, nous mepriſons ce qu'ils avoient, & ce qu'ils ont encore.

Voulez-vous donc vous faire des amis que vous gardiez long-tems; ſoiez long-tems à les faire? Ne confondez pas le jargon du monde avec le langage du cœur. Démêlez la ſuperficie des manieres d'avec le fonds du caractere; diſtinguez ce qui plaît dans certains mo-

mens, de ce qui doit plaire toûjours. Que le je ne ſçai quoi vous attire, mais qu'il ne vous entraîne pas. Joüez avec les Joüeurs; chaſſez avec les Chaſſeurs; badinez avec les enjoüez; raiſonnez avec les Sçavans; chacun d'eux peut avoir ſon uſage dans certain temps de la vie: mais ne prenez jamais de ces laiſons qui doivent durer toûjours, qu'avec un homme qui a le cœur noble & la raiſon ſaine.

Un vicieux ou un ſtupide ne peut être propre à l'amitié, ny en être digne. Comment compter ſur eux? La corruption du cœur, ou l'aveuglement de l'eſprit les fait à chaque pas chanceller ou tomber. Que peut-on aimer dans de telles gens? Il faut ſans ceſſe ſe précautionner contre l'un,

& le mieux qu'on puiſſe faire, c'eſt de ſupporter l'autre.

Si l'on cherche dans l'amitié principalement de la ſûreté & de la douceur, il eſt évident qu'on ne le peut trouver avec eux; celui-là vous échape quand vous le voulez employer. Celui-ci vous nuit, quand il veut vous ſervir.

Je mets pourtant une grande difference entr'eux. Les perſonnes qui ont l'eſprit le plus borné, ne ſont pas tout-à-fait incapables des engagemens de l'amitié, quoi qu'à dire vrai, il ne ſoit pas aiſé de les y amener, ny de leur en faire connoître la délicateſſe. Cependant comme l'amitié conſiſte plus dans la bonté de mœurs & dans le ſentiment, que dans l'étenduë des connoiſſances & des lumieres, il eſt certain que

les perſonnes d'un genie mediocre pouvant avoir de bonnes mœurs & être ſenſibles, peuvent auſſi aimer.

Tout le ſecret pour eux c'eſt de s'aſſortir. S'ils uſent de cette précaution, leurs amitiez ſeront bien auſſi ſûres, auſſi durables, & ſouvent moins orageuſes, que celles des perſonnes qui penſeront, & qui parleront mieux qu'eux.

Ainſi lors que je donne l'excluſion aux perſonnes ſans eſprit, je ne prétends pas leur donner une excluſion abſoluë, je veux ſeulement dire, que l'amitié n'étant point une inclination aveugle, mais un ſentiment éclairé; une perſonne raiſonnable ne doit point faire tomber ſon choix ſur un ſtupide, quoique d'ailleurs ce ſoit un fort honnête homme.

Il s'en faut bien que je penſe de même des vicieux ou des ſcelerats. J'entens par vicieux, un homme infecté de quelqu'un de ces vices qui attaquent les principes de l'honneur ou de la juſtice ; & non un homme ſujet à des foibleſſes, qui toutes condamnables qu'elles ſont, ne laiſſent pas d'être tolerées par les plus honnêtes gens. L'interêt qu'ils ont eu, qu'ils ont, ou qu'ils craignent d'avoir, qu'on ne croye pas que de telles foibleſſes détruiſent les principes de la vertu, les a fait convenir de regarder de pareils deſordres, plûtôt comme des infirmitez de l'humanité, que comme des vices de la perſonne ; & cette erreur devenuë preſque generale, ſemble avoir fait une eſpece de droit. Je parle icy en

Philoſophe à tous les peuples, de quelque pays qu'ils ſoient ; & non en Chretien, qui ſçait que l'opinion des hommes ne preſcrit point contre les Loix immuables de Dieu.

Je ſoutiens donc qu'un vicieux ou un ſcelerat (car je n'y mets point ici de difference) ne peut-être un ſujet propre pour l'amitié. Je paſſe plus loin, Je ne conçois pas que l'amitié puiſſe ſubſiſter entre les ſcelerats.

Si pour le prouver je me contentois de dire, qu'il n'y a point d'amitié ſans vertu ; on ne manqueroit jamais de me répondre, que je ſuppoſe ce qui eſt en queſtion. Il faut donc montrer par la nature même de l'amitié, & par l'idée que toutes les nations en ont, que la vertu y doit entrer.

Les peuples les plus polis, comme les Grecs & les Romains, ont crû que l'amitié eſt un ſentiment né de l'eſtime que l'on a conçûë pour quelqu'un, & confirmé par la reſſemblance des mœurs. Si par l'amitié on vouloit entendre un inſtinct ou un panchant aveugle, qui nous entraîne vers quelqu'un ſans que nous ſçachions pourquoy, ou une liaiſon que l'interêt ſeul a formée; il faudroit bien convenir, que l'amitié pourroit ſe trouver parmi les ſcelerats: puiſque cet inſtinct exerce certainement ſon pouvoir ſur eux, & qu'ils ne connoiſſent d'autre loy que leur interêt. Ainſi l'on ne doit point diſputer avec ceux qui poſent de pareils principes. Nous conviendrons que les ſcelerats peuvent être unis d'ami-

tié, dans le ſens qu'ils lui donnent. Mais nous les avertirons que quand nous parlons d'amitié, nous n'entendons parler, ny de ce panchant aveugle qu'imprime la nature ſans conſulter la raiſon, ny de cette liaiſon que le ſeul interêt forme ſans écouter l'honneur. Ce n'eſt plus en ce cas qu'une diſpute de mots, qui n'eſt pas aſſez ſerieuſe pour le ſujet que je traite.

L'amitié dont je parle, eſt celle que les honnêtes gens ont toûjours vantée, comme le plus précieux treſor que les hommes puſſent poſſeder. Il eſt clair qu'ils n'ont pas prétendu donner de ſi magnifiques éloges à une liaiſon formée, ou par l'inſtinct ſeul, ou par un ſordide interêt.

On ne s'eſt jamais aviſé,

même parmi les peuples les plus groſſiers, d'exciter les hommes à ſuivre leur panchant, & à courir où l'interêt les appelle; au contraire, la plûpart des meilleures loix ne tendent qu'à réprimer les mouvemens de l'un & de l'autre, & à remedier au mal qu'ils produiſent. Tous les ſages leur declarent la guerre, & ne ſont occupez qu'à les combattre.

Cependant l'amitié a été en ſinguliere veneration chez les peuples les plus barbares. Les Scythes lui avoient dreſſé des autels. Cette nation feroce dont le cimeterre étoit la plus grande Divinité, invoquoit l'Amitié. Parmi eux rien n'étoit plus ſacré, plus inviolable que ſes droits. Ils élevoient leurs enfans dans l'opinion qu'elle ſuppléoit à toutes les richeſſes,

& renfermoit toutes les vertus. Ils éterniſoient la memoire des amis illuſtres ; & la haine implacable qu'ils portoient à leurs ennemis & aux étrangers, ne les empêcha pas de bâtir des Temples à Oreſte & à Pylade, & d'en faire des Dieux

Il eſt donc vray que tous les peuples ont regardé l'amitié comme une choſe infiniment eſtimable ; & cela ſuppoſé, il faut avoüer qu'ils ne l'ont jamais enviſagée comme une liaiſon que forme un inſtinct aveugle, qui nous confond avec les plus vils animaux, ou un interêt mercenaire qui nous mêle avec les hommes les plus indignes.

Auſſi l'eſſence de l'amitié & tout ſon merite conſiſtant neceſſairement dans le choix de l'ami, & dans un ſentiment que

le ſeul plaiſir d'aimer fait naître ; il s'enſuit neceſſairement que le panchant aveugle qui exclut ce choix, & que la vûë d'un interêt particulier qui détruit ce ſentiment, ne peuvent jamais compatir avec l'amitié.

Ce qui conſtituë eſſentiellement l'amitié, ce qui la diſtingue de toutes les autres liaiſons que les hommes peuvent former, c'eſt la connoiſſance du ſujet, c'eſt le deſintereſſement du motif qui nous y attache.

Envain on donne de grands biens à un homme, ſi l'on ne connoit ny le beſoin, ny le merite de celui qui les reçoit ; on paſſe pour fou, & le mieux qu'on puiſſe eſperer, c'eſt de ne paroître que prodigue. Envain vous comblez de preſens un perſonne de qui vous avez

reçu de tres-importans ſervices, ou de qui vous attendez une tres-grande fortune ; on vous regarde ou comme un homme équitable qui ſçait payer ſes dettes, ou comme un bon politique ou un habile avare, qui ſeme peu dans la vûë de recüeillir beaucoup. Pour meriter le nom de liberal, il faut donner à un homme digne, à qui l'on ne doive point ce qu'on donne, ou de qui l'on n'eſpere point retirer plus qu'il n'a reçu. De quelque autre maniere que vous donniez, vous donnez ſans être liberal.

Il en eſt de même de l'amitié. Pour meriter le nom d'ami, il faut aimer avec diſcernement & ſans interêt. De quelque autre maniere que vous aimiez, vous aimez ſans être ami.

Ainſi je conviens qu'il peut y avoir de l'union entre les ſcelerats, & nous n'en avons que trop d'exemples. Mais comme cette union n'eſt formée, que par l'intereſt qu'ils ont à ſe garder la foy, & à ſe défendre reciproquement, elle ne doit point eſtre honorée du nom d'amitié.

L'amitié doit eſtre conſtante & inviolable; auſſi a-t-elle des principes qui ne varient pas plus que la vertu dont ils dépendent. Comment ſe promettre cette conſtance dans l'union des ſcelerats? Qu'y a-t-il de plus ſujet au changement que l'intereſt, qui ſert de principe à cette union? Les temps, les conjonctures, la diſpoſition des eſprits ou des affaires changent quelquefois ſi ſubitement, que telle cho-

ſe nous convenoit hier, qui nous perd aujourd'hui. De là vient, que cet homme auquel ils paroiſſoient ſi attachez qu'ils l'ont défendu un jour au peril de leur vie, ils le ſacrifient le jour ſuivant au plus leger avantage. Fideles ou perfides, ſinceres ou fourbes, auſſi preſts à vous blâmer qu'à vous loüer, à vous attaquer qu'à vous défendre, à vous pouſſer dans le precipice qu'à vous tendre la main, ils ne font agir leur cœur qu'au gré de leur beſoin, ils ne meſurent rien qu'à leur utilité particuliere.

Que conclure de tous ces principes? Qu'on ne peut donner à la liaiſon des ſcelerats d'autre nom que le nom de conjuration, de ſocieté infame & funeſte, qui ne doit inſpirer que de

l'horreur ; & qu'en un mot toutes les autres unions que l'eſtime n'a point formées, & qui ne ſe rapportent point à la vertu, ne peuvent eſtre conſiderées que comme des engagemens frivoles ou mercenaires, qui ne meritent que du mépris.

Je n'accorde donc point le nom d'amis à ces gens, que le jeu, les emplois, les occaſions raſſemblent. Il faut le refuſer bien plus juſtement encore à ceux que les honneurs ou les richeſſes attirent. On doit uſer des uns comme de connoiſſances utiles ou agreables : on doit ſe ſervir des autres comme de vils eſclaves.

Aprés cela je croy fort inutile, de deſcendre dans le détail des qualitez ſur leſquelles on peut regler le choix de ſes amis. C'eſt avoir tout dit,

que d'avoir remarqué, qu'on ne pouvoit trop les connoiſtre avant que de s'unir à eux, & que les gens vertueux eſtoient ſeuls des ſujets propres pour l'amitié. Le reſte dépend de la conformité des mœurs; d'un gouſt, d'un charme ſecret, dont il n'eſt pas aiſé de rendre raiſon, des facilitez que l'on a de lier commerce. D'autres y feront peut-eſtre entrer le rapport d'humeur. Pour moy je ne le juge pas abſolument neceſſaire. J'avouë que ſouvent il peut répandre plus d'agrément & de douceur dans le commerce: mais il ne le rend certainement ny plus ſolide, ny plus ſûr; & cela doit ſuffire.

Je ne ſçai même, ſi cette parfaite correſpondance d'humeur n'eſt point quelquefois plus

contraire qu'avantageuſe aux plaiſirs de l'amitié. Si deux amis ſont également mélancoliques, qui les réveillera ? S'ils ont une égale vivacité, qui les moderera ? S'ils aiment également à contredire, qui prendra ſoin de les accorder ? Ne voit-on pas que la difference de leurs humeurs peut quelquefois contribuer aux charmes de leur amitié ? La bile mélée à la bile, ne peut faire que des embrazemens ; ſi l'on y mêle un peu de flegme, on fait un feu agreable. La mélancolie jointe à la mélancolie, dégenere en ſombre triſteſſe ; l'enjoüement joint à l'enjoüement, viſe à une ſorte de folie ; l'enjoüement joint à la mélancolie, devient une joye raiſonnable. Un eſprit bruſque eſt ſouvent

querelleur, ſi vous lui oppoſez la bruſquerie; un eſprit ſouple eſt ſouvent fade, s'il rencontre en ſon chemin un autre eſprit ſouple: le bruſque & le ſouple mêlez enſemble ſe tournent en une aimable vivacité.

C'eſt ce que deux illuſtres Poëtes qui ont acquis un honneur immortel au Theâtre François, ont parfaitement compris. La profonde connoiſſance qu'ils ont euë l'un & l'autre du cœur de l'homme, leur a fait remarquer que la conformité des humeurs étoit ſi peu neceſſaire pour l'amitié, que leur difference aſſortiſſoit beaucoup mieux les amis.

Ils ont mis ſur la Scene deux amis, chacun dans la piece qui paſſe pour leur chef-dœuvre, & tous deux leur ont donné des humeurs differen-

tes. Corneille dans ſa Rhodogune introduit comme principaux perſonnages Seleucus, & Antiochus. L'humeur de Seleucus eſt hautaine, impetueuſe, défiante; celle d'Antiochus au contraire eſt aiſée, flexible, ſouple, tranquille; ce ſont deux freres, ils ont à démêler les plus grands intereſts, ils ſe diſputent une Maîtreſſe & une Couronne. Cependant ce grand genie ne craint point de leur donner encore de la diverſité dans l'humeur, & avec cela il en fait des amis, dont rien n'eſt capable d'ébranler l'amitié.

Moliere dans ſon Miſantrope pouſſe la choſe encore plus loin. Alceſte & Philinte y joüent les grands rôlles, & leur amitié y répand des agrémens infinis, mais qui vien-

nent preſque tous de la diverſité de leur humeur. Alceſte mélancolique, bruſque & dur y peint la vertu triſte & auſtere, & effarouche les hommes qu'il luy veut attirer. Philinte enjoüé, ſouple, liant, la montre toute gracieuſe, & ſçait nous familiariſer avec elle. La vertu les unit ſans que l'humeur differente les diviſe. Une humeur trop ſemblable les deſuniroït bien plûtôt. Un autre que Philinte pourroit-il vivre avec Alceſte? Je n'ignore pas que le jeu du Theâtre demande de la diverſité dans les caracteres; mais je ſçai mieux encore, que la beauté de ce jeu n'autoriſe jamais les Poëtes à démentir les veritez naturelles. La premiere de leurs regles eſt de s'aſſujettir à la vrai-ſemblance. Si donc il

étoit vrai que deux perſonnes de differente humeur ne puſſent être amis, ces genies ſublimes n'auroient eu garde de ſe permettre ces amis de fantaiſie, qu'on n'auroit jamais vûs que dans leurs pieces, & que la nature deſavoüeroit. Tout le monde eût été choqué de ces monſtrueux caracteres, au lieu qu'ils ont été generalement approuvez.

On voit par toutes les raiſons que je viens de dire, qu'il faut bien ſe garder de confondre la diverſité des humeurs avec leur incompatibilité. Ce n'eſt point un problême que l'amitié ne peut ſubſiſter avec l'incompatibilité des humeurs: mais cette incompatibilité ne naît pas toûjours de leur difference, elle naît plus ſouvent de leur trop grande conformité. C'eſt ainſi

que deux hommes également bruſques, également coleres, également contrarians ne peuvent ſe ſouffrir ; pendant qu'ils s'accommodent parfaitement d'une humeur douce, moderée, complaiſante.

L'égalité des conditions ne me paroît pas plus neceſſaire pour aſſortir les amis. L'amitié qui ne connoît que la vertu, ne conſulte point la fortune. On ne ſe lie ni avec les genealogies, ni avec les charges, mais avec les perſonnes. On doit des égards, des reſpects exterieurs, des hommages, à la naiſſance, au rang, à la grandeur. C'eſt un tribut que la politique ou la bienſeance leur aſſigne ; mais les ſentimens qui naiſſent de l'eſtime, on ne les doit qu'au vrai merite. Les grands ont mille moyens pour ſervir ou pour

nuire; ils n'en ont qu'un ſeul pour ſe faire aimer: c'eſt de plaire. Quand l'eſprit a porté ſon jugement ſur les qualitez d'un homme; quand le cœur y a trouvé ſon attrait; on n'examine plus, que les moyens les plus prompts & les plus ſûrs pour s'unir à luy.

La vanité tient ſans doute un langage bien different. Une mere ne recommande rien tant à ſon fils qui entre dans le monde, que de ne point voir de gens au-deſſous de luy, que de s'attacher toûjours à ceux d'un plus haut rang. Sans ceſſe elle luy remontre qu'il n'y a rien à gagner avec ceux d'une condition inferieure; elle luy repete ſans ceſſe que leur commerce deshonore, ou tout à moins avilit. Qu'elle merveille qu'un homme nourri de ces maximes

ne connoiſſe point d'autre merite que la qualité ; & que pendant qu'il ſe permet des actions qui feroient rougir ſes valets, il obſerve religieuſement de ne citer dans ſes diſcours que des Ducs & des Princes.

Que ceux, qui n'ont point d'idée de la vertu, & qui n'en ont vû tout au plus que l'image dans l'Hiſtoire de quelqu'un de leurs Ancêtres, penſent de la ſorte, je ne m'en étonne pas. Mais ce n'eſt point pour ce genre d'hommes qu'on doit écrire. Liſent-ils quelquefois ? Ou s'ils liſent, cherchent-ils dans leurs lectures autre choſe qu'un vain amuſement ? Je parle donc à ceux qui n'eſtimant rien tant que la raiſon, ne cherchent qu'à la perfectionner ; qui plus éclairez que le commun des hommes, trai-

tent de peuple tous ceux qu'entraînent les erreurs dont il eſt gouverné ; qui poſſedans la raiſon & la vertu ſçavent y mettre le prix, & connoiſſent la vanité & le neant du reſte.

Ceux-là ſans doute ne croiront point, que l'égalité des conditions ſoit de l'eſſence de l'amitié. Ils la regarderont comme une occaſion, qui la peut faire naître plus facilement ; mais non comme un accompagnement dont elle ne puiſſe ſe paſſer. Perſuadez que la droiture d'eſprit & la probité ſont ſouvent la ſuite de la bonne éducation, des ſages leçons, & des grands exemples ; ils préſumeront plus d'un homme de naiſſance que l'on a pris ſoin de bien élever, que d'un homme d'une condition obſcure, qui ordinairement n'a pas

le même avantage. Mais auſſi peu ſurpris de ne pas trouver la nobleſſe d'ame où elle devroit être, que peu dégoûtez de la rencontrer où ils ne l'attendoient pas; ils l'aimeront également ſous quelque habit qu'elle ſe montre. Quand il faudra repreſenter en public, ils ſuivront ſans affectation les uſages établis. Ils ajuſteront leurs diſcours & leurs démarches à tout ce qui environne les hommes: mais dés qu'il s'agira de faire choix d'un ami, ils ne ſe regleront que ſur les qualitez interieures, à qui ſeule il appartient d'en décider.

Dans le mariage on peut meſurer les conditions, elles influent ſur ſes ſuites & ſur ſes charges, & particulierement ſur l'établiſſement des enfans. C'eſt un engagement où l'on

ne peut guere mépriſer impunément la fortune. L'amitié n'en reconnoît point l'empire.

Loin que l'égalité des conditions ſoit neceſſaire à l'amitié, cette égalité lui eſt ſouvent funeſte. Trop d'exemples nous ont appris, qu'il y a peu d'unions ſi fortes entre les hommes, que l'intereſt ne vienne à bout de les rompre. L'oppoſition des intereſts eſt l'écüeil, où à la honte de l'humanité l'on voit tous les jours échoüer les amitiez les plus longues & les plus heureuſes. On évite pour toûjours ce funeſte écüeil dans l'inégalité des conditions; on le cotoie ſans ceſſe dans leur égalité. Elle met à tous momens les amis en concurrence; honneurs, alliances, emplois, tout eſt également à la portée de l'un & de l'autre; le com-

bat s'offre à chaque inſtant ; la victoire n'eſt pas toûjours ſûre.

Si donc l'amitié paroît plus ordinaire entre les égaux, parce que leur ſituation les met plus en état de ſe frequenter & de ſe connoître ; on peut d'ailleurs apprehender qu'elle n'y ſoit moins durable, parce qu'ils trouvent continuellement des occaſions de ſe brouiller. Il ne faut pas croire auſſi, qu'entre les perſonnes d'inégale condition, elle n'ait pas ſes dangers : mais enfin elle n'a point à craindre la concurrence, & c'eſt ſans doute le plus terrible de tous. Pourvû que celuy qui eſt ſuperieur n'oublie point, que ce n'eſt pas à l'inferieur à s'élever juſqu'à lui ; mais que c'eſt à luy à deſcendre juſqu'à l'inferieur ; pourvû qu'

il ſe ſouvienne qu'il doit faire toutes les avances; pourvû qu'il ſçache bien que l'amitié comme l'amour ne cherche pas l'égalité, mais qu'elle la fait; & qu'enfin l'inferieur ait ſoin de ſon côté, d'obſerver en public les regles que la bien-ſeance & la modeſtie preſcrivent par raport à un ſuperieur, ils joüiront d'un bonheur que rien ne troublera jamais.

DE L'AMITIE.

LIVRE SECOND.

APrés avoir examiné la nature de l'amitié, les précautions qu'il faut prendre dans le choix des amis, & les qualitez qui nous doivent unir à eux; il eſt temps d'expliquer leurs devoirs.

Comme les hommes ne ſe ſont unis en corps de Nations, d'Etats, de Villes, de familles, que par la connoiſſance de leurs beſoins, & par le ſentiment de leur foibleſſe; il ne faut pas s'étonner, ſi l'amitié quoyque la plus pure de toutes les unions, a pour objet comme les autres un échange de plaiſirs & d'offices. Mais elle n'eſt pas pour cela

mercenaire. Car ces plaiſirs & ces offices, qui s'échangent ſans compte & ſans meſure, ce commerce où celui qui met le plus doit davantage, n'a rien qui permette de le confondre avec toutes les autres ſocietez que les hommes contractent enſemble.

Tous les devoirs de l'amitié ſont donc naturellement de deux eſpeces. Les uns ſervent à la rendre plus douce, les autres plus utile. Commençons par examiner les premiers.

Entre les obligations de l'amitié, l'une des plus importantes eſt ſans doute celle de répandre, ſur tout ce qui ſe rencontre de bien ou de mal dans la vie des amis, certain charme ſecret qui émouſſe le ſentiment du mal, & qui aiguiſe le ſentiment du bien. C'eſt

ainſi qu'avec elle, il n'eſt point de peines inſupportables, point de plaiſirs perdus.

Le ſeul moyen de bien remplir ce devoir, c'eſt de vivre dans une telle communication de penſées avec nos amis, qu'ils ne ſçachent pas moins ce qui ſe paſſe en nous, qu'ils ne ſoient pas moins inſtruits de ce qui nous regarde, que nous-mêmes.

Il eſt aiſé de comprendre pourquoi je reſtrains cette communication à ce qui nous regarde : c'eſt que nous ne pouvons mettre dans le commerce, que ce qui nous appartient. Ce qui nous a été confié par les autres, eſt une choſe ſacrée, dont nous ne devons jamais faire d uſage.

La joïe que goûtent les amis dans cet épanchement de

cœur, eſt peut-être de toutes les joïes la plus ſenſible. C'eſt-là que la part qu'un ami prend à nôtre chagrin, en diminuë le poids; c'eſt-là que nos plaiſirs s'étendent, lorſqu'ils ſe reproduiſent encore une fois dans le cœur d'une perſonne qui nous aime.

Loin d'ici donc ces Philoſophes politiques, qui meſurant l'amitié & la haine à la même regle, nous conſeillent d'*aimer, comme ſi nous devions haïr un jour; & de haïr, comme ſi quelque jour nous devions aimer.* A la bonne heure, que l'on ſuive cette maxime dans la haine; mais certainement on ne doit point l'appliquer à l'amitié. La haine impetueuſe dans ſes mouvemens, cruelle dans ſes conſeils, ſouvent injuſte dans ſon principe, toû-

jours outrée dans ſes effets; peut avoir beſoin de ce frein pour être retenuë. Quelque fondement, quelle ait, c'eſt une paſſion. Le ſort commun de toutes les paſſions, c'eſt que les plus violentes ſont les moins durables. Quand elles ſont éteintes, l'illuſion ceſſe. Tous les objets reprennent leurs veritables formes; & alors tout ce qui ſembloit nous ſoutenir, nous abandonne; & nous livre à la honte, au repentir, & aux remords.

Revenus à nous, nous ne voyons plus dans cet homme que nous avons quelquefois perdu ſans reſſource, qu'un innocent malheureux; ces indignitez que nous penſions ne lui pouvoir jamais être faites aſſez tôt; nous voudrions qu'elles fuſſent encore à faire; les

conjonctures ont changé. Nous verrons tout le bonheur de notre vie dépendre d'une ſincere réconciliation ; & nous ſommes inconſolables de nous en être nous-mêmes fermé toutes les voyes.

C'eſt donc un tres-ſage conſeil pour un homme qui s'acharne à perſecuter un ennemi, de ne point permettre à ſa haine ce qu'il lui refuſeroit, s'il étoit aſſuré qu'il dût aimer un jour celui qu'il hait. Rien de plus propre a calmer tous les mouvemens de la haine, que cette judicieuſe reflexion.

Mais ce qui eſt un excellent remede contre la haine, ſeroit un poiſon mortel pour l'amitié. Comme la raiſon la fait naître, & que la vertu la guide, il lui ſiéroit mal d'aller d'un pas chancelant, ou de marcher

avec precaution. Eclairée dans ſes vûës, elle choiſit bien ſa compagnie, & fait ſon chemin ſans défiance. Que ceux dont l'occaſion, un frivole plaiſir, un interêt commun, un goût, ou plûtôt un inſtinct forment toute la liaiſon, ſe muniſſent de bonne heure contre une rupture qu'ils doivent attendre à tout moment; loin de les en blâmer, on ne peut leur conſeiller trop de menager ce reſte de lumiere, qui peut heureuſement les conduire à travers les precipices. Mais le moyen de loüer ceux, qui paſſent toute leur vie à éprouver leurs amis, ſans jamais en uſer?

A quel uſage en effet ces politiques pretendent-ils mettre un ami? Comment le conſulteront-ils ſur leurs chagrins? Comment chercheront-ils chez lui un

un remede contre les passions qui les troublent, une consolation contre les disgraces qui leur sont arrivées, un azile contre celles qui les menacent. S'ils regardent cet ami comme un homme qu'ils doivent haïr un jour, ne craindront-ils pas avec raison, qu'alors il n'abuse de leur confiance, il n'insulte à leurs malheurs, il ne profite de leur foiblesse, il ne les pousse dans l'abîme qu'il croyoient éviter par ses conseils? En un mot comment ouvrir leur cœur à celui, qu'ils croiront en devoir chasser quelque jour comme indigne d'y avoir place.

Les voilà donc reduits à ne mettre dans leur commerce, que des choses indifferentes ou de nulle importance; & des là je leur demande ce que c'est que leur amitié, & à quels ca-

racteres ils veulent que je la diſtingue d'une ſimple liaiſon de politeſſe, de plaiſir, ou d'emplois? Si quelqu'un vous diſoit; recevez cet homme chez vous, il vous ſera utile à mille choſes; tenez-lui à toute heure votre maiſon ouverte; demeurez, mangez, voyagez avec lui; mais n'oubliez jamais qu'il peut vous égorger & vous voler, dans le temps que vous y penſerez le moins: vous traiteriez d'extravagant un ſemblable conſeil. J'aime bien mieux, diriez-vous, fermer ma maiſon à cet homme, & ne le voir jamais, que de vivre toûjours dans ces allarmes. Vous auriez raiſon. Mais prenez-y bien garde; le conſeil d'aimer comme ſi vous deviez haïr un jour, n'eſt gueres plus ſenſé, quoi qu'il ſoit d'un des Sages de

la Grece, & qu'il ait ébloüi tant de gens qui lui ont applaudi.

Les raiſonnemens dont ils ſe ſervent ſont tres-propres à impoſer. L'experience, (diſent-ils,) nous apprend tous les jours à nos dépens, que rien n'eſt plus commun qu'un faux ami; que le dégoût ſuccede quelque fois à la plus vive amitié; & que l'interêt & la conjoncture broüillent ſouvent ceux qui paroiſſent le plus étroitement unis. Courir le riſque de ces momens malheureux ſans les avoir prévûs, c'eſt s'expoſer à des regrets auſſi honteux qu'inutiles; les prevoir & mettre ordre à ne les point craindre, c'eſt ſçavoir gagner le port avant que la tempête éclate.

J'avoüe qu'on ne ſe trompe que trop dans le choix de ſes

amis, & qu'on n'a que trop de ſujet d'apprehender que ſon goût ne change. L'erreur & l'inconſtance ſont le partage le plus naturel de l'homme. Que de là vous tiriez cette conſequ'ence, qu'il faut eſtre infiniment circonſpect dans le choix de ſes amis ; & que ſur tout nous ne devons jamais permettre à la fantaiſie d'en decider : il faut ſouſcrire à vôtre opinion, elle eſt raiſonnable. Mais que vous en vouliez conclure, qu'il faut vivre dans une éternelle défiance avec ſes amis : on doit condamner cette maxime ; elle eſt injuſte. Elle détruit l'amitié dans ſes fondemens, pour élever à ſa place & ſur ſes ruines, une amitié politique & mercenaire qui n'a rien que de mépriſable.

Le dégoût qui peut tout ſur

les ouvrages du caprice, n'a gueres de pouvoir sur les ouvrages de la raison ; & qui la consulte bien ne craint point de tomber dans l'erreur. Mais enfin je veux que ses lumieres soient quelque fois fautives. Est-ce donc un si grand malheur ou une si grande honte de se tromper, qu'on doive l'éviter aux dépens de tous les biens qu'on trouve dans une tendre & sincere amitié ? Si nous croyons qu'avec certaines precautions on ne nous trompera jamais, quelle vanité ! Si nous sommes persuadez que malgré toutes nos precautions, on peut encore nous tromper ; quelle folie de renoncer aux douceurs d'un bien aussi precieux que l'amitié, de peur de s'exposer à un risque qu'il faut toujours courir quelque

ſoin que l'on prenne.

Ce que je vais avancer eſt peut être un paradoxe, mais je ne puis m'empêcher de le dire : je ne trouve point de honte à être trompé de quelqu'un ; j'en trouve beaucoup à ſe défier de tout le monde. Eſtre trompé de quelqu'un, c'eſt payer le tribut que l'on doit à l'humanité. Le ſage peut être trompé la premiere fois ; la ſeconde on trompe l'imprudent.

C'eſt ce qu'exprime fort naïvement à mon gré ce Proverbe Turc. *Si tu me trompes une premiere fois, tant pis pour toi ; ſi tu me trompes une ſeconde fois, tant pis pour moi.* La honte de la premiere tromperie eſt toute pour celui qui la fait ; celuy qui la ſouffre, ne partage que la ſeconde. Mais ſe-

défier de tout le monde, c'eſt donner mauvaiſe opinion de ſon cœur. Car ou l'on juge des autres par ſoi-même, & en ce cas quelle idée ne donne-t-on point de ſoi ? Ou l'on ſe croit ſeul homme de bien, & en ce cas quel orgueil & quelle injuſtice.

Auſſi Ceſar qui n'avoit pas moins d'eſprit que de valeur, diſoit : *J'aime mieux perir une fois, que de me défier toûjours.* Si pourtant vous avez tant de crainte d'être trompé, voici une voie plus ſure & plus honnête pour l'éviter. N'ayez point de ſecret pour votre ami ; mais ne faites rien que vous ne puiſſiez confier à un ennemi. Prenez contre vous ſeul les precautions que vous voulez prendre contre les autres. Soyez votre premier con-

fident. Mais vivez avec vous-même, comme ſi vous deviez vous trahir un jour. Cette défiance vous ſera autant d'honneur qu'elle vous procurera de ſureté ; & vous lui aurez l'obligation de joüir à la fois des douceurs d'une vie innocente & d'une amitié ſolide.

Le premier fruit que les amis doivent tirer de la communication de leurs penſées, c'eſt une vive attention ſur tout ce qui les intereſſe. Comme ils connoiſſent parfaitement la ſituation de leur eſprit & de leur fortune, rien ne peut échaper à cette attention. Elle ne s'arrête pas ſeulement aux occaſions importantes où il s'agit de grands ſervices, ce n'eſt pas encore ici le lieu d'en parler, elle s'étend aux moyens conſiderables : & c'eſt là particulierement

culierement où le charme de la tendreſſe ſe fait ſentir.

Dans les grandes occaſions la gloire & la generoſité ont leur part aux offices de l'amitié; dans les petites, l'amitié brille ſeule & en a tout l'honneur. Je ne regarde donc point comme auſteres ſeulement, mais encore comme chagrins, ces gens qui traitent les petits ſoins de bagatelles, & les renvoyent aux amans & aux femmes. On doit mépriſer les foibleſſes de l'amour, mais on peut en imiter la vivacité. Contribuer aux innocens plaiſirs d'un ami, eſſayer de le divertir dans ſes plus legeres peines, aller au devant de ce qu'il deſire, quoi que peu important; être inquiet de ſes moindres maux, ſenſible à ſes moindres plaiſirs, c'eſt ſça-

voir répandre les douceurs de l'amitié ſur toutes les parties de la vie.

Le vrai ami agit fortement dans les conjonctures de conſequence, mais il agit tendrement dans les autres. Perſuadé que les ſervices conſiderables ſont du reſſort de la fortune, & que ſouvent elle envie à l'ami le plus fidele la ſatisfaction de les rendre; il ménage avec ſoin tous ceux qu'elle laiſſe au pouvoir de la ſeule tendreſſe, & qui ne peuvent partir que d'une ame occupée de ce qu'elle aime.

C'eſt ſur ce même principe, que ſans craindre ny les ſuites de l'indiſcretion, ny les interpretations malignes, l'ami compte entre ſes plaiſirs les plus touchans; la liberté de dire tout ce qu'il penſe; la familia-

rité qui bannit du commerce cet attirail de phraſes inutiles & de bien-ſeances étudiées ; & qui met à leur place de la franchiſe & de la bonté ; enfin la complaiſance qui a tout le charme de la flaterie ſans en avoir le poiſon.

Cette complaiſance ſi eſtimée dans toute ſorte de commerces, eſt ſelon moi un des plus forts liens de l'amitié. Auſſi ne faut-il pas en borner l'uſage à cette petite déference que l'on a pour les ſentimens, pour les deſſeins, pour les goûts de ſes amis dans les choſes indifferentes. Elle a dans ces occaſions ſon application & ſon merite. Mais où elle eſt principalement neceſſaire, c'eſt l'orſqu'il s'agit de ſupporter les défauts qu'un ami peut avoir dans l'humeur,

dans les manieres, ou même dans l'eſprit. Car tous ces défauts ſont également excuſables. Ceux du cœur ſont les ſeuls qui ne meritent point de grace.

Vouloir des amis ſans défauts, c'eſt ne vouloir aimer perſonne. En effet, eſt-il parmi les gens raiſonnables quelqu'un qui le ſoit aſſez peu, pour croire qu'il n'ait point de défauts? Et s'il ne s'en croit pas exempt, peut-il être aſſez injuſte pour demander aux autres, ce qu'il eſt bien aſſuré de ne leur pouvoir rendre?

Il ſeroit peut-être à ſouhaiter, que dans ces occaſions où les défauts d'un ami ſe preſentent à nous, l'amitié empruntaſt le bandeau de l'amour. N'eſt-on pas trop heureux, de ne rien voir que d'aimable dans ce qu'-

on aime? Fermer les yeux ſur le défaut de ſon ami, ou les en détourner, ſeroit ſans doute du moins auſſi ſeûr, que de le ſupporter aprés l'avoir vû. Mais enfin ſi nous ſommes forcez de le voir, aïons grand ſoin d'étouffer le ſentiment d'impatience, de chagrin, ou de dégoût que cette vûë pourroit faire naître.

Un de mes amis, homme auſſi aimable par la bonté de ſes mœurs, qu'eſtimable par la juſteſſe & par la force de ſon eſprit, a dit à ce propos un mot, qui peut nous ſervir de regle, & que je crois digne de n'être jamais oublié. Il ſortoit d'un lieu, où l'un de ſes amis avoit laiſſé échaper quelques paroles & quelques actions, qui pouvoient être mal interprétées. Un homme qui l'accom-

pagnoit, voulut ſelon la pernicieuſe coutume du temps s'en divertir, & ſurpris de ce que mon ami demeuroit froid, lui en demanda la raiſon. *C'eſt*, lui dit mon ami, *que je vois ce que vous ſentez.*

Voila dans quelle diſpoſitions je voudrois que nous fuſſions ſur les défauts d'un ami. Voyons-les ſi nous ne pouvons nous en empêcher. Mais ne les ſentons point. C'eſt-à-dire, n'en ſoions point choquez, & qu'ils ne faſſent point ſur nous l'impreſſion qu'ils font ſur tous les autres.

Quand ces défauts ſe montrent à nous, qu'ils laſſent nôtre complaiſance, ou qu'ils tentent nôtre fidelité; au lieu de nous y arrêter, faiſons un prompt retour ſur les nôtres. *Si* nous ſommes aſſez heureux

pour les découvrir, balançons-les avec les défauts de nôtre ami. Si nôtre recherche a été exacte, & notre balance juſte, les défauts de notre ami ſeront ſans doute emportez par les nôtres. Mais ſi nous ne découvrons aucuns défauts en nous, ou ſi nous n'y appercevons que quelques défauts legers; conſultons les diſcours que tiennent de nous nos ennemis: ce ſont des guides clairvoians dans une pareille découverte. Enfin ſi nous n'apprenons rien, même par eux, aſſurons-nous que nous avons d'autant plus de défaut, que nous nous en connoiſſons moins: puiſque le plus grand de tout, c'eſt la ridicule preſomption de nous en croire exempts.

Ayez le courage de vous demander à vous-même: Quiſuis-

je donc moi qui ne veux rien ſouffrir de mon ami? Où eſt mon titre d'impeccable & d'infaillible? De quel droit m'eſt il permis de faire avec lui un marché où il ne fera entrer que de l'agrément & du plaiſir, pendant que j'y mettrai tant de chagrin & de dégoût qu'il me plaira?

L'effet de ces reflexions ſi naturelles & ſi juſtes ſera, que ces mêmes défauts qui ſembloient devoir refroidir l'amitié, la réchaufferont. Vous aurez honte d'avoir été ſi difficile ou ſi impatient, à l'égard d'un ami qui vous aime aſſez pour en ſupporter, & pour vous en pardonner davantage. Loin d'être complaiſant à regret, vous craindrez de ne l'être jamais aſſez; & quelque choſe que vous faſſiez, vous ſerez perſuadé que vous en devez toûjours de reſte.

Il y auroit peut-être encore beaucoup de choſes à dire ſur les offices agreables de l'amitié. Mais comme ce détail me paroît peu neceſſaire, comme il ſeroit fort difficile d'y entrer, & que c'eſt plus à l'occaſion qu'aux reflexions étrangeres à nous en inſtruire, je paſſe aux devoirs utiles, qui ſont plus importans, & bien plus étendus.

Perſonne n'ignore que l'amitié engage à rechercher l'avantage des amis, par toutes les voyes que l'honneur & la juſtice peuvent permettre. Cet avantage regarde ou la gloire, ou la fortune de nos amis, & de quelque nature qu'il ſoit, il dépend preſque toûjours des partis qu'ils prennent dans les conjonctures qui ſe preſentent.

Rien ne leur eſt donc d'une

plus grande conſequence, que de bien prendre ce parti, & de faire à propos les démarches qui conviennent. Mais ils y réuſſiront rarement, s'il n'y ſont aidez par de ſages conſeils. Quelques lumieres qu'un homme puiſſe avoir, dés qu'il n'en ſuit point d'autres, il court riſque de ségarer ou de tomber. L'amour propre qui nous accompagne par tout, répand par tout de faux jours, & ces faux jours nous font broncher à chaque pas. Tantôt une ſecrette vanité nous ébloüit, & nous conduit au ridicule, pendant que nous croyons marcher vers la grandeur; tantôt notre interêt nous montrant une choſe ſous la forme qu'il nous plaît de la voir, nous faiſons une injuſtice lorſque nous nous imaginons la ſouffrir.

Quelquefois la vivacité nous entraîne, & nous jette dans le précipice qu'un peu de ſang froid auroit évité. Quelquefois l'ambition qui veut prendre un chemin plus court nous emporte, & nous faiſant agir avant que d'avoir déliberé, nous mene où nous ne voulions pas aller.

Il n'appartient qu'aux avis d'un ami auſſi ſage qu'éclairé de diſſiper ces tenebres, & d'écarter ces guides trompeurs. Mais les avis de cet ami ne ſe feront ny demander ny attendre. Les autres perſonnes peuvent craindre des reproches de curioſité, ſi elles parlent avant qu'on les conſulte. L'ami ne connoît point cette prudence, que la foibleſſe des hommes a introduite. Son attention lui apprend quand il doit parler, &

l'amitié ſeule lui ſuggere ce qu'il doit dire.

Comme il cherche bien moins à plaire qu'à ſervir, il dit ce que ſouvent on ne voudroit pas entendre. Il ne verſe point le baume ſur une playe où il faut mettre le feu. Il proportionne ſes remedes aux maux qu'il veut guerir, & non aux vaines répugnances du malade qu'il traitte. Faut-il conſoler un affligé, il eſt tendre & doux? Faut-il retenir un emporté, il eſt ferme & ſevere.

Pendant que les flateurs qui vous environnent auront le front de vous applaudir, il aura le courage de vous blâmer. Libre de la paſſion qui vous aveugle, il ne vous détourne de ce que vous voudriez faire aujourd'huy, que pour vous ramener à ce que vous voudrez

toûjours avoir fait. Mais ne croyez pas que pour être vrai, il ſoit toûjours chagrin. S'il vous reprend avec franchiſe; s'il vous conſeille avec force; s'il vous exhorte avec liberté; il vous loüera avec empreſſement & avec plaiſir. Ce n'eſt pas un devoir moins eſſentiel à l'amitié de loüer; que de reprendre à propos.

La loüange ſagement ménagée eſt utile de plus d'une maniere. On croit aiſement, que qui loüe volontiers, blâme à regret. Ainſi elle accredite nos cenſures, & leur donne un poids qu'elle n'auroit peut-être pas d'elle-même. Un homme qui ſemble ne connoître en nous que des défauts, nous paroît injuſte, ou tout au mois chagrin & prévenu; celui qui approuve ce qu'il apperçoit de

bon en nous, comme il condamne ce que nous avons de mauvais, nous perſuade qu'il nous connoit tels que nous ſommes.

De là vient que perſonne ne réüſſit mieux à corriger les autres, que celui qui ayant étudié ce qu'ils ont de loüable, commence par les en loüer, & enſuite diminuë la faute qu'il reprend. Un éloge adroitement placé, ménage l'orgueïl qui ſe ſeroit revolté, attire la confiance qui ſe ſeroit éloignée, inſinuë les avis qui auroient été rejettez. Le plaiſir que nous prenons à la loüange qu'on nous donne, fait que nous voulons bien travailler à meriter celle qu'on nous refuſe. En diminuant notre défaut, en cachant une partie de notre faute, on nous donne la force d'en faire l'aveu; & cet aveu nous en-

gage à nous corriger. Nous ne voulons point déchoir dans l'opinion de celui qui nous vante ; & nous entreprenons volontiers une reforme, que nous croyons facile & glorieuſe tout enſemble.

Si l'on découvre à un homme ſes défauts ou ſes fautes ſans précaution, & dans toute leur étenduë, vous aurez à combattre ſa vanité qui le trompe, ſa pareſſe qui l'arrête, ſon courage qui s'abbat. Voulez-vous lever promptement tous ces obſtacles ? Compoſez avec des paſſions qu'il ſeroit dangereux d'attaquer ouvertement : loüez-le de quelque choſe qui le merite, vous deſarmez ſa vanité ; ne montrez pas d'abord tout le défaut & toute la faute, vous faites taire ſa pareſſe, & vous ranimez ſon courage.

Un ami qui eſt dans les illuſions de la paſſion ou de l'erreur, eſt un malade. Il faut quelque fois lui cacher l'amertume du remede, ſi on veut le lui faire prendre. Mais cette innocente tromperie ne tourne qu'à ſon avantage. Tout dépend de l'engager à ſe combattre lui-même. Dés qu'il a commencé, le ſuccez n'eſt plus incertain; je ne crains plus que la grandeur de l'entrepriſe ſe découvre à lui toute entiere; la gloire alors le ſoutient; ſes reflexions l'empêchent de reculer; nouveaux conſeils lui donnent de nouvelles forces; & il vient à bout de ſe corriger, parce qu'il n'en a pas deſeſperé.

Ce n'eſt pas le ſeul bon effet que produiſe la loüange. *Outre* qu'elle eſt un paſſe-port

à la cenſure, elle ſert d'aide à la vertu. Les hommes font envain de magnifiques diſcours, pour prouver que la vertu merite bien d'être aimée pour elle-le-même ; qu'elle ſe doit ſuffire ; que la poſſeder, c'eſt poſſeder tout ; & que deſirer quelque choſe au-de-là, c'eſt la deſhonorer.

J'adopterois ces grandes idées, ſi l'uſage conſtant de toutes les nations du monde ne les démentoit. Les Philoſophes qui n'ont eu que des leçons à donner, n'ont ſongé qu'à les rendre belles ; & ſouvent ont oublié la portée de ceux à qui ils les faiſoient. L'homme eſt trop peſant pour s'élever ſi haut. Les Legiſlateurs qui faiſoient des loix ſelon leſquelles il falloit vivre, ſe ſont proportionnez à la foibleſſe humaine, &

& ont ſongé à la conduire par des routes qui lui fuſſent propres.

Aprés avoir étudié l'homme, ils ont reconnu que ſon premier, & peut-être ſon unique mobile, étoit l'amour propre. Quelque deſſein qu'il forme, quoi qu'il diſe, quoi qu'il faſſe, il ſe propoſe à lui-même comme ſon objet & ſon centre, où tout ſe doit rapporter & terminer. Cet amour propre veritablement ſe déguiſe en mille manieres differentes. Entre les maſques dont il ſe couvre, il y en a de plus ou de moins hideux. Mais ſous ces differens maſques, il conſerve toûjours le même pouvoir. Tant qu'on ne le mettra pas de la partie, on ne prendra que de fauſſes meſures pour gouverner les *hommes*. C'eſt du côté de ſon

interêt qu'il faut tourner le cœur humain, ſi on veut que ſes mouvemens ſoient vifs & durables.

Ainſi les loix ne ſe contentent pas de défendre le mal, elles menacent & puniſſent. Elles n'en demeurent pas à ordonner le bien; elles promettent & récompenſent. C'eſt ce qu'un ancien Poëte paroiſſoit avoir bien entendu, lors qu'il diſoit: *Où trouver qui embraſſe la vertu, ſi vous lui ôtez ſes récompenſes?*

S'il faut donc ſe ſervir de l'amour propre pour mener l'homme à la vertu même, c'eſt une neceſſité inévitable, d'offrir à cet amour propre un attrait. Il n'y en a que de trois ſortes; le plaiſir, les richeſſes, la gloire. Les plaiſirs dégradent l'homme, & ſont incom-

patibles avec la vertu. Les richeſſes ne touchent que les ames terreſtres & venales ; elles les abaiſſent loin de les élever. La gloire qui naiſt de la vertu, & qui ſe forme de ce témoignage que tous les hommes ſont forcez de lui rendre, doit donc avoir la preference, & être regardée comme le plus honnête de tous les objets, que l'amour propre puiſſe ſe propoſer.

Auſſi voit-on, que lors que les Legiſlateurs ont meſuré les recompenſes ſur les actions, ils ont attaché la gloire aux plus grands travaux, & aux plus grands perils ; c'eſt-à-dire, aux lettres, & aux armes. Qu'auroient-ils pû promettre de moins que l'immortalité, à des gens qu'ils vouloient engager à ſe livrer aux travaux les plus

aſſidus, & à mépriſer la vie? C'eſt par la même raiſon, que parmi les peuples où la gloire a été le plus eſtimée, les hommes ont été les plus eſtimables. Ne nous flattons point d'être aujourd'huy bien plus modeſtes qu'eux; nous ſommes moins loüables, & beaucoup plus vains. Nous avons plus d'avidité pour les loüanges: mais nous ſçavons mieux la cacher. Ils les recherchoient plus groſſierement; mais ils ſçavoient mieux les meriter. Que m'importe qu'un homme aime la gloire, & m'en faſſe un ſincere aveu; s'il n'eſt point envieux, s'il n'eſt point mépriſant, s'il eſt bon, s'il eſt juſte, s'il eſt humain, s'il eſt ſociable? Son commerce ne vaudra-t-il pas cent fois mieux que celui de ces gens qui ſont modeſtes, mais qui

n'ont pas de quoi ſe vanter ; ou qui ne refuſent les loüanges qu'ils ont meritées, que pour s'en attirer plus qu'ils n'en meritent, & pour être en droit de n'en donner à perſonne ?

Celui qui court au devant d'une juſte loüange a une vertu de moins. Celui qui rejette une loüange qu'il deſire, a un vice de plus. L'un eſt vrai dans ſon caractere, & ſe montre tel qu'il eſt ; l'autre eſt faux, & veut paroitre ce qu'il n'eſt pas. L'un demande ouvertement ſon ſalaire ; l'autre en le refuſant, exige que vous le doubliez. Il y a pourtant de vrais modeſtes, on ne peut en douter ; mais ils ſont rares, & plus rares encore qu'on ne le peut dire. Selon moi le vrai modeſte, c'eſt celui qui plus occupé du ſoin d'être vertueux que d'être

loüé, ne recherche point la loüange avec affectation, ne la rejette point avec art, mais la détourne doucement, ou la laisse tomber, & qui prend autant de plaisir à loüer les autres, ou à les entendre loüer, que les autres en prennent à être loüez eux-mêmes.

Aprés tout, le sentiment du plaisir que donne une loüange meritée est si naturel, qu'il ne faut pas prétendre, que l'on puisse y rendre l'ame insensible. C'est assez que de la garantir de ses mauvais effets. Je veux dire d'une sotte présomption, & d'un ridicule mépris des autres. Si on évite ces deux écüeils, on ne doit rien craindre de la loüange. Elle enflame le courage dans les occasions où il pourroit se refroidir. On exige de soi à pro-

portion de ce que les autres en attendent ; on veut conſerver la reputation que l'on s'eſt acquiſe, & pendant qu'on s'efforce de ne ſe point démentir, il arrive ſouvent qu'on ſe ſurpaſſe.

Il n'eſt donc pas moins utile aux amis de ſe loüer avec plaiſir, que de ſe blâmer avec franchiſe. Mais comme ils doivent avoir grand ſoin que l'aigreur ne rende pas leurs conſeils inutiles, auſſi doivent-ils ſur toutes choſes prendre garde que la flaterie ne rende pas leurs loüanges dangereuſes.

Si la loüange nourrit la vertu, la flaterie la détruit & fortifie le vice. Cependant elles ont tant de reſſemblance, qu'on ne peut apporter trop de precaution pour ne les pas confondre. Entre pluſieurs caracteres

teres eſſentiels qui les diſtinguent, il y en a trois principaux. La flaterie vous fait des vertus de vos défauts ; elle vante ſouvent en vous des qualitez qui n'y ſont pas ; elle éleve trop celles qui y ſont.

De là vient que le flateur ne vous preſentant jamais à vous-même tel que vous êtes, vous vous ignorez toûjours. Vous croyez augmenter vos vertus, vous étendez vos vices ; plus d'efforts pour acquerir les qualitez qui vous manquent, pendant qu'on vous perſuade que vous les poſſedez ; plus d'émulation pour monter à un plus haut degré de gloire, pendant que vous vous croïez arrivé au comble.

A cette erreur ſuccede de prés un dégoût univerſel de la verité. On ne vous la montre

plus qu'inutilement. Accoutumé à regler vos idées ſur celles qu'un flateur vous a données de vous ; quiconque oſe vous contredire, ou vous blâmer, eſt votre ennemi : c'eſt un homme injuſte, ou du moins aveugle qui ne ſçait pas connoître ce que vous valez.

Ainſi pour une fauſſe gloire dont un flateur vous repaît, il vous livre à une veritable infamie ; il applaudit à vos vertus, & dans ſon cœur il rit de votre foibleſſe ; vous vous admirez, & tout le monde vous mépriſe.

Le plus cruël effet de ce poiſon, c'eſt que les maux qu'il fait ſont ordinairement incurables. Il n'y auroit de remede que dans la ſincerité, & les perſonnes que les flateurs ont une fois empoiſonnées la

déteſtent. Le veritable ami, loin de vous ſéduire par de ſemblables illuſions, mettra toute ſon attention à vous en preſerver, s'il vous y voit expoſé. Devant lui on ne vous flatera point impunement; il ſera le premier à découvrir les artifices du flateur, il en fera ſentir la fauſſeté, mépriſer la baſſeſſe, craindre les pieges. Les loüanges du flateur ne ſeront utiles qu'à celui qui les donne; les loüanges de l'ami ne ſeront utiles, qu'à celui qui les reçoit; elles ſeront toûjours fondées ſur la verité, jamais outrées, ſouvent accompagnées de correctif, quelquefois mêlées de cenſure.

Auſſi un homme ſage, ſoit que ſon ami le loüe, ſoit qu'il le blâme, ne ſortira jamais des bornes d'une juſte moderation.

Les reproches qui lui ſeront faits ne l'aigriront que contre lui-méme; les loüanges qui lui ſeront données ne l'éleveront qu'au deſſus de lui. Il regardera le reproche comme une dette que l'amitié lui paye, la loüange comme une grace, qu'elle lui pouvoit juſtement refuſer. Il ſçaura ſe dire, que les amis qui le loüent ſont aſſez recompenſez par le plaiſir qu'ils y prennent; mais qu'il en coute tant à ceux qui le blâment, qu'il ne peut leur en marquer une reconnoiſſance aſſez tendre. Si leur cenſure fait ſur lui quelque impreſſion involontaire de chagrin, il aura grand ſoin de la cacher. Il craindra bien moins l'amertume d'un avis ſalutaire, que le malheur de dégoûter ceux dont il peut le recevoir. Soit qu'il excuſe

ſa faute, ſoit qu'il l'avoüe, il mêlera plus de naïveté que de chaleur dans ſes diſcours. Enfin ſa maniere d'écouter ce qu'on lui dit, ſon attention à en profiter, changeront bien-tôt les reproches en éloges, & engageront ſes amis à être encore plus empreſſez & plus hardis à le ſervir.

Mais cette hardieſſe ſera toûjours reglée par la diſcretion. Plus l'ami ſera ſincere dans ſes avis, plus il ſera circonſpect ſur le choix du temps & du lieu où il les placera. On peut loüer ſon ami devant tout le monde, c'eſt un bon zele; mais la prudence ne permet pas de le reprendre jamais qu'en ſecret.

Les avis que l'on donne en public, ne peuvent avoir qu'un mauvais effet. Ils irritent ce-

lui qui les reçoit. Le dépit lui ôte la confiance & la docilité : outre que la honte le force à l'apologie, pour ne pas demeurer livré à la malignité de ceux qui ſont preſens. Ainſi on ne remporte d'autre fruit d'un avis ſi mal placé, que d'avoir chagriné ſon ami ; & ſouvent d'avoir réjoüi ſes ennemis.

Loin que l'amitié autoriſe un pareil procedé, elle veut que l'on prenne toûjours en main la défenſe de ſon ami contre toute ſorte de perſonnes de quelque rang, de quelque credit, de quelque reputation qu'elles ſoient. S'il eſt preſent lors qu'on l'attaque, il faut le ſeconder avec ſageſſe & avec courage ; s'il eſt abſent, il faut ſe mettre à ſa place ; repouſſer les coups, & faire face avec fermeté.

On doit deteſter ces gens, qui aprés avoir fait une eſpece de profeſſion artificieuſe d'amitié, ſe croient en droit de convenir de tous les défauts de leurs amis, & de paſſer condamnation ſur toutes les fautes, ou ſur tous les vices qu'on lui impute. Il ne faut pas eſtimer davantage ceux qui gardent froidement le ſilence. Les loix de l'amitié veulent, qu'on ſoit empreſſé à le juſtifier s'il eſt innocent, adroit à l'excuſer s'il a tort, & que jamais on ne ſe permette de le condamner devant les autres, s'il n'eſt abſolument impoſſible de l'abſoudre. Mais lors qu'on s'y voit reduit, il faut que ce ſoit avec des précautions dont rien ne peut diſpenſer.

Quand je dis qu'on ne doit point condamner ſon ami de-

vant des perſonnes étrangeres, s'il n'eſt abſolument impoſſible de s'en défendre, il ne faut pas s'imaginer que je parle de ces impoſſibilitez arbitraires ou plûtôt chimeriques, que chacun ſe forge au gré de ſa foibleſſe. J'entends parler de ces impoſſibilitez morales, que l'honneur & la juſtice forment; & qui ſont inſurmontables pour un homme ſage. S'il ſe preſente donc quelqu'une de ces occaſions où l'on ſe voie forcé de condamner ſon ami, voici deux regles principales qu'on pourroit ſuivre.

La premiere; ne le condamner jamais en ſon abſence, c'eſt-à-dire, ſans l'avoir entendu. Ce n'eſt pas tant une obligation de l'amitié, qu'un devoir de la juſtice, de ne condamner perſonne ſans l'en-

tendre ; cependant l'uſage de condamner les abſens ſous condition n'eſt que trop établi. On dit que dans ces circonſtances telles qu'elles ſont poſées, celui que l'on accuſe eſt condamnable. Par là on prétend que l'on ſe reſerve la liberté toute entiere de ſe retracter, au cas qu'aprés avoir entendu l'abſent, on trouve que les faits ayent été alterez. Je vois que cet uſage s'eſt même introduit, parmi la plûpart de ceux dont les mœurs ſont le plus auſteres.

Je crains de paſſer pour trop délicat. Je ne puis pourtant m'empêcher de le dire, je doute qu'avec un tel détour on rempliſſe aſſez toute la meſure de la juſtice. Si la politeſſe ne veut pas, que vous revoquiez ouvertement en doute

les faits que l'on vous raconte, la ſageſſe ſouffre-t-elle, que vous precipitiez votre jugement, avec reſolution de le retracter, dés que vous ſerez mieux inſtruit ? Pourquoi devez-vous plus d'égards, à celui qui prend ſi mal ſon temps pour former une accuſation, qu'à celui qui eſt aſſez malheureux pour y être expoſé ſans le ſçavoir ? L'un vous doit être ſuſpect de paſſion, & peut-être de malignité. L'autre vous doit paroître abſolument innocent juſqu'à la conviction.

Quand les honnêtes gens du monde ſeroient ſur cela plus circonſpects, quel mal en arriveroit-il ? Si on n'écoutoit point ceux qui ſe plaiſent tant à ſe plaindre des abſens, ou s'ils ne trouvoient perſonne qui autoriſât leurs plaintes par

des jugemens precipitez ; on n'y perdroit que de la mediſance, & ſouvent de la calomnie. Les converſations qui ne ſeroient plus chargées de tous ces mauvais recits, ſe tourneroient ſur des ſujets, qui les rendroient plus ſpiritelles, plus innocentes, & plus utiles. On reviendroit peu à peu de l'erreur où l'on eſt, qu'elles ne peuvent être agreables qu'aux dépens des abſens ; & à ces folles & ſouvent fades plaiſanteries, on verroit ſucceder un enjoüement délicat, qui naiſſant des choſes même & de la maniere de les traiter, n'intereſſeroit jamais les perſonnes.

Mais ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner à fond cette matiere. Je reviens à l'amitié, & je ſoutiens que quand il ſeroit

vrai que l'on pourroit ſous condition condamner en ſon abſence une perſonne indifferente, il ne ſeroit point permis dans le même cas de condamner ſon ami. Quel avantage auront nos amis, ſi nous ne faiſons pour eux rien de plus que pour les autres? Notre amitié qui doit être en tout temps un azile ouvert pour eux, deviendroit un piege où leur innocence ſeroit ſurpriſe.

En effet, nôtre jugement, quand nous le precipitons contre des perſonnes indifferentes que nous n'avons pas entenduës, nous fait quelquefois auprés des ſages plus de tort qu'à elles. Il ne ſert qu'à nous faire paſſer pour imprudens ou pour malins. Mais quand nous le portons contre notre ami, il eſt toûjours d'un tres-grand poids.

Comme l'amitié demande que les amis ſe connoiſſent parfaitement, & qu'ils vivent dans une entiere communication d'interêts & de penſées; quand nous condamnons nos amis, on eſt fort diſpoſé à croire que nous faiſons juſtice, & que nous ſerions bien plus reſervez, ſi nous étions moins inſtruits.

Toutes les preſomptions qui défendent les autres contre nos jugemens, autoriſent & confirment nos jugemens contre nos amis. Il n'eſt plus permis à perſonne de parler en faveur de votre ami. Dés que quelqu'un veut ouvrir la bouche pour le défendre, on la lui ferme auſſi-tôt. Quoi (lui dit-on) vous voulez entreprendre de le juſtifier, & ſon ami même le condamne?

Vous ne devez donc point

vous permettre de condamner votre ami abſent, parce qu'en pareil cas votre jugement auroit des ſuites beaucoup plus funeſtes pour lui que pour un autre: mais vous ne le devez pas d'ailleurs par rapport à vous-même.

Quand vous condamnez un étranger, votre injuſtice trouve, ce ſemble, quelque ſorte d'excuſe dans la juſte ignorance où vous êtes de ſes mœurs, de ſa conduite, de ſon caractere. Lorſque ſur ce qu'on vous expoſe vous préſumez contre lui avant que de l'avoir écouté, on peut dire que vous préſumés deſavantageuſement, plûtôt de l'humanité en general, que de l'homme particulier dont il s'agit. Vous ne voiez rien dans tout ce qu'on vous dit, qui ne convienne à la fragilité humai-

ne, & vous en faites l'application à un homme inconnu, & ſur le témoignage qu'on porte contre lui. Mais quand vous prononcez contre votre ami, cette excuſe telle qu'elle eſt vous manque.

Quoi qu'il ſoit homme comme les autres, il doit être dans votre opinion au deſſus de leurs foibleſſes ordinaires. L'eſtime que vous en avez conçûë, le choix que vous en avez fait, ſont des titres qui vous obligent à juger toûjours en ſa faveur, juſqu'à ce qu'il ait été pleinement convaincu.

Dans le doute, s'il faut vous déterminer & prendre parti, vous devez ſans heſiter croire plûtôt, que celui qui accuſe votre ami cache quelques circonſtances, ſuppoſe les unes, déguiſe les autres, que de pré-

ſumer contre votre propre connoiſſance, qu'un ami que vous n'avez point entendu dans ſa défenſe, eſt devenu méchant, mal-honnête homme, ou foible.

Lors donc qu'on accuſe devant vous votre ami abſent, quelque aparence qu'il y ait dans les faits que l'on avance contre lui, vous ne pouvez prendre que de trois partis l'un; le déclarer innocent, c'eſt le plus convenable à l'amitié; le défendre, c'eſt le plus courageux; refuſer de prononcer, & ſuſpendre votre jugement juſqu'à ce que vous l'aiez entendu, c'eſt le plus équitable.

La ſeconde regle qu'on pourroit ſe preſcrire, lors qu'on ſe trouveroit dans l'une de ces conjonctures, où l'on ſeroit forcé de condamner ſon

ami

ami, aprés qu'il vous auroit inſtruit de tout ce qu'il avoit à dire en ſa faveur; ce ſeroit de prononcer ſon jugement, en des termes propres à faire ſentir, tout ce qui peut rendre excuſable celui que l'on condamne. Je voudrois que cet amour propre toûjours ſi ingenieux à defendre nos fautes, ne le fût pas moins à trouver des excuſes pour les fautes de nos amis; & que nous miſſions toute notre habileté; à adoucir & à diminuer ce que nous ne pourrions juſtifier pleinement. Donnons à la juſtice tout ce qu'elle demande. Condamnons puiſqu'elle le veut: mais qu'une auſterité mal entenduë ne retranche rien des droits de l'amitié. Condamnons à regret. Peut-être que des grands hommes ſont tombez dans des foi-

bleſſes, ou dans des fautes ſemblables à celles qu'on reproche à notre ami; rapportons-en les exemples: peut-être que notre ami a fait en d'autres temps & dans le même genre des actions dignes d'être loüées; faiſons-les valoir. Confondons ſa honte avec celle de ces illuſtres perſonnages, ou cachons-la ſous ſes propres vertus.

Voila quels ſont nos devoirs, quand nous ſommes réduits à condamner un ami abſent. Je ne repete point, qu'on ne doit jamais le faire quand on peut s'en diſpenſer. Je paſſe plus loin. Je ſoutiens qu'un des plus eſſentiels devoirs de l'amitié délicate, c'eſt de ne point s'entretenir avec les autres des dé-

d'un ami. On doit avoir

rage de lui parler quel-

quefois en ennemi ; mais il n'eſt jamais permis de parler de lui qu'en ami. Il n'y a qu'à gagner pour lui, à ſe connoître tel qu'il eſt : c'eſt par cette connoiſſance ſeule qu'il deviendra tel qu'il doit être. Il n'y a ſouvent au contraire qu'à perdre & pour lui & pour nous, à le regarder, & à le montrer tel que nous le connoiſſons. S'il arrête les yeux ſur ſes défauts, il s'en corrige. Si nous y arrêtons les nôtres & ceux des perſonnes étrangeres, il perd de notre eſtime, & tombe dans leur mépris.

Tout le monde avoüera facilement avec moi, qu'il n'y a nul inconvenient à ſe refuſer la liberté de parler des défauts de ſon ami. Au contraire, j'en vois beaucoup à ſe la donner. Quand l'on ſe défend

d'en parler, cette contrainte paſſe bien-tôt juſqu'à nos ſentimens. On ſe déguiſe inſenſiblement à ſoy même, ce que l'on taît ſans ceſſe aux autres. On vient à ſe faire un ſcrupule de s'avoüer, ce qu'on ſe fait une religion de ne leur point dire. Enfin on laiſſe échaper de ſa memoire, ce qu'on n'oſe pas faire entrer dans ſes diſcours.

Mais dés qu'on ſe permet de parler des défauts de ſon ami, ces douces illuſions de l'amitié, ces préventions ſi neceſſaires pour la ſoûtenir ſe diſſipent. Chaque jour le poiſon ſe communique & ſe répand. On ne s'expliquoit d'abord que ſur des défauts connus & inconteſtables, on en viendra bien-tôt aux plus ſecrets & aux moins ains. On a commencé par

une franchiſe indiſcrete, on finira par une honteuſe malignité.

Quand il ſeroit vray, que je pourrois parler avec équité & avec retenuë des défauts de mon ami ; ceux qui m'écouteront en parleront-ils de même? Quand je les aurai entretenus des faits que je ſçay, ne m'entretiendront-ils point de ceux que j'ignore? Ainſi je m'accoutumerai à faire des reflexions ſur les défauts de mon ami. Je les verrai ſe multiplier, je me confirmerai dans l'opinion que j'en avois, ſans pouvoir jamais ſortir de pareilles entretiens, que plus froid & plus dégoûté.

Je ne puis donc avertir aſſez, qu'il n'y a point d'écüeil plus dangereux pour l'amitié. Si les naufrages qu'elle y fait,

ſont moins marquez & moins prompts, ils n'en ſont que plus frequents & plus inévitables.

Les amants ſont beaucoup plus ſages à mon gré. Loin de parler des défauts de ce qu'ils aiment, ils érigent ces défauts en perfections & les admirent.

Ils ſont dans l'erreur, il eſt vrai; mais que cette erreur dans un ami ſeroit honnête? qu'elle ſeroit utile? qu'elle ſeroit préferable à la verité même! Qu'il eſt glorieux, qu'il eſt doux de ſe tromper, quand on ne ſe trompe que parce qu'on aime, & quand à ſe tromper on ne court d'autre riſque, que d'aimer plus long-temps, & plus tendrement ſon ami?

Je ſçai que le diſcernement eſt le partage de l'amitié, comme l'aveuglement eſt le partage de l'amour. Ce n'eſt point

aussi ce discernement que j'attaque. J'en veux seulement à son usage. Connoissez les défauts de vôtre ami; puisque vous devez l'en avertir. Ne les encensez pas, puisque vous devez travailler à les détruire. Mais en rejettant ce que l'excés des amants a de mauvais, retenez ce qu'il a de bon. Qu'on ne vous voye point travestir les défauts de votre ami en perfections; mais ne parlez non plus de ses défauts, qu'on entend un amant parler de ceux de sa maîtresse. S'il étoit impossible de tenir ce juste milieu, j'aimerois encore mieux leur commode aveuglement, que vos importunes lumieres. Si vous en avez de si vives & de si perçantes, ménagez-les pour vous. Vous trouverez assez en vous-même de quoy les occu-

per. Craignez autant de ne pas voir aſſez vos propres défauts, que de trop voir ceux de votre ami. L'aveuglement que vous avez pour vous, ayez-le pour lui; vous en ſerez plus aimable, & lui plus aimé.

Pline le jeune. Que je trouve digne de notre admiration ce Romain, plus eſtimable encore par les qualitez de ſon cœur, que par la beauté de ſon eſprit! Il ſaiſiſſoit les moindres occaſions de loüer ſes amis, il les vantoit ſans ceſſe; à l'en croire ils étoient toûjours des hommes excellents & parfaits. On lui en fit reproche, & ce reproche le fit entrer dans une noble colere, que je ne puis mieux exprimer que par les termes de ſa lettre même... *J'avouë le crime*, (dit-il) *& je m'en fais honneur. Car qu'y a-t-il de plus honnête*

honnête que de faillir par trop de tendreſſe & de bonté. Qui ſont donc ces gens, qui prétendent mieux connoître mes amis que je ne les connois moi-même? Mais je veux qu'ils les connoiſſent mieux; pourquoi m'envient-ils mon agreable illuſion? Car enfin ſuppoſé que mes amis ne ſoient pas tels que je le dis, je ne laiſſe pas d'être infiniment heureux d'avoir d'eux l'opinion que j'en ai. Je conſeille donc à ces gens-là, de porter ailleurs leur maligne délicateſſe. Ils trouveront aſſez de perſonnes diſpoſées à prendre pour diſcernement, la cenſure qu'ils font de leurs amis. Pour moi, on ne me perſuadera jamais que j'aime trop les miens.

On merite des amis, & on les conſerve long-tems, quand on les aime ſi tendrement.

Mais il faut l'avoüer à la honte du genre humain, des ſentimens ſi vifs & ſi délicats ont peu de cours parmi les hommes. La plûpart ſont emportez par des mouvemens qui les ramenent trop directement à eux-mêmes, pour croire qu'ils puiſſent tant s'occuper des autres. On s'imagine être quitte de tout, quand on rend des ſervices importans. Quand on ſert ſes amis de ſon credit ou de ſa bourſe, c'eſt ce qu'on appelle dans le monde être eſſentiel. Rarement fait-on attention à la maniere de rendre le ſervice.

C'eſt cependant cette maniere ſeule qui le caracteriſe, & qui le marque au coin de l'amitié. L'humanité peut ſuffire ſouvent, pour engager un homme à ſe prêter aux beſoins d'un

autre. La nature a établi entr'eux je ne ſçai quelle alliance dont les droits ſe font ſentir & reſpecter par les ames bien nées, ſouvent même par les plus feroces. On ſe conſidere, on ſe plaint, on ſe ſert dans celui à qui l'on rend un bon office.

Au défaut de l'humanité, la vanité vient nous ſoutenir. On ſonge moins à être genereux, qu'à le paroître; & l'on ne cherche pas tant à faire plaiſir aux autres, qu'à ſe faire honneur à ſoi-même. Il y a dans celui qui fait du bien, un certain ſentiment de ſuperiorité qui le flate, & qui le met au deſſus de celui qui le reçoit. On s'éleve à tout ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes; on participe en quelque ſorte à la nature de Dieu

même en répandant le bien. Les titres de bienfaicteur & de protecteur, de genereux, de magnanime, valent toûjours pour une grande ame, plus qu'ils ne lui coûtent. Il y a une gloire plus delicate à distribuer les honneurs & les emplois, qu'à les posseder; & tel a été plus renommé pour avoir obtenu qu'on érigeât une statuë à un autre, que s'il l'avoit obtenuë pour lui-même.

Les services que le vrai ami rendra, se feront aisement distinguer. Quelqu'importans qu'ils soient, ils tireront toûjours tout leur prix de son attention, de son ardeur à les rendre, de sa joie aprés les avoir rendus. Les autres attendront que l'occasion se presente; lui il ira au devant de l'occasion, il la fera naître, il la trouvera où el-

le n'étoit pas ſeulement aperçûë. C'eſt aſſez pour la generoſité, que d'être ſenſible au beſoin qui ſe montre, que de ſecourir ceux qui demandent du ſecours : l'amitié ſeroit honteuſe d'en demeurer là. Toûjours inquiete ſur les avantages & ſur les beſoins de l'ami, elle ne ceſſe de les étudier, & ne ſe pardonne point de ne les avoir pas devinez. Elle compte entre ſes plus indiſpenſables obligations, de ne ſe faire point demander, ce qu'elle auroit pû prévoir & dû prevenir ; & elle ſe reproche comme un crime, d'avoir accordé ce qu'il falloit offrir.

Si celui qui attend que ſon ami lui demande, ne donne pas lieu de juger, qu'il refuſeroit s'il oſoit ; du moins il met en droit de croire, qu'il s'étoit en-

dormi, & qu'il dormiroit encore ſi on ne l'eût éveillé. Les vrais amis ne connoiſſent point ces aſſoupiſſemens ou ces negligences; les yeux toûjours ouverts ſur les interêts de leur ami, ils croyent avoir perdu le merite du ſervice, s'ils lui ont laiſſé ſentir le dégoût d'expoſer ſon beſoin.

Socrate étoit ſans doute digne d'avoir des amis, & il en avoit. Cependant aucun d'eux ne s'apperçût, qu'il étoit ſans manteau pendant un hyver tres-rigoureux, & aucun ne fit reflexion qu'il n'étoit pas riche. Ce ſage Philoſophe ne s'en plaignit point; & ſa tendreſſe leur épargna juſqu'au chagrin, d'entendre qu'on leur demandât ce qu'ils avoient negligé de lui donner. Il ſe contenta ſeulement de leur dire:

j'aurois acheté un manteau, ſi j'avois eu de l'argent Un diſcours ſi moderé fit plus d'impreſſion, que n'auroit pû faire le reproche le plus amer. Ils ſe preſſerent à l'envi de réparer leur faute; il eut plus d'un manteau: mais aprés tout celui qui donna le premier, lui avoit déja manqué.

Que cet exemple nous ſerve de regle. Noublions point, que le ſervice qui ſe fait demander, eſt ſouvent payé ce qu'il vaut; il eſt naturellement ſi deſagreable à une ame noble de recevoir, qu'il faut que la maniere de donner la perſuade, que c'eſt elle qui fait la grace qu'on la contraint d'accepter. Sans cela le commerce de l'amitié ne ſçauroit avoir rien de doux. Dans le cours ordinaire de la vie, c'eſt à

celui qui reçoit le bien à ſe charger de la reconnoiſſance ; dans l'amitié, c'eſt à celui qui le fait.

Je croi qu'il n'y aura perſonne, qui ne ſente la raiſon de cette difference. Dans les autres commerces, celui qui reçoit un office qu'à la rigueur on ne lui devoit pas, contracte une dette. Dans l'amitié, celui qui le rend, la paye. On peut dans les autres, commerces ſe propoſer avec juſtice, de retirer ce qu'on y met. Dans l'amitié, quoi que l'on mette, le plaiſir d'y mettre vous paye comptant, & vous fait retirer plus que vous n'y avez mis.

Je ne prétens pas pour cela, bannir de l'amitié la reconnoiſſance. Je n'en diſpenſe point celui qui la doit. Mais

je veux qu'il n'en ait que la douceur ; qu'il ne la ſente que comme une preuve qu'il eſt tendrement aimé, & non comme le ſouvenir d'une dette, dont le payement l'inquiete. En un mot je veux que la reconnoiſſance ne ſoit qu'un plaiſir pour lui, & qu'elle ne ſoit un poids, que pour celui qui eſt obligé de la ſouffrir.

Aprés avoir dit que le ſervice perd beaucoup de ſon prix quand il ſe fait demander ; il faut convenir qu'il n'en a plus du tout, lors qu'il ſe fait attendre. Quelque attention que nous aïons ſur les interêts de nôtre ami, il peut arriver quelquefois que ſes beſoins échapent à notre vigilence : ce n'eſt pas toûjours notre faute, s'il les connoît plus clairement que nous. Tant que nous les

avons ignorés, au moins notre ignorance quoiqu'elle ne fût pas invincible, nous prête une ſorte d'excuſe. Le cœur dans ces occaſions ſe diſculpe aux dépens de l'eſprit. On peut dire que la lumiere manque & non l'intention. Mais dés que le beſoin du ſervice eſt ſeulement entrevû, nous ne ſommes plus excuſables, ſi nous ne nous empreſſons d'effacer par notre activité, tout ce que notre manque de prévoyance fait ſoupçonner de notre amitié.

Quand nous prévenons notre ami, quand nous lui rendons un ſervice qu'il ne nous a pas demandé, notre attention répond de nos démarches & les juſtifie. Leur lenteur dans l'execution ne peut alors paſſer que pour prudence. Mais quand le ſervice nous a été

demandé, les moindres retardemens pesent à un ami déja chagrin; & il ne peut plus les regarder que comme des suites naturelles de la premiere froideur, dont en secret il nous accuse.

Il y a peut-être à cela trop de délicatesse, je l'avoüe. Les amis devroient être disposez à ne se soupçonner pas l'un l'autre si aisément, & même à se faire grace quand une justice rigoureuse leur est contraire. Je ne doute pas même, qu'il ne s'en trouve que la superiorité de leur raison éleve au dessus de ces foiblesses. Admirons-les, ils le meritent; essayons de leur ressembler, notre liaison en sera plus agreable: mais ne refusons point de nous accommoder à la fragilité de ceux qui ne pourroient

les imiter. Souvenons-nous, que ces petiteſſes ſont attachées à la condition humaine, & qu'il eſt infiniment plus raiſonnable & plus honnête, de prendre les hommes tels qu'ils ſont, que de vouloir à tout propos les ramener à ce que nous ſommes. Paſſons-leur d'être foibles. C'eſt bien aſſez qu'ils ne ſoient point corrompus. Nous y gagnerons tous les premiers. Qui d'entre nous pourroit ſoûtenir un examen ſi ſevere ?

D'ailleurs ſi nous aimons veritablement, nous n'aurons pas beſoin de reflexions, pour nous engager à mettre de l'empreſſement, dans les offices qu'on nous aura demandez. Ce ne ſera point pour éviter les reproches de notre ami que nous ſerons vifs, ce ſera pour étouffer ceux que nous nous ferions

nous-mêmes de ne l'avoir point été. Nous ne fuirons pas la honte de l'indolence, nous ſuivrons l'attrait de la vivacité.

On ne verra jamais cette vivacité ſe démentir, elle ne connoiſtra point les obſtacles, ils ne feront que la redoubler. Qu'on ne s'imagine donc pas, que ces hommes, ou timides, qui meſurent tous leurs mouvemens ſur les regles de la politique; ou pareſſeux, qui ont toûjours des raiſons preſtes pour ſe diſpenſer d'agir, puiſſent eſtre propres à l'amitié. Son caractere eſſentiel eſt d'être courageuſe & agiſſante. Si le vrai ami a du credit à la Cour, ne croyez point qu'il ſonge à le menager pour lui ſeul. Il vous le prodiguera, ſans autre inquietude que de n'en avoir pas aſſez. Quand il s'a-

gira de ſes intereſts, il ſera circonſpect, dans la crainte d'eſtre importun. Quand il s'agira des vôtres, il ſe rendra importun de peur de n'eſtre pas aſſez preſſant. S'il eſt naturellement pareſſeux (car il n'y a que trop d'hommes qui naiſſent avec ce penchant) il épuiſera ſa pareſſe ſur ſes propres affaires, & n'en ſera que plus actif quand il faudra ſe livrer aux vôtres. Tout le ſoin que vous prenez pour le remuer quand il s'agit de luy, vous ſerez obligé de le prendre pour le retenir quand il s'agira de vous.

Il faut avoüer cependant, que ces devoirs ont leurs bornes. La ſocieté civile avant que nous ſoyons liez à nos amis, nous impoſe d'autres obligations, que l'honneur & la probité nous ordonnent de rem-

plir preferablement à toutes celles que nous avons priſes volontairement. Examinons donc ces differens devoirs ; eſſayons de les connoiſtre pour ne les pas confondre ; & tâchons de découvrir les vraies limites qui les ſeparent ; pour leur donner à chacun ce qu'ils exigent de nous, & ce qui leur appartient legitimement.

Il n'y a perſonne qui ne ſçache, que nous naiſſons avec trois ſortes d'engagemens. Les uns nous lient à Dieu ; les autres à la patrie ; les derniers à notre famille.

Dans l'exacte ſoûmiſſion à ces differens devoirs eſt renfermé tout le repos de la ſocieté. Les hommes dans tous les climats du monde, ne ſont convenus de s'y aſſujetir ; que parce qu'ils ont reconnu qu'ils ne pouvoient

s'en écarter, ſans ruiner les fondemens de leur ſeureté commune. C'eſt ce conſentement unanime de toutes les Nations, qui forme ce que nous appellons le droit naturel, ou, ſi l'on veut, le droit des gens. Ce droit ne le cede qu'au ſeul droit divin, qui n'eſtant point du reſſort de la Philoſophie n'a du rapport à ce traité, qu'autant qu'on le peut conſiderer comme une partie du droit naturel. Nous avons montré ailleurs, que la vertu eſt ſi eſſentielle à l'amitié, que l'amitié ne peut ſubſiſter qu'entre les hommes vertueux; & que toute autre liaiſon qui n'a pas la vertu pour principe, n'eſt qu'une ſocieté mercenaire. Dés-là il eſt aiſé de conclure, que la vraie amitié ne veut jamais rien que la vertu n'autoriſe. El-

le eſt la bouſſole des amis, ils ne vont qu'où elle les conduit.

La premiere regle que la vertu preſcrive, c'eſt un attachement inviolable à nos devoirs. Ces devoirs ont leurs rangs marquez, & ſont dans une telle ſubordination, qu'on ne peut les déplacer ſans les détruire. Dans cet ordre ceux de l'amitié ſont au dernier degré. Nez creatures nous appartenons au Createur, nez ſujets nous appartenons à l'Etat, nez dans le ſein d'une famille nous appartenons à nôtre famille. En un mot nous naiſſons hommes, ſujets, parents; nous devenons amis. Nous ne recevons la vie que chargée de ces premieres dettes; il faut les acquiter avant celles qu'il nous a plû contracter nous-meſmes.

Ainſi ce ſeroit groſſierement ſe tromper, que de croire que l'amitié pût jamais autoriſer à manquer à Dieu ; il n'y a ni lieu, ni temps, ni circonſtances qui la puiſſent mettre en droit de prétendre un ſi monſtrueux privilege.

J'ay entendu ſur cela propoſer une queſtion fort propre à embarraſſer, & qui ſouvent a partagé de bons eſprits.

Quelqu'un vous a confié un ſecret, & en vous le confiant il vous a engagé par ſerment à ne le reveler jamais. Il y va de la vie pour votre ami d'avoir connoiſſance de ſe ſecret. Violerez-vous vos ſermens pour le reveler ? C'eſt la queſtion.

Ceux qui prétendent, que dans un cas auſſi particulier le ſerment ne doit point vous lier, ſe fondent ſur des raiſons d'au-

tant plus plauſibles, que tous les ſentimens naturels ſemblent les favoriſer. Quand vous avez, diſent-ils, fait ſerment de ne point reveler le ſecret, vous ne ſçaviez point que ce ſecret dût eſtre de cette nature. Vous ne vous ſeriez jamais engagé, ſi vous aviez connu les conſequences & les ſuites de cet engagement. Dieu qui lit dans les intentions, ne chicane point ſur les paroles. Loin que votre intention ait eſté de promettre rien contre votre ami, vous n'avez pas ſeulement ſoupçonné, que ce que vous promettiez, le pût intereſſer. C'eſt dans une telle occaſion, & dans ce ſens qu'il faut appliquer ce qu'un Poëte fait dire à un parjure pour s'excuſer.

Ma langue a fait ſerment, mon cœur n'en a point fait.

C'eſtoit un détour impie. Ce malheureux juroit avec intention de ne pas tenir ſon ſerment. Ces reſtrictions mentales ſont auſſi abominables devant Dieu dont elles ſe joüent, qu'inexcuſables devant les hommes qu'elles trompent. Celui qui a ſçû à quoy il s'engageoit, s'il s'eſt trop legerement engagé, peut bien s'en repentir, mais non reprendre la foy qu'il a donnée.

Il n'en eſt pas de même de celui qui avant que le ſecret lui euſt eſté confié, a juré de ne le point reveler. On ne peut point lui reprocher, d'avoir ſçû ce qu'il promettoit. Il ne ſçavoit point, que la vie de ſon ami dépendroit de violer ce ſerment. C'eſt donc avec juſtice qu'on ſoûtient, qu'il n'a point parfaitement conſenti. Si

les Loix décident, que le *conſentement de ceux qui errent n'eſt point un conſentement legitime*; comment pourra-t-on ſe perſuader, que le ſerment de celui qui a erré ſur les perſonnes contre qui on le doit appliquer, ſoit un veritable ſerment? Sacrifier la vie de ſon ami à de tels ſcrupules, ce n'eſt pas religion, c'eſt ferocité. Ce n'eſt pas faire aſſez d'honneur au ſouverain Eſtre, que de prétendre regler ſes jugemens par nos foibleſſes. Ses voies ſont trop differentes des nôtres, pour croire qu'il nous ſuive ainſi dans nos égaremens. Le parjure eſt dans le mépris du ſerment; & quel mépris en fait celui qui explique ſon engagement de la maniere dont il l'auroit pris, ſi on le luy eût fait entendre? Aprés tout, s'il

pouvoit y avoir quelque doute, ne vaut-il pas infiniment mieux, relâcher quelque choſe d'une cruelle ſeverité, pour ſauver un ami innocent, que d'outrer cette ſeverité pour le perdre, & pour favoriſer un homme injuſte, qui abuſe de la ſurpriſe qu'il nous a faite?

Les partiſans de l'opinion contraire s'élevent contre ces maximes, & les traitent de pernicieuſes. Ils ſoûtiennent qu'auſſi-toſt qu'on a juré ſans aucune reſtriction, la vie de notre ami n'eſt pas un motif legitime pour nous délier, & pour juſtifier noſtre parjure. Si vous aviez, diſent-ils des conditions à mettre à votre promeſſe, c'étoit avant que d'en rendre Dieu garant qu'il falloit s'en expliquer. Celui qui s'eſt fié à vos ſermens, auroit veu ſi vos

conditions l'euſſent accommodé, & s'il n'en euſt pas eſté content, il eût gardé ſon ſecret ſans vous en faire part. Mais qu'aprés avoir receu le ſecret, ſous des conditions que vous avez indefiniment confirmées par ſerment, vous les éludiez par des interpretations dont le veritable fondement eſt dans l'intereſt que vous avez de ne les pas tenir, c'eſt bannir pour jamais la confiance d'entre les hommes. Il n'y en aura plus de ſi ſtupide qui ne conçoive, que ſi le ſerment ne vous éngage point, quand pour conſerver la vie de votre ami il eſt neceſſaire que vous le rompiez, vos ſermens ne peuvent donner de ſeureté qu'autant que vos intereſts n'y ſeront pas contraires. C'eſt une conſequence qui ſe tire neceſſairement des prin-

cipes, qui permettent de violer le ſerment, pour ſauver la vie d'un ami. Cette conſequence vous fait peur; elle eſt pourtant vraie. Examinez-vous bien, vous trouverez que vous ne voulez violer le ſerment en faveur de votre ami, que parce que votre ami eſt un autre vous-même. Vous ne pouvez conſentir, à perdre un bien qui vous eſt ſi précieux. Voilà la vraie raiſon du relâchement auquel le cœur vous porte. Tous les autres diſcours dont vous croiez la déguiſer, ſont des prétextes que l'amour propre toûjours ingenieux vous a ſuggerez. Voulez-vous en être pleinement convaincu; ſuppoſez l'infraction du ſerment neceſſaire pour ſauver la vie non de votre ami, mais d'un homme avec qui vous n'avez aucune liaiſon

liaiſon particuliere. Prenez garde au parti que vous allez prendre. Si vous dites que vous violeriez le ſerment, voilà le reſpect des ſermens aboli parmi les hommes, ils ne peuvent plus y prendre de ſeureté. Que ſi vous dites qu'en ce cas vous garderiez la foy promiſe, il eſt clair que vous avez deux poids & deux meſures. Et pourquoy ce poids & cette meſure favorable à l'ami ? C'eſt que dans l'ami vous vous trouvez, & que vous ne vous trouvez point dans celui qui ne l'eſt pas.

Il n'y a perſonne qui n'apperçoive toutes les ſuites naturelles d'un tel principe. Je ne puis donc m'empeſcher de me ranger à cette derniere opinion. J'avoüe qu'elle eſt dure, & je le ſens. Je ne ſai même ſi je n'aurois pas auſſi bien fait, de

ne point toucher une queſtion ſi délicate. Ceux à qui ma ſeverité déplaira, m'en ſçauront mauvais gré; & ſans rien rabatre de ce qu'ils penſent, ils ne gagneront à ce que j'écris, que des ſcrupules qui ne ſerviront peut-eſtre qu'à les rendre coupables. Au contraire ceux qui ſont de mon avis, peuvent ſe paſſer de mes reflexions.

Cependant s'il faut ſur cela me juſtifier, je dirai que deux raiſons m'ont fait croire, qu'il ne m'eſtoit pas permis de prendre le parti du ſilence.

L'une, c'eſt qu'un Philoſophe * du ſiecle paſſé avance l'opinion contraire dans ſes écrits: mais ſi generalement, qu'il aſſure ſans balancer, qu'on n'eſt point obligé à garder le ſecret promis, quand il importe à nôtre ami de le ſçavoir.

Mon tagne.

Comme ſes ouvrages compoſez en notre langue ſont entre les mains de tout le monde ; & que la verité, l'érudition, le feu, la hardieſſe des expreſſions, la fermeté des raiſonnemens qui les ſoutiennent, les fera ſubſiſter long-temps malgré le dérangement que chacun y reconnoît : je n'ai pas crû me pouvoir diſpenſer de combattre une opinion ſi dangereuſe, & qui a pour elle une autorité ſi capable d'entraîner. Ses paroles ſont remarquables.

Le ſecret (dit-il) *que j'ai juré de ne déceler à un autre, je le puis ſans parjure communiquer à celui qui n'eſt pas autre, c'eſt moi.*

L'autre raiſon, c'eſt que mon premier objet dans ce Traité n'eſt pas de plaire, c'eſt d'être utile. Et le plus ſûr moyen

d'être utile, c'eſt d'avoir le courage de mépriſer ce qui flate, pour ne dire que ce qui ſert. Loin qu'on doive reſpecter des erreurs agreables, ce ſont préciſement celles à qui l'on doit le plus ouvertement déclarer la guerre; & la crainte de n'en pas triompher, ne doit qu'animer à les attaquer avec plus de force. En un mot j'entreprens de prouver que jamais l'amitié ne peut autoriſer à manquer à Dieu; & j'établis la verité de ce principe dans quelque cas que ce ſoit, lors que je la démontre dans le cas, où l'on riſque la vie de ſon ami ſi l'on ne manque à Dieu.

Que ceux qui trouvent cette maxime dure, ſongent qu'elle ne doit pas être ignorée, puiſqu'elle eſt vraie. Au lieu

de la décrier parce qu'elle leur fait peur, qu'ils eſſaient de rendre cette peur ſalutaire. Qu'ils en tirent cette conſequence, qu'on ne peut apporter trop de circonſpection dans l'engagement au ſecret. Qu'ils prennent la précaution, de ne s'y engager jamais contre l'interêt de leurs amis. Qu'ils le déclarent, avant que de recevoir le ſecret. Si on veut bien le leur confier à cette condition, ils n'ont plus rien à craindre. L'interêt de leur ami, & leur propre conſcience ſont également en ſureté. Mais s'ils ſont aſſez imprudens pour recevoir un ſecret ſans aucune reſtriction; qu'ils ſçachent, qu'une interpretation artificieuſe ne les dégagera point d'un ſerment trop legerement fait; & que leur imprudence ne juſ-

tifiera point leur parjure.

Vous ditez que vous avez juré de ne point reveler le ſecret à un autre, que lorſque vous revelez ce ſecret à votre ami, vous ne le revelez point à un autre, parce que votre ami eſt vous-même. Mais y a-t-il quelqu'un qui ne ſente, que ce raiſonnement roule ſur un vain jeu de mots? Quoi qu'il ſoit vrai que l'amitié doive tellement unir les amis qu'ils ne ſoient plus qu'un; il faut avoüer pourtant, que cette union ne ſe fait qu'en idée, & qu'elle n'a rien de réel. Il ne ſe paſſe rien de ſemblable dans la nature.

Quand celui qui vous a confié ſon ſecret, à exigé par ſerment, que vous ne le reveleriez point à d'autres; il n'a point penſé à ces unions metaphori-

ques, qui vous multiplient en vous uniſſant à quelqu'un. Il a parlé, il a penſé dans la verité, dans la ſimplicité de la nature. C'eſt à ſon intention que vous avez entenduë, parce qu'elle eſt claire & naturelle, que ſe doit rapporter l'obligation de votre ſerment, & non au ſens que vous lui donnez, qui n'étant point le ſens ordinaire qui s'offre, mais au contraire étant allegorique & forcé, n'a pû être entendu, dés qu'il n'a point été expliqué.

Il y a plus que du parjure dans ces indignes détours. Dans le parjure déclaré, les ſcelerats qui violent leur ſerment, comptent ſouvent ſur la bonté de Dieu; mais ceux qui cherchent à déguiſer ainſi leur parjure, ſemblent, ſi on oſe le dire, ſuppoſer en lui de la foi-

bleſſe. Les uns eſperent qu'il leur pardonnera, les autres qu'ils le tromperont. Ils ſont tous criminels, je l'avoüe; mais il y a pourtant cette difference entr'eux, que les premiers abuſent de la confiance qu'ils prennent dans les perfections de Dieu, & que les ſeconds le dégradent en lui attribuant des défauts.

Auſſi voyons-nous, que les honnêtes gens de tous les ſiecles ſe ſont toûjours élevez contre ces honteuſes ſubtilitez. Dés le temps de Ciceron l'on déteſtoit ce Capitaine, qui aprés avoir juré une treve de trente jours, envoyoit toutes les nuits fourager le païs ennemi, & prétendoit qu'il ne violoit point ſon ſerment, parce qu'il n'avoit rien promis pour la nuit. On ne fit pas plus de quartier

à ce Romain, qui étant priſonnier de guerre s'aviſa de cet expedient pour ſe ſauver. Il demanda la liberté d'aller à Rome pour des affaires preſſantes, & promit avec ſerment qu'il reviendroit au Camp des ennemis. Il partit, & peu aprés il y revint ſous prétexte d'y avoir oublié quelque choſe; & lors qu'il y eut demeuré quelques momens, il ſe rendit à Rome. Il croyoit y joüir en paix d'une pleine liberté; & s'applaudiſſoit d'avoir par ce feint retour au Camp, concilié ſi adroitement ſon interêt & ſon devoir. Mais cette fourberie toute ingenieuſe qu'elle étoit, ne lui réüſſit pas auprés d'un peuple, dont les mœurs alors étoient auſſi ſimples que pures. Il fut ignominieuſement renvoyé pour ex-

pier ſon parjure, & laver la tache qu'il ſembloit avoir imprimée à toute la nation.

Une conduite bien contraire fera vivre éternellement la memoire de Regulus. Dans la premiere guerre de Rome contre Carthage, il fut fait priſonnier par les Carthaginois. L'état où ils voyoient leur Republique, leur faiſoit ſentir que la paix ou du moins l'échange des priſonniers leur étoit neceſſaire; & l'autorité qu'il s'étoit acquiſe dans la Republique Romaine, leur perſuadoit, que s'il vouloit ſeulement ſe charger de cette negociation, elle ſeroit auſſi-tôt concluë. La difficulté étoit de l'y reſoudre. Pour y réüſſir, ils lui dirent qu'ils avoient tant de confiance en ſa probité, qu'ils ne vouloient pont d'au-

tre mediateur que lui entr'eux & les Romains. Qu'ils deſiroient la paix, ou du moins l'échange des priſonniers; qu'il pouvoit aller à Rome, & travailler à l'obtenir. A ces marques d'eſtime, ils ajouterent les menaces. Ils exigerent qu'il jurât de revenir à Carthage, s'il ne faiſoit rien conclure; & en ce cas ils l'avertirent qu'il devoit s'attendre à perir dans les plus cruels ſupplices. Aprés l'avoir engagé au retour par ſerment, ils l'obligerent à partir. Arrivé à Rome, il expoſe le ſujet de ſon voyage; & aprés avoir conté tout ce qui s'étoit paſſé, il conclut qu'il falloit continuer la guerre, & refuſer l'échange; & il appuya ſon avis de ſi vives raiſons, qu'il le fit approuver.

Ayant ainſi par de genereux

conſeils ſatisfait aux devoirs d'un bon Citoyen, il ne ſongea plus qu'à remplir par l'accompliſſement de ſa parole ceux d'un honnête homme. On ne manqua pas alors de lâches politiques, qui ſoutenoient qu'il ne devoit point retourner; & qui prétendoient qu'à la faveur des ſubtiles interpretations qu'ils avoient inventées, il pouvoit avec honneur éluder ſon ſerment: mais ce grand homme ſans ſe laiſſer fléchir ny par de ſi flateuſes remontrances, ny par les prieres de ſes amis, ny par les larmes de ſa famille, reprit le chemin de Carthage pour y mourir dans des tourmens auſſi affreux, que la gloire qui lui en eſt revenuë ſera durable.

Il eſt donc vrai qu'en aucun cas il n'eſt permis de violer

ſon ſerment, ou de manquer à Dieu pour un ami. C'eſt ce qu'avoit parfaitement compris cet Ancien, * qui diſoit qu'il étoit *ami juſqu'aux Autels.* Voila le dernier terme, où l'amitié la plus vive ſe doit arrêter. Celle qui va plus loin, n'eſt qu'une liaiſon ſacrilege, qui ne doit donner que de l'horreur. * Periclés.

Tout ce que je viens de dire eſt dans le cas d'un ſecret promis avec ſerment, mais quand le ſerment en ſeroit retranché, j'oſe avancer que nous n'aurions pas la liberté de violer le ſecret. Nous ferions un parjure de moins; mais nous commettrions toûjours une infidelité; & c'eſt ce qu'un veritable homme d'honneur ne ſe permet point, meſme pour ſauver ſa vie.

On ne peut douter que le ſe-

cret ne ſoit un dépoſt : car le dépoſt n'eſt autre choſe, que ce qui eſt confié à la foy d'autrui. Si le ſecret eſt un dépoſt, je dois le garder ſans pouvoir en faire aucun uſage. Je viole le dépoſt, ſi j'en uſe. Nulle occaſion, nul prétexte ne peut m'en donner le droit. Juſques-là que ceux qui ont fait toute leur étude du fond de la juſtice naturelle, ſource de toutes les loix, ne feignent point de traiter de voleur celui qui uſe du dépoſt. Il fait (diſent-ils) un vol de l'uſage.

Le dépoſitaire doit poſſeder à la maniere du coffre, tout ſon office eſt de renfermer. Il ne doit s'ouvrir que pour celui qui a la clef ; il faut que tout autre qui veut y foüiller le briſe. En un mot il n'y a qu'une bonne maniere de poſſeder le dépoſt ; c'eſt

d'oublier qu'on l'ait, pour ne s'en ſouvenir que lors qu'il s'agit de le rendre.

Selon ces regles inconteſtables de la juſtice, je ne crains point de dire, que celuy à qui on a dépoſé cent mille livres, ne peut pas les employer à ſauver la vie de ſon ami tombé entre les mains des corſaires qui menacent de la lui oſter, ſi dans un temps il ne leur fournit cette ſomme. C'eſt là le cas où il doit oublier qu'il ait un dépôt : parce qu'en effet avoir une ſomme en dépôt, c'eſt ne la point avoir. Il ne nous eſt permis ni d'ouvrir le coffre où elle eſt, ni de le rompre. S'il nous arrive de le faire, nous ne commettons pas un moindre crime, que ſi la nuit nous eſcaladions la maiſon d'un voiſin pour prendre

cette ſomme. La ſeule difference qu'il y ait, c'eſt que les Loix puniſſent l'une de ces actions du dernier ſupplice; & que ne prenant point connoiſſance de l'autre, elles laiſſent à l'infamie le ſoin de la punir.

Au fond c'eſt preciſement la même choſe. La ſomme depoſée n'eſt point entre les mains du dépoſitaire comme chez lui; elle y eſt comme chez celuy à qui elle appartient. Lors que le dépoſitaire en fait uſage, il ne la vole pas moins, que ſi ne lui ayant point été dépoſée, il alloit la prendre la nuit dans la maiſon de celuy qui en eſt le veritable proprietaire.

Appliquons ces regles au ſecret. Si celuy à qui il a été confié, ne le ſçait pas plus que s'il ne lui avoit pas été communiqué; quel uſage en peut-il faire, que celui

celui qu'il en feroit, s'il ne le ſçavoit pas? S'il l'ignoroit, il n'en aideroit point ſon ami ; & il regarderoit comme un grand malheur de l'avoir ignoré. C'eſt l'état où il ſe trouve, lors qu'il ne le ſçait que ſous condition de ne le pas reveler. Dans le premier cas il doit ſe plaindre de n'avoir pû le ſçavoir ; dans le ſecond, de ne l'avoir pû dire. C'eſt tout ce qu'il peut ſe permettre. D'ailleurs il ne doit non plus ſe faire de reproche de n'avoir pas violé le ſecret, qu'il s'en feroit de n'avoir pas volé pour racheter la vie de ſon ami. Si l'amitié ne peut autoriſer un vol, elle ne peut jamais autoriſer un manque de foy.

Il ne faut pas compter que l'amitié ait plus de droit ſur les devoirs qui nous lient à la

patrie ; que ſur ceux qui nous lient à Dieu. Si nos premieres obligations nous engagent à l'Eſtre Souverain, nous en avons de ſecondes qui nous engagent inviolablement à la République. Quelque liaiſon que nous formions, n'oublions jamais qu'elles doivent être ſubordonnées à l'amour de la patrie. Il n'y a rien que les Anciens ayent plus recommandé par leurs écrits, rien que les grand hommes des ſiecles heroïques ayent mieux établi par leurs exemples. On ne peut lire les Ouvrages des Philoſophes, des Orateurs, & des Poëtes de ce tems-là, ſans croire qu'ils ont à l'envi épuiſé tous leurs talens ; pour nous donner de cet amour une idée où l'on ne peut atteindre. Mais on n'ouvre point leurs Hiſtoi-

res, ſans reconnoître que les Heros ont ſur cette matiere encheri ſur les Philoſophes, ſur les Orateurs, & ſur les Poëtes; & que ceux-là ont pouſſé leurs actions plus loin, que ceux-ci n'avoient porté leurs idées.

Codrus Roy d'Athenes prêt à donner bataille aux Doriens, apprend de l'Oracle que s'il étoit tué, ſon armée ſeroit victorieuſe. Dans une pareille ſituation, ſes ſujets par amour & ſes ennemis par crainte s'intereſſoient également à la conſervation de ſa vie; il trompe la vigilence des uns & des autres. Content de mourir, pourveu que ſon païs triomphe, il ſe traveſtit, paſſe dans le Camp ennemi, y prend querelle avec un ſoldat, & ſe fait tuer, & par une mort ſi ge-

nereuſe il jette les fondemens les plus ſolides de la gloire & de la grandeur d'Athenes.

Curtius ne montra pas moins d'amour pour Rome. Un tremblement de terre avoit fait au milieu de cette ville un gouffre effroyable. Une vapeur maligne qui en ſortoit, répandoit par tout la conſternation & la mort. On conſulte l'Oracle, reſſource ordinaire dans les calamitez publiques chez ces peuples ſuperſtitieux. Il declare qu'on ne doit point s'attendre à voir le gouffre ſe refermer, s'il ne ſe trouve un Romain qui ait le courage de s'y precipiter. Curtius ne le ſçait pas plûtôt, qu'il monte à cheval, ſe jette à toute bride dans l'abîme ; & par la perte de ſa vie, conſerve celle de tous ſes Citoyens, & en ac-

quiert une immortelle.

On juge bien, que des gens qui ſe ſacrifioient eux-mêmes ſi volontairement à l'idée du bonheur de leur patrie, n'aimoient rien preferablement à elle. Tout autre amour ſe taiſoit dés que l'amour de la patrie ſe faiſoit entendre; & loin que l'amitié le peut balancer, l'amour paternel le plus fort de tous, lui cedoit comme les autres.

Ainſi Brutus aprés avoir chaſſé les Tarquins de Rome, & avoir donné la premiere forme à la Republique; ayant découvert une conſpiration faite pour les rapeller, il fit en qualité de Conſul le procez aux Conjurez, & les condamna tous à la mort. Il n'avoit que deux fils qu'il aimoit avec tendreſſe, & qui faiſoient tou-

te l'eſperance de ſa famille. Ils ſe trouverent engagez dans cette conjuration ; mais auſſi ſourd aux gemiſſemens de la nature, qu'inexorable aux prieres du peuple qui demandoit leur grace, il les immola les premiers au ſalut de la patrie, & retint dans le devoir par leur ſupplice, ceux que leur impunité auroit pû corrompre. Mais pourquoy chercher chez les étrangers des exemples de l'amour de la patrie ? N'en avons-nous pas en France, qui pour n'avoir pas été tant celebrez, n'en ſont pas moins admirables. J'avoüe que j'aime aſſez ma nation, pour ne voir point ſans une vraie douleur, qu'une infinité d'actions heroïques faites par nos François, demeurent comme enſevelies dans l'oubli, faute d'avoir été

placées dans des ouvrages capables de les en tirer. Rien ne devroit, ſelon moy, faire mieux ſentir à nos Heros combien il leur importe de proteger les belles lettres; & le ſenſible intorêt qu'ils auroient de les honnorer pendant leur vie pour engager ceux qui les cultivent, à les porter à un degré, où elles puiſſent éterniſer les vertus & les grandes actions de leur ſiecle.

En effet (pour revenir à ce que nous diſions) ſi on parle de l'amour de la patrie, on trouve aſſez de gens prêts à citer les Grecs & les Romains que cet amour a rendus illuſtres; mais on ne trouve preſque perſonne qui connoiſſe ceux qu'un pareil amour merite d'immortaliſer en France.

Nous en avons pourtant un

grand nombre. Entre pluſieurs exemples que je pourrois rapporter, il y en a un qu'on ne peut à mon gré celebrer aſſez. Aprés la mort de Charles le Bel arrivée en 1328. la Couronne fut dévoluë à Philippe de Valois, qui ſe trouva le plus proche parent de la ligne maſculine du Roy.

Edoüard III. Roy d'Angleterre revendiqua la ſucceſſion, & prétendit qu'elle ne lui pouvoit être diſputée. Il étoit par ſa mere Iſabelle de France, petit-fils de Philippe le Bel. Comme il n'oſa pas choquer ouvertement la Loy Salique, à laquelle il voyoit les François trop attachez : il ſoûtint ſeulement d'abord que cette Loy ne luy pouvoit être appliquée ; qu'il étoit vrai qu'elle excluoit les femmes, parce

parce qu'elle ne vouloit pas que des femmes commandaſſent à des hommes ; mais il diſoit qu'elle ne donnoit point d'excluſion au plus proche heritier mâle, quoique deſcendu d'une femme. Qu'il étoit dans ce cas, le plus proche heritier mâle ; & qu'ainſi la Couronne ne lui pouvoit être legitimement conteſtée.

Philippe de Valois au contraire ſoûtenoit, que la Loy Salique en excluant les femmes, excluoit neceſſairement leurs deſcendants ; parce qu'il n'eſt pas poſſible ; que le droit de ſucceder puiſſe être tranſmis, par une perſonne qui ne l'a pas. Qu'auſſi depuis la fondation de la Monarchie il n'y avoit pas d'exemple, que les mâles deſcendus de femmes en quelque degré qu'ils fuſſent, euſſent été admis à ſucceder,

Alors Edoüard voulut conteſter la Loi Salique, & la traiter de ſuppoſée. La querelle s'échauffa. Les Etats du Royaume s'aſſemblerent, les Ambaſſadeurs du Roy d'Angleterre furent entendus, & n'oublierent rien pour faire valoir ſa prétention. Mais malgré toutes leurs ſubtilitez, la Loi Salique prévalut; & par le conſentement unanime de la Nation, le droit de Philippe de Valois fut confirmé. Edoüard qui avoit acquieſcé, reveille ſa prétention pluſieurs années aprés, & prend le parti de ſuppléer à la Juſtice par la force. Il entre en France avec une puiſſante Armée. Il ſe preſente devant Calais, qui refuſe de le reconnoître; & aprés un long ſiege il met cette Ville en état d'être emportée d'aſſaut. Les Habitans

demandent à capituler, il refuſe de les écouter ſi ce n'eſt ſous une condition, & il ne leur laiſſe que trois heures pour en déliberer. Cette condition eſt qu'on lui livre ſix des principaux Habitans en chemiſe, la corde au cou, pour être auſſi-tôt immolez à ſa vangeance. Il avoit reſolu par un ſi cruel exemple, d'intimider toutes les autres Villes; & il croyoit pouvoir uſer de cette rigueur ſur des ennemis, qu'il traitoit de ſujets rebelles.

Dans une extrêmité ſi terrible, lorſque tout paroiſſoit déſeſperé, ſix des plus diſtinguez Habitans déclarent au peuple aſſemblé, qu'ils ſont prêts de ſubir la loy que l'implacable Edoüard impoſe; qu'ils ſe croyent trop heureux, d'eſtre de la qualité de ceux que ſa

colere demande ; & qu'ils mourront avec plaiſir, puiſque leur mort aſſurera la vie de tous leurs Concitoyens.

Envain l'admiration du peuple pour une vertu ſi ſinguliere, & la tendreſſe des parents voulurent s'oppoſer à une ſi genereuſe reſolution. Rien ne put les ébranler. Il falut ceder à leur noble empreſſement. Ils furent livrez au vainqueur dans l'état humiliant qu'il avoit preſcrit ; il ordonna qu'on les conduiſit au ſupplice. Ils y allerent avec la contenance de gens qui courent à la gloire. Mais avant que les ordres d'Edoüard puſſent eſtre executez ; la Reine ſa femme ſçut ſi bien toucher ſon cœur par ſes larmes, & intereſſer ſa politique & ſa gloire par ſes raiſons, qu'elle obtint leur grace. Ces hommes ſi di-

gnes de l'immortalité meritent bien d'eſtre nommez & de n'être jamais oubliez. Ils s'appelloient Euſtache de S. Pierre (ce fut lui qui s'offrit le premier) Jean d'Aire, Jacques & Pierre VViſant. Les noms des deux autres ont échapé à l'exactitude des Hiſtoriens.

Je me ſuis ſans doute trop étendu ſur cette hiſtoire; mais il faut me le pardonner. Elle m'a toûjours cauſé tant d'admiration, que je n'ai pû me refuſer le plaiſir de l'écrire. Revenons aux conſequences qui reſultent de ces grands exemples. Ils établiſſent parfaitement, que dans tous les tems, parmi les peuples les plus celebres par leurs lumieres & par leurs vertus; l'amour de la patrie a toûjous été regardé comme ſuperieur à tous les au-

tres. Nous ne conſerverions pas malgré la diſtinance de tant de ſiecles une ſi profonde veneration pour ces hommes extraordinaires, s'il n'étoit pas auſſi juſte que glorieux de s'arracher à ſa famille, à ſes amis, à la vie même, dés que le bien de la patrie le demande.

Il faut avoüer pourtant, que ſi cet amour de la patrie a été du goût de toutes les nations, il n'a pas été du goût de tous les hommes. On a vû un ancien Philoſophe ſoûtenir, que le ſage n'avoit point de patrie; & ſe vanter lui-même qu'il étoit citoyen du monde. On ne trouve encore aujourd'hui que trop de perſonnes, qui ſe laiſſent ébloüir par ces maximes; ſans prendre garde, qu'à force d'épurer ainſi l'humanité, ils la détruiſent.

S'il étoit auſſi facile au ſage

de ſe paſſer de toutes les choſes dont la neceſſité ſe fait ſentir à lui ſans ceſſe, que de ſuppoſer dans ſes diſcours & dans ſes écrits, qu'il n'a point de beſoins; je ne croirois pas que l'on pût trop vanter l'excellence de ces preceptes, qui nous détachent de tout ce qui nous environne, pour nous faire trouver tout en nous-même. Mais ces magnifiques idées ſont ſi fort au-deſſus de notre foibleſſe, qu'il n'y aura perſonne qui ne convienne quand il voudra parler de bonne foy, qu'elles ne ſont d'aucun uſage.

L'homme ne peut ni vivre ſeul, en ſe paſſant de tous les autres; ny vivre avec les autres en ſocieté, ſans s'aſſujetir à leur rendre tout ce qu'il ſouhaite en recevoir. Si ces ſages du premier ordre pouvoient en va-

menant l'âge d'or habiter dans les antres, ſe couvrir de feüilles ou de peaux de bêtes, vivre de glands & de fruits ſauvages; j'avouë qu'il ne ſeroit pas impoſſible, d'arriver à cette indépendance qui leur paroît ſi deſirable, & où ils ne tiendroient à rien. Mais je me contenterois d'admirer leur état ſans l'envier. Je ſupputerois ce qu'ils l'achetent, je compterois toutes les douceurs & toutes les commoditez qu'ils perdent, & je trouverois qu'il leur coûte plus qu'il ne vaut.

Il ſeroit inutile de pouſſer cette diſſertation plus loin. Je ne propoſe pas mes reflexions, à des hommes qui vivent ſeparez des autres, & hors des Republiques établies. J'écris pour des hommes qui vivent dans la ſocieté civile, & qui joüiſſent

de tous ſes avantages. Ils poſſedent leurs bien en paix, ſous la proteſtion des Loix & du gouvernement. A l'abri de leur innocence ils ſont en ſeureté contre les entrepriſes, & contre les inſultes des mechans. Ils recüeillent en toute occaſion le fruit de l'induſtrie commune de leurs compatriotes. Je ſoûtiens qu'il n'eſt point permis à ces hommes-là, de renoncer à leur patrie, pour ſe dire citoyens du monde. Je prétends même leur faire voir, qu'il y va de leur propre interêt, que cette indifference pour la patrie ne ſoit pas approuvée.

Lors que les hommes ſe furent unis pour former des ſocietez, ils eurent bientôt reconnu, qu'elles ne pourroient ſubſiſter long-tems, s'ils ne ſe faiſoient un objet com-

mun, qui fût comme le centre où ſe raportaſſent toutes leurs vûës; & s'ils ne s'attachoient les uns aux autres par des liens de juſtice, de raiſon, de bonté que perſonne ne pût rompre, ſans être ou retranché de la ſocieté, ou noté d'infamie.

De là tirent leur origine l'amour de la patrie, les Loix, & generalement tous les devoirs. L'amour de la patrie eſt ce centre commun, où tous les ſujets d'un même état ſe doivent réünir. Les Loix marquent à chacun ſon employ; aſſurent à chacun la poſſeſſion de ce qui luy appartient; ordonnent le bien & le récompenſent, défendent le mal & le puniſſent. Les devoirs engagent les hommes à ſe prêter & à ſe rendre ſans ceſſe tous les ſecours, dont leur foibleſſe ne peut ſe paſſer. Si l'on

ſe permet une fois de s'écarter de ce centre commun, on renverſe les fondements de la ſocieté civile; on en trouble l'œconomie; on en rompt les liens. Ceſſez-vous de vous intereſſer pour la patrie, vous tombez d'une maniere ſenſible dans le ridicule inconvénient de cette ingenieuſe fable, qui nous peint la diſſenſion de l'eſtomac & des autres membres du corps humain. Diſſenſion également fatale, & aux membres, & au corps. Car enfin exigerez-vous des autres qu'ils raiſonnent autrement que vous, ou leur ſera-t-il permis de raiſonner de même; Si vous les voulez contraindre à raiſonner autrement, quel droit en avez vous, & n'êtes vous pas injuſte? Il faut donc que vous ſouffriez, qu'ils raiſonnent comme vous raiſon-

nez ; & en ce cas voilà l'Etat universellement abandonné. Chacun se devient à lui-même son propre centre, & compte pour rien tout ce qui ne s'y rapporte pas.

Vous demandez peut-être, que vous importe ? Il est fort aisé de vous en éclaircir. Chacun ne songe plus qu'à conserver son propre bien, à vanger sa querelle particuliere ; l'injustice & la violence qui sont faites aux autres ne nous touchent plus. Ce n'étoit notre affaire que par rapport au bien public ; dés qu'il n'y a plus de public, c'est la leur seulement. L'autorité des Loix tombe, & personne ne s'embaraſſe de la soûtenir ; tant pis pour ceux qui se trouvent accablés sous sa chûte. Le plus fort opprime le plus foible ; malheur à l'opprimé ; la

veuve & l'orphelin ſont dépoüillez, cela ne regarde qu'eux ; mon voiſin a été aſſaſſiné & volé, mais moi je ne le ſuis pas. Des peuples qui cherchent de meilleures habitations que les leurs, ſont entrez en armes dans mon pays. Ils ont déja ſaccagé pluſieurs Villes, tué la plûpart des Habitans, chaſſé les autres de leurs Terres ; mais ces peuples n'ont point encore attaqué ma maiſon & envahi mes biens, & je dois peu me ſoucier du reſte. Qu'arrive-t-il de là, l'orage à la fin vous gagne & tombe ſur vous. Sans vous les autres n'ont pû ſe défendre, vous ne pouvez vous défendre ſans les autres. Vous les avez abandonnez, il vous abandonnent à leur tour. Réünis par un eſprit qui vous eût attaché inſéparable-

ment à l'interêt commun, vous auriez conſervé la vie, le repos, les biens; deſunis par un eſprit qui vous a renfermé chacun dans votre interêt particulier, vous perdez tout.

Il y a donc peu de ſolidité dans ce raiſonnement ordinaire de ces Philoſophes, qui ne ſe croyent nez que pour eux-mêmes. Pourquoy, diſent-ils, cet attachement pour ma patrie? Ma patrie ſera toûjours le lieu, où je me trouverai le mieux. Il ne me coutera rien de changer de climat & de pays. Ceux qui raiſonnoient ainſi, ne prennent pas garde, que ſi tous les hommes penſent comme eux, ils trouveront l'amour du bien public banni de tous les pays du monde, auſſi bien que du leur. Ils trouveront que l'interêt particulier dominant ſeul par tout,

l'injuſtice & la violence étendront par tout leur empire. Ainſi ils ne pourront ſe promettre, ny de joüir en paix de ce qu'ils auront dans leur patrie; ny de le tranſporter en d'autres lieux; ny de trouver ailleurs du repos & de la ſûreté. Ainſi plus ils changeront de pays; plus ils ſentiront combien il eſt juſte & neceſſaire d'aimer le leur, & de s'y attacher,

Dans l'ordre de la nature, l'homme n'aime qu'à proportion de l'interêt qu'il y trouve. Son utilité eſt la regle de ſon attachement. Or entre tous les attachemens qu'il peut avoir, l'amour de la patrie luy eſt ſans doute le plus utile & le plus neceſſaire; c'eſt celui qui luy aſſure tous les autres biens. Il eſt donc naturel, que cet amour ſans lequel on ne pourroit tranquille-

ment joüir des autres, les tienne tous dans ſa dépendance, & qu'ils ſoient toûjours prêts à ſe ſacrifier pour lui.

S'il en arrive quelquefois autrement, ſi l'on a veu des gens renoncer à leur patrie, & y porter le fer & le feu; c'eſt un deſordre qui loin de tirer à conſequence, ne doit faire que de l'horreur. Ces hommes indignes ont été regardez comme des monſtres, qui avoient étouffé tous les ſentimens de vertu; & nous n'écrivons que pour ceux qui veulent s'engager ſous les loix de l'amitié, & que ces loix obligent indiſpenſablement à être vertueux.

Ces perſonnes doivent convenir avec moi, que l'amour de la patrie eſt un ſentiment gravé dans notre ame par notre propre interêt, autoriſé par la raiſon,

ſon, confirmé par l'honneur. De là vient que les peuples policez ont toûjours regardé comme la condamnation la plus infamante, celle qui declare un homme ennemi de ſa patrie. De là vient qu'il y a des récompenſes aſſignées à ceux qui tuent ces ſortes de gens. De là vient cette joye ſecrete, que ſentent les gens de bien aux moindres avantages qui arrivent à une patrie, dont ils n'ont pas même ſujet de ſe loüer; ce chagrin dans ſes diſgraces; cette vive douleur d'en être éloignez; cette envie d'y revenir, qui de leur aveu tourmente ceux qui en ſont exilez. Car on regarde toûjours ces éloignemens comme une ſorte d'exil.

Il n'eſt donc point permis à un homme vertueux, de n'avoir point de patrie, Quicon-

que ſe pourra diſpenſer de l'amour qu'il lui doit, pourra bien ſe diſpenſer auſſi de tous les autres devoirs. Comme il ne connoîtra point de patrie, il ne connoitra point de pere. Le Citoyen du monde me paroît fort reſſembler à l'ami du genre humain. Si par tout où il trouvera des hommes, il trouve des Concitoyens; il faut que par la même raiſon, par tout où il trouvera des hommes, il trouve des parens, & par conſequent des amis. Celui qui ſe détache ainſi de tout le monde, merite que tout le monde ſe détache de lui. L'amitié veut des ames plus ſociables & plus tendres.

Ces ames tendres auront une patrie, des parens, des amis; ils conſerveront à chacun leur rang, & rempliront par la

meſure de leur attachement, toute la meſure de leurs devoirs.

De là nous conclurons ſans peine, que ſi l'amour de la patrie doit avoir la preference ſur l'amitié; l'ami qui forme des deſſeins contre la patrie, loin de pouvoir exiger que ſon ami le ſeconde & le ſerve, ne doit plus s'attendre à être regardé de lui que comme un ennemi. Dés ce moment tous les nœuds de l'amitié ſe rompent. On oublie tout ce qu'on devoit à cét ami, pour ne plus ſonger qu'à ce qu'on doit à ſa patrie. Dés qu'il lui manque, il nous met non-ſeulement en droit, mais en obligation de lui manquer à lui-même. Il n'y a alors ni foy, ny ſecret qui nous tienne. Nous avons avec la patrie de premiers en-

gagemens, qui ne souffrent pas qu'aucun engagement pris contre elle subsiste ; & c'est se rendre criminel, que de receler un pareil crime.

Cette consequence resulte si naturellement des principes qui viennent d'être établis, que je croirois superflu de l'autoriser par des exemples. Les Histoires anciennes en sont remplies. La severité de Brutus contre ses propres enfans, eut des imitateurs. Lors que Catilina eut formé cette effroyable conjuration, qui n'alloit pas moins qu'à brûler & sacager Rome, à égorger les principaux du Senat, & à renverser toute la Republique ; il se trouva un pere, qui ayant découvert que son fils étoit du nombre des Conjurez, fit pour venger la patrie, revivre le

pouvoir que les anciennes loix Romaines donnoient aux peres ſur leurs enfans. Il lui plongea un poignard dans le ſein ; & par une action ſi genereuſe apprit à tous les complices, que loin de pouvoir ſe promettre ny azile ni ſureté dans Rome, ils devoient compter d'y trouver autant d'ennemis que de Romains.

C'eſt la diſpoſition où tout homme de bien doit être par rapport à ſa patrie. Je ne regarderai jamais que comme des ſcelerats, ceux qui dans ces funeſtes occaſions gardent la fidelité à leurs amis ; & comme des imprudens, pour ne rien dire de plus, ceux qui dans des ſpectacles ou dans des livres, nous propoſent des exemples de cette fidelité pour des modeles d'une amitié parfaite.

Loin qu'il y ait quelque danger à faire connoître aux hommes, qu'on peut en certains cas ſe diſpenſer de la fidelité ; on ne peut trop leur apprendre & trop leur repeter, que s'il leur arrive jamais de conſpirer contre leur patrie, il n'y a ni parens ni amis, en qui ils puiſſent prendre confiance ; parce qu'il n'y en a point, qui au lieu de leur devoir de la foi, ne ſoit obligé de leur en manquer ; & que le plus intime confident de leur ſecret, eſt le plus obligé & le plus intereſſé à le reveler. Que peut-il arriver de cette défiance? Une impoſſibilité de communiquer ſes deſſeins, parce que l'on craindra d'être trahi, & de ſe perdre ; & dés que de pareilles communications deviendront impoſſibles, ces funeſtes entrepriſes le deviendront auſſi.

Un homme peut quelquefois avoir l'ame aſſez perfide, pour former ſeul un ſi deteſtable deſſein contre ſa patrie : mais il n'y en a gueres qui puiſſe ſe paſſer de confidents pour concerter l'execution, & de complices pour la conſommer. Ainſi lors que le malheureux qui pourroit rouler dans ſon eſprit de telles penſées, ſera bien perſuadé qu'il ne peut impunement s'en ouvrir à perſonne, il eſt reduit à la neceſſité de les étouffer & de les oublier.

Je prévoi qu'on ne manquera pas de me dire, que s'il eſt permis ſelon mes principes de manquer de foy à notre ami pour la patrie ; il doit auſſi par une ſuite neceſſaire être permis de manquer de foy à un homme indifferent pour notre ami. Dans le premier cas nous

préferons la patrie à notre ami; dans le second nous préferons notre ami à un homme indifferent.

La distinction entre ces deux cas, est pourtant facile à faire, & tres sensible. Dans la préference que nous donnons à la patrie sur notre ami, nous remplissons une obligation née avec nous, & dont par aucun engagement personnel nous ne pouvons nous départir. Dans la préference que nous donnerions aux engagemens que nous avons avec notre ami, sur ceux que nous avons pris avec l'indifferent; nous ferions tout le contraire. Nous sacrifierions le droit public au droit particulier. Le droit public veut que la confiance soit établie parmi les hommes; qu'ils se gardent *la foy*, & qu'ils executent fidelement

delement leurs conventions, quand elles n'ont rien de criminel. Ce ſont là les premiers fondemens de la juſtice. Vous ne ſçauriez les ébranler ſans la renverſer. Le droit particulier de l'amitié demande, que vous procuriez l'avantage de votre ami, par toutes les voyes innocentes, dont vous pouvez vous aviſer. Si donc vous preniez le parti, de ſacrifier un dépoſt ou un ſecret à votre ami; vous ſacrifieriez viſiblement le droit public, qui vous aſſujetit à garder la foy, au droit ou plûtôt à l'interêt particulier de l'amitié, qui ſemble vous conſeiller de violer votre promeſſe. C'eſt ce que les amis ne ſe peuvent jamais permettre, parce que l'innocence doit neceſſairement entrer dans tous les ſervices qu'ils ſe rendent.

Aprés avoir établi ces principes, il ne ſera pas difficile de montrer, que les devoirs de l'amitié ſont également ſubordonnez aux devoirs qu'exige la famille. Je crains bien que cette propoſition ne revolte d'abord beaucoup d'eſprits. Il n'y a que trop de gens, qui croyent s'ériger en amis fort eſtimables, lors qu'ils élevent les droits de l'amitié au deſſus de tous les autres droits. On croit être meilleur ami, à proportion qu'on ſe vante d'être prêt d'immoler à l'amitié de plus cheres victimes. Mais ceux qui raiſonnent ainſi; ne font pas reflexion, que l'amitié eſt pure; & que par conſequent elle ne peut s'accommoder de tout ce qui ſent le trouble & le deſordre. Ce n'eſt point un mouvement du cœur qui emporte

la raiſon, & qui ſans qu'elle y puiſſe reſiſter, l'entraîne vers ce qui paroît agreable ou utile : c'eſt un ſentiment doux, que la raiſon accompagne & guide, vers ce qui eſt agreable & honnête tout enſemble.

Il n'eſt pas ſurprenant que les paſſions aveugles, turbulentes, & injuſtes, courent rapidement vers ce qui leur plaît, ſans pouvoir être retenuës par ce qui convient. Mais il le ſeroit beaucoup, que l'amitié toûjours éclairée, raiſonnable, & ſage, mépriſât le devoir quand il ſe montre, pour aller où le plaiſir l'appelle.

Ainſi quoi qu'il y eût ſouvent plus de goût, à ſervir ſes amis & à leur faire du bien, qu'à faire du bien à ſes parens & à les ſervir ; la veritable amitié fera taire ſon goût, pour

n'écouter que la vertu ; & lors que la vertu aura fait entendre à l'amitié, que les parens doivent être preferez aux amis, l'amitié gemira, mais elle obeïra à la vertu.

Quand je parle des parens, il ne faut pas croire que je comprenne dans cette expreſſion, tous ceux qu'elle embraſſe dans ſa ſignification ordinaire. Je n'entens par ce mot que les parens en ligne directe ; & je reſtrains ceux qui ne le ſont qu'en collaterale, aux freres & aux neveux ; parce qu'entre freres l'ainé doit tenir lieu de pere aux autres, & l'oncle à ſes neveux.

Je ne prétens pas dire en les diſtinguant ainſi, qu'on ne doive rien à ceux qui ſe trouvent dans les autres degrez. Je veux ſeulement conſerver entr'-

eux & les autres la difference que la nature & la loy ont miſe.

Si l'on conſulte la nature, il ne ſemble pas qu'elle étende ſes vûës au de là des enfans. Dans le deſſein de ſe perpetuer, elle lie les peres aux enfans par un ſentiment d'amour, les enfans aux peres par un ſentiment de beſoin: mais elle en eſt demeurée là.

La loy au contraire qui ne s'intereſſe pas moins dans la conſervation des familles, que la nature dans la conſervation de l'eſpece, a porté la prévoyance plus loin. Elle a voulu que l'on conſervât la memoire de la parenté juſqu'à un certain nombre de generations; & elle a ordonné, que ceux qui tiroient leur origine d'un même homme, fuſſent attachez par des liens communs juſqu'à

un certain point. C'eſt ce qui a fait les lignes & les degrez.

Mais en établiſſant cet ordre, elle a mis de grandes diſtinctions entre ces differents degrez, & les effets qu'ils devoient produire. Il ſeroit trop étranger à mon ſujet de les rapporter toutes icy. Il ſuffira de remarquer, qu'elle a conſideré ces parentez de deux manieres differentes; ou par rapport aux ſucceſſions, ou par rapport aux mariages. C'eſt dans le droit de ſucceder qu'elle a renfermé tout l'effet de la parenté en ligne collaterale. Elle n'en excepte que les freres & les neveux, qu'elle comprend dans les reglemens qu'elle fait ſur les mariages.

Dans les mariages ſon attention eſt plus morale; elle ne regarde pas ſeulement ce qui

eſt de l'interêt de la famille ; mais encore ce qui eſt de l'honnêteté publique. C'eſt par cette raiſon, qu'elle défend le mariage entre les parens en ligne directe, en quelque degré que ce ſoit ; & qu'elle reſtraint cette défenſe en ligne collaterale aux freres & aux ſœurs, aux oncles & aux nieces.

Cette honnêteté publique conſiſte en ce que les perſonnes ſont unies de plus prés, & plus immediatement ſubordonnées dans la ligne directe que dans la collaterale. De cette ſubordination naiſt un reſpect qui doit être inviolable ; & qui eſt peu compatible avec cette ſorte d'égalité & de familiarité, que le mariage introduit.

Par la même raiſon la loy ayant regardé le frere aîné

comme le ſecond pere du cadet, & les oncles comme de ſeconds peres de leurs nieces; il étoit juſte qu'elle les aſſujetît aux mêmes regles de bienſeance, & leur appliquât la même défenſe de ſe marier.

S'il eſt donc vray que nous tenions à certains parens, plus par les biens de la famille & par l'ordre de ſucceder, que par tout le reſte; & qu'au contraire nous tenons à d'autres, plus encore par le devoir & par l'honnêteté publique, que par d'autres liens; il faut neceſſairement convenir, que ma diſtinction entre ces deux claſſes de parens eſt bien fondée. Nous ne ferons rien qui préjudicie au droit que les uns peuvent avoir un jour ſur nos biens: mais nous rendrons exactement aux autres tous les devoirs que

l'honnêteté publique exige pour eux.

Entre ces devoirs je ne crains point de mettre la préference qui leur eſt dûë ſur nos amis: je ne dis pas la préference d'affection ; car l'affection ne s'ordonne point. C'eſt un ſentiment qui pour naiſtre en nous, n'attend ny notre volonté, ny celle des autres. Nous n'aimons ny quand nous voulons, ny qui nous voulons. Ainſi l'honnêteté publique ne peut nous aſſujetir à des ſentimens, qui ne dépendent ny de nous, ny d'elle; & qui doivent nous être inſpirez par les autres, s'ils veulent que nous les ayons. Mais elle a droit d'exercer rigoureuſement ſon empire ſur nos actions. Nous pouvons aimer notre ami plus que tous nos parens enſemble, s'ils ne

font pas ſur notre cœur cette douce impreſſion qu'il a ſçu y faire. Mais quand il ſera queſtion d'agir, ce ſentiment ne décidera point de notre conduite, & la laiſſera regler au devoir.

Ainſi dans la concurrence entre notre ami & un parent de la claſſe que je l'ai dit; ſi les offices, ſi les ſecours qu'ils nous demandent, ne peuvent être rendus qu'à l'un des deux, nous ſatisferons aux engagemens de la nature & de l'honnêteté puplique, préferablement aux engagemens de l'amitié & au penchant de notre cœur. Je ne puis lire ſans une admiration mêlée d'un ſenſible plaiſir le teſtament de cet Ancien, qui n'ayant aucuns biens, & laiſſant ſa mere & ſa fille ſans reſſource, legua ſa

mere à ſon ami pour la nourrir, & ſa fille pour la marier. Il n'eſt pas aiſé de déterminer lequel merite plus de loüanges, ou du teſtateur à qui les idées qu'il avoit de l'amitié, fournirent la confiance neceſſaire pour faire un tel teſtament; ou du legataire qui ſe ſentit ſi obligé de ce legs, qu'il retira la mere chez lui, où il en prit ſoin juſqu'à la mort; & que le même jour qu'il maria ſa propre fille, il maria celle de ſon ami, & leur donna même dot. Mais je ne balancerois pas à condamner le legataire, ſi pour être en état de retirer chez lui la mere de ſon ami, il eût chaſſé & abandonné ſa propre mere; & ſi pour marier la fille du teſtateur, il eût laiſſé ſa propre fille ſans établiſſement.

L'amitié n'eſt point introduite, pour diſpenſer les hommes des devoirs que la nature & l'honneur leur ont impoſez; encore moins pour les en diſpenſer, en faveur de ces devoirs qu'ils ſe ſont faits eux-mêmes. Si on la mettoit à de tels uſages, on la feroit ſervir à renverſer & à détruire la vertu; & ſon premier objet, ſon principal employ, c'eſt de la ſoutenir & de la fortifier.

Que l'on ne croye donc pas former une objection conſiderable contre ces principes, quand on demande ce qu'on peut attendre de ces amis, qui croiront devoir tant à Dieu, à la patrie, à leur famille; quelle ſera la part des amis quand tous ces differents devoirs auront été remplis; Je demanderois avec bien plus de rai-

ſon, qu'elle ſûreté l'on pourroit trouver avec des amis capables de ſacrifier Dieu, leur patrie, & leur famille à l'amitié? Quel ſera le principe d'une liaiſon ſi monſtrueuſe? On ne dira pas ſans doute, que ce ſoit la vertu, Car loin qu'elle autoriſe un pareil renverſement de tous les devoirs, c'eſt dans leur exacte obſervation qu'elle conſiſte. Cette liaiſon qui n'uniroit les hommes, que pour le deſordre & pour le crime, ne pourroit donc jamais prétendre au beau nom d'amitié.

D'ailleurs les occaſions, où les engagemens de l'amitié ſe trouvent en concurrence avec nos devoirs, ſont ſi rares; qu'il n'arrivera gueres, que les amis aient à ſouffrir de cette juſte préference que les devoirs exigent. Que ſi par un hazard ex-

extraordinaire le cas arrive ; les amis qui en contractant leur amitié auront pris ce principe pour regle de leur engagement, n'auront point à ſe plaindre, & ne ſeront point trompez. Ils ſe diront qu'en amour le goût decide ſans conſulter la raiſon ; qu'en amitié on ne donne à ſon goût, qu'autant que la raiſon le permet.

C'eſt en la conſultant avec attention, qu'ils apprendront ce qui doit être accordé à l'amitié, ce qui lui doit être refuſé. Il n'eſt pas poſſible de prévoir toutes les circonſtances, qui doivent ſur cela déterminer, ny de deſcendre au détail. On doit ſe contenter de tracer quelques regles generales, qui puiſſent être appliquées dans le beſoin. Une des principales, c'eſt de n'oublier jamais que

l'on doit ſervir ſes amis, mais non leurs paſſions.

Ainſi toutes les fois que l'intereſt de notre ami nous appellera, il ne faut pas courir, il faut voler; mais ſi nous venons à découvrir, qu'il nous emploie à des choſes, que l'honneur & la probité ne nous permettroient pas pour nous-mêmes, nous aurons le courage de nous retirer. C'eſt bien aſſez que d'aimer ſes amis autant que ſoi. Il faut ſe défier de nous quand nous jurons que nous les aimons davantage. Ce ſentiment eſt un deſordre dans la nature, & la prudence ne ſouffre pas que l'on compte ſur un deſordre.

Notre ami a un procés, ce n'eſt point à nous à le juger. Dés qu'il l'entreprend, nous devons préſumer qu'il eſt bien fondé; & dés ce moment, nous ſommes

obligez de prodiguer biens, conſeils, talents, credit pour le ſoutenir. Mais ſi nous apprenons dans la ſuite, que ce procez eſt une vexation, & que nous en ſoyons convaincus à n'en pouvoir douter; il faut l'avertir avec douceur, le ramener s'il eſt poſſible avec force; n'épargner rien pour le remettre dans la voie de la juſtice: & ſi nos efforts ſont inutiles, tout ce qui nous reſte à faire, c'eſt de le plaindre. Nous ne pourrions plus le ſervir ſans nous rendre complices d'une action que nous condamnons.

Mais ſi dans ces cruelles conjonctures la vertu nous défend de ſeconder notre ami, l'amitié ne nous permet jamais de déclamer contre ſa conduite. Blâmons-la quand nous lui parlons, excuſons-la quand nous

parlons

parlons aux autres ; excuſons-la auprés de nous-mêmes. Soûtenir un mauvais procez ; n'être point touché des raiſons qui en découvrent l'injuſtice ; ne vouloir point l'abandonner, quand une fois on l'a commencé ; c'eſt un effet de l'humeur ou de la paſſion. L'une eſt une foibleſſe, l'autre une maladie de l'ame. C'eſt un deſordre, il eſt vrai ; mais c'eſt un deſordre dont il ſe faut prendre plus encore à la condition humaine qu'à notre ami. Il eſt foible ou malade aujourd'hui, nous le ſerons demain. Ne voyons pas comme lui, car il a la vûë trouble ; gardons-nous bien de vouloir ce qu'il veut, car il n'a pas la volonté libre. Mais traitons-le doucement, & attendons que le temps, ou que la raiſon le gueriſſe. Si nous ne mettons

pas entre les mains du frenetique l'épée qu'il nous demande avec les dernieres inſtances, du moins nous ne lui refuſons ni les aliments ni les remedes neceſſaires, pour diſſiper la noire vapeur qui le tourmente. Moins nous avons de complaiſance pour lui, plus nous avons de tendreſſe: avec ſes accés, nos ſoins redoublent, & plus il paroit extravagant moins nous l'abandonnons.

Voilà qu'elle doit être la regle de notre conduite, avec un ami que la paſſion aveugle ou ſeduit. Je ne puis approuver ces gens, qui confondent la paſſion avec la perſonne, & qui ne font pas plus de grace à l'un qu'à l'autre. Ne faites point de quartier aux paſſions, ce ſont vos plus dangereux ennemis; vous ne pouvez

trop vivement les pourſuivre. Mais épargnez les perſonnes que ces paſſions entraînent, & ſongez que tous les jours vous êtes menacé d'un ſemblable malheur. Vouloir des amis qui n'ayent point de paſſions, c'eſt vouloir des amis qui ne ſoient point hommes. Elles ſont trop unies à l'humanité pour les en pouvoir détacher; le plus ſage n'eſt pas celui qui n'en a point, c'eſt celui qui en a le moins.

C'eſt une maxime admirable, que l'amitié doit ſervir de compagne à la vertu & non de ſoutien au vice; mais il ne faut pas en conclure, que l'on doive abandonner ſon ami dés qu'il tombe dans un deſordre. Diſtingons une paſſion, une foibleſſe, un vice paſſager, d'une action noire & d'une corruption

du cœur. Ne ſoions point vertueux, au delà de ce que la vertu le demande. Ne détachons point de ſon ſervice l'amitié, pour la mettre au ſervice de la paſſion. C'eſt le terme marqué à notre devoir, il peut s'y arrêter ſans ſcrupule. S'il va plus loin, s'il entreprend de nous arracher à notre ami; il s'égare & ſe perd dans l'illuſion & dans la fauſſe delicateſſe.

On conçoit aiſement par cet exemple, juſqu'où l'amitié peut aller dans les autres cas. Je ne puis pourtant m'empêcher d'en examiner un, que j'ai entendu propoſer plus d'une fois, & dont l'examen peut être utile, parce que l'occaſion le fait naître ſouvent.

Un Magiſtrat ſe trouve juge de ſon ami, peut-il être ſon Ju-

malgré la priere qui lui eſt

faite de ſe deporter? Peut-il aprés avoir entendu une partie de l'affaire, s'abſtenir de juger, de peur de nuire à ſon ami en donnant contre lui ſon ſuffrage. Enfin ſi la queſtion eſt problematique, peut-il prendre contre ſon opinion celle qui ſe trouve la plus favorable à ſon ami?

Il n'eſt pas aiſé d'établir un principe certain, pour la deciſion de la premiere de ces queſtions. Ce quon peut dire en general, c'eſt que l'amitié n'eſt point par elle même un ſujet, qui puiſſe obliger un homme de bien à ſe recuſer. Comme elle n'a point pris ſa naiſſance dans le trouble, qu'elle eſt éclairée, & qu'elle ne marche qu'appuyée ſur la vertu, il n'y a point à craindre qu'elle corrompe le cœur, ou qu'elle ſe-

duiſe l'eſprit. Un vrai homme d'honneur ne devroit pas refuſer d'être juge dans ſa propre cauſe, ſi on le prioit de l'être. Il n'eſt pas digne de ce témoignage public d'eſtime qu'on lui rend, s'il n'oſe le premier ſe le rendre à lui même en ſecret, & s'il ne ſe ſent pas en état de le ſoutenir en public. Pourquoy donc heſiteroit-il à être juge dans la cauſe de ſon ami, lors qu'il s'y trouve appellé par le devoir de ſa charge? Si le Magiſtrat doit tout à la juſtice, il ne doit rien aux caprices & aux inquietudes des plaideurs; & où en ſeroit-on, ſi l'on étoit obligé de calmer toutes leurs craintes, & de diſſiper tous leurs ſoupçons? Ainſi il fera ſon devoir, lors que ſans aucun égard pour ſes injuſtes défiances, il gardera ſa place, & remplira le miniſtere qui

lui eſt confié.

Cependant il y a des perſonnes d'un caractere ſi ſenſible, ſi ſujet aux preventions en faveur de leurs amis, qu'il ne leur eſt preſque pas poſſible de leur donner le tort. C'eſt à ceux qui ſe ſentent ſuſceptibles de ces impreſſions, & qui l'ont éprouvé, à ſe juger. Il n'eſt pas plus permis d'être juge dés qu'on n'eſt pas pleinement convaincu, que l'on demeurera dans une entiere neutralité.

Cette neutralité eſt la ſeule ſituation convenable au Juge, & doit être autant en faveur de ſes amis que contr'eux. Il n'y a peut-être pas de plus dangereuſe illuſion pour les amis ſcrupuleux, que lors que dans la crainte de ſe laiſſer trop entraîner au penchant qu'ils ont pour leur ami, ils ſe renverſent

entierement de l'autre côté. De pareils amis ſont encore plus redoutables, que des ennemis déclarez. C'eſt dans le parfait équilibre que conſiſte l'equité. Il n'eſt pas aiſé de le trouver, je l'avouë; mais ſi l'on ne parvient à s'y mettre, on ne ſera jamais équitable.

Dés que l'on peut être en doute, & que l'on craint ou d'en croire trop l'amitié, ou de s'en défier trop, le plus ſûr c'eſt de ſe recuſer. Ce parti ne coûte gueres aux gens de bien, quand aprés s'être examinez ils croyent avoir beſoin de le prendre. Mais je vois qu'en même-temps qu'ils le prennent; la plûpart des Juges deviennent ſolliciteurs de leur ami. Font-ils bien? Les loix le défendent; mais l'uſage l'autoriſe. La loy qui ſe precautionne

toûjours

toûjours contre les maux les plus éloignez auſſi-tôt qu'ils ſont poſſibles, a crû qu'il étoit à craindre que le poids d'une telle ſollicitation ne fit pancher la balance. Mais parce qu'on a préſumé que les Juges n'étoient pas des hommes ordinaires; l'uſage, dont l'empire eſt au deſſus de la loy, les a diſpenſez de celle-cy, qui pour faire trop de juſtice aux autres, ne leur en faiſoit pas aſſez à eux-mêmes.

Comme cette matiere dépend plus de la Juriſprudence que de la Philoſophie, je ne prétens point l'approfondir ici. Je dirai ſeulement pour me renfermer dans mon ſujet, que l'amitié n'impoſe jamais l'obligation de violer les loix. Si le procés de votre ami vous paroît juſte, demeurez à votre

place ; ſoyez ſon Juge, rien ne vous le défend. S'il vous paroît injuſte ou douteux ; de quel droit oſez-vous demander aux autres leur ſuffrage, pour une cauſe à laquelle vous n'oſez vous-même donner le vôtre ?

On ſçait ce qu'en pareille occaſion fit un Sage de la Grece. Il ſe trouva Juge avec deux autres, dans une affaire capitale d'un de ſes meilleurs amis. Aprés un examen ſerieux, il demeura convaincu, qu'il ne pouvoit l'abſoudre ſans trahir ſa conſcience. Le panchant de l'amitié l'entraînoit d'un côté, l'amour du devoir le retenoit de l'autre. Quel parti prendre dans une ſi cruelle conjoncture ? Il falloit en ce temps-là, quand on étoit juge, remplir ſon miniſtere. Voici l'expedient dont il s'aviſa. On opi-

noit alors par ſcrutin. Il employa ſi bien & ſon éloquence & ſon autorité auprés des deux autres Juges, qu'il les engagea à mettre dans le ſcrutin leur boule blanche, qui dénotoit l'abſolution ; pendant qu'il y mit ſa boule noire, à laquelle la condamnation étoit attachée. Ainſi deux ſuffrages l'ayant emporté ſur un, l'abſolution fut prononcée ; & il prétendit avoir heureuſement ſatisfait, & à l'amitié & à la juſtice tout enſemble.

Mais ce qu'il regardoit comme une ingenieuſe ſubtilité, n'étoit en effet qu'une erreur groſſiere. S'il eût penſé plus juſte, il eût clairement compris qu'il manquoit à toutes les deux. Il eût fait ce raiſonnement pour s'en convaincre : ou il eſt *permis* de ſacrifier la juſti-

ce à l'amitié ; & en ce cas je ne dois pas ſeulement engager mes Collegues à donner leur ſuffrage à mon ami, mais je lui dois auſſi le mien, & je trahis l'amitié, ſi je le lui refuſe ; ou il eſt défendu de ſacrifier la juſtice à l'amitié, & en ce cas je ne puis corrompre ou ſeduire mes Collegues ſans manquer à la juſtice.

Chacun fera de cette hiſtoire l'application qui lui conviendra. Je paſſe à la ſeconde queſtion, où elle ſemble naturellement me conduire ; & je demande ſi le Juge qui a commencé à connoître d'une affaire, peut quand il s'apperçoit qu'il ſera obligé d'opiner contre ſon ami, ſe retirer, pour s'épargner le chagrin de le
lamner. Je ne dis pas dans
où en ſe retirant il ne

reſteroit plus le nombre de Juges neceſſaires pour juger : car perſonne ne doute qu'en ce cas il ne peut plus ſe diſpenſer de remplir ſon miniſtere ; mais dans le cas où en ſe retirant, il laiſſe encore plus de Juges qu'il ne faut pour rendre un jugement.

La deciſion de cette queſtion ne me ſemble point douteuſe. Je ſuis perſuadé que l'amitié n'exige point du Juge, que dans ce cas il ſe retire. Beaucoup de gens pourront bien regarder mon opinion comme un Paradoxe ; mais je les prie de vouloir bien faire attention ſur les raiſons qui me déterminent.

J'ai vû ſouvent des perſonnes d'auſſi bon eſprit que de bonnes mœurs, ſoûtenir que le miniſtere des Juges n'eſt point volontaire. Elles prétendent qu'en acceptant la magiſtratu-

re, ils contractent avec la Loy; ils ſe font ſes truchements, & s'engagent à lui prêter leur voix, toutes les fois qu'on la reclamera, & qu'elle ſera obligée de parler. Ils ſe ſont voüez à la Loi, ils ne ſont plus à eux. Dans tous les cas où elle ne rejette pas leur ſervice, ils le lui doivent. De là vient que chez les Romains, le Preteur contraignoit les Arbitres qui avoient accepté l'arbitrage, à rendre leur jugement.

Ces perſonnes ſont peut-être un peu trop ſeveres. La Loi eſt ſage, mais non pas barbare, Quand elle manque de miniſtres par des accidents imprévûs, aucun de ceux qui ſont en état de ſervir ne s'en peuvent diſpenſer. Ils ne doivent plus connoître les perſonnes, lors qu'un devoir neceſſaire

les appelle. Mais qu'ils s'abſtiennent de monter au Tribunal; quand il ne s'agit que d'y prononcer la condamnation de leur ami, & quand il s'y trouve d'ailleurs aſſez d'autres Juges pour le faire; il y auroit de l'inhumanité à les y contraindre. Je l'avoüe donc, je ne pourrois me reſoudre à blâmer le Juge, qui dans ces circonſtances ſe refuſeroit à un ſi triſte emploi.

Il s'en faut bien que j'euſſe la même indulgence, pour ceux qui aprés s'être volontairement établis Juges de la cauſe, veulent ſe retirer, lorſque par l'exacte connoiſſance qu'ils en ont eûë, ils voient qu'ils ne peuvent ſe diſpenſer de condamner leur ami. Je ſoutiens que le miniſtere de ceux-là n'eſt plus libre; & qu'en prenant ſeance parmi les Juges,

ils ſe ſont publiquement engagez, à donner leur ſuffrage à l'une ou à l'autre des parties. Ce ſuffrage ainſi engagé eſt un droit acquis à l'un des deux, & on fait une injuſtice manifeſte à celui à qui on l'ôte. Ce n'eſt plus là le cas où vous puiſſiez dire: il reſte aſſez de Juges encore, pour condamner mon ami. Que ſçavez-vous ſi votre exemple, ſi vos lumieres, ſi votre ſuffrage ne ſeront point neceſſaires à la bonne cauſe, & de quel droit les lui pouvez-vous refuſer aprés les lui avoir ſolemnellement promis? Vous ne devez jamais aller au Tribunal, qu'avec un eſprit entierement dépoüillé de toute partialité, auſſi prêt à condamner qu'à abſoudre. Si vous vous retirez, vous faites un aveu public, de n'y

être pas allé avec des intentions pures. Vous donnez lieu de croire, que vous ne vouliez être Juge qu'en faveur de votre ami, & non en vûë de la juſtice; & en effet quel autre deſſein pouviez-vous avoir, puiſque vous vous retirez ſans vouloir juger; C'eſt un reproche qu'un homme de bien ne doit jamais ny s'attirer, ny meriter.

La derniere queſtion me paroît la moins difficile à reſoudre. Je n'ay jamais regardé que comme une plaiſanterie, le conte que l'on fait de ce Juge, qui dans ſes études, lors qu'il rencontroit une déciſion ſur laquelle les Juriſconſultes ſembloient ſe partager, ne manquoit point de mettre à la marge, *Queſtion pour l'ami*; voulant par là faire entendre, que

quand ces queſtions ſe preſentoient, on pouvoit ſans ſcrupule prendre non le parti qu'on croyoit le plus juſte, mais celui qu'on croyoit le plus convenable aux interêts de ſon ami.

Quoique cette opinion ne manque ny de partiſans, ny de raiſons; je ne puis la regarder que comme une erreur groſſiere, née de la ſubtilité de l'eſprit & de la corruption des mœurs. Je n'ignore pas que ceux qui la ſoutiennent, couvrent leur relâchement d'un voile de modeſtie. Ils diſent que dans ces ſortes de queſtions, où vous voyez les plus grands Docteurs ſe partager; c'eſt une ſotte preſomption, que d'oſer ſe déterminer par ſes propres lumieres. Qu'on leur doit ce reſpect, de croire

que l'un penſe bien auſſi juſte que l'autre. Que quand vous renoncez à votre propre opinion, pour prendre celles des Auteurs du parti contraire; ny la ſageſſe, ny la juſtice ne vous peuvent condamner. La ſageſſe, parce qu'elle vous dicte, qu'il eſt prudent de preferer l'avis des ſages au ſien. La juſtice, parce que ces Docteurs ſur la foy de qui vous décidez, ſont des garans, avec qui l'on doit être auprés d'elle en ſureté.

Ces raiſonnemens tout ſpecieux qu'ils ſont, m'ont toûjours paru de purs ſophiſmes. Dans les écoles où l'on s'exerce à l'Eloquence, chacun peut à ſon gré ſoutenir l'opinion qu'il veut, quoique ce ne ſoit pas la ſienne. Ce ſont des jeux innocens, où rien de ce qui

ſe dit ne préjudicie à perſonne. Dans le Tribunal, tout eſt ſerieux, tout eſt important. Le Juge n'y eſt pas appellé pour y dire ce qu'il lui plait ou ce qu'il ſouhaite, mais ce qu'il penſe. Il ſe joüe de la juſtice, lors qu'à l'opinion qu'il a & qu'il lui doit, il ſubſtituë celle qu'il n'a pas, & qu'il voudroit avoir. Les loix lui ordonnent de n'apporter dans ſes fonctions que les lumieres de ſon eſprit, & de ſe dépoüiller de toutes les inclinations du cœur. Le Juge dont nous parlons fait preciſément le contraire. Il n'apporte à l'exercice de ſon miniſtere que les inclinations du cœur, & ſe dépoüille de toutes les lumieres de ſon eſprit. Il ne s'agit pas de ſçavoir, ſi l'opinion qu'il prend a un bon garant; mais

ſi c'eſt la ſienne. On ne lui demande pas de quel avis eſt un tel Auteur, mais de quel avis lui-même il eſt. S'il dit en opinant, qu'un celebre Docteur eſt d'un tel avis, mais que ſes raiſons ne le convainquent pas, & qu'il eſt d'un ſentiment contraire; tout l'éloge qu'il aura fait de ce Docteur ne produira rien, & la voix de ce Juge ſera comptée entre les voix contraires à cette opinion. Il faut donc que pour ſervir ſon ami, le Juge declare, qu'il eſt d'un ſentiment dont veritablement il n'eſt point; & n'eſt-ce pas là le comble de la corruption, & de la prévarication dans un Magiſtrat? Il ne peut trop conſulter les Docteurs, trop mediter leurs ouvrages; mais aprés s'être bien rempli de leurs idées, c'eſt à ſa perſuaſion in-

terieure à regler ſeule ſes jugemens. Qu'il cede aux raiſons ou à l'autorité de ces Docteurs, cela eſt égal ; pourvû que ſon eſprit ſoumis acquieſce veritablement à cette opinion, ſans aucun égard pour les perſonnes, la juſtice ſera toujours ſatisfaite ; mais ſi contre ſa perſuaſion interieure, il ſe range à un avis dont il n'eſt pas, & cela dans la vûë de favoriſer ſon ami ; la juſtice doit s'élever toujours contre un tel Juge, & le livrer à des remords éternels.

On demandera ſi ces regles qui aſſujetiſſent le Magiſtrat dépoſitaire de la juſtice du Prince, peuvent s'étendre juſqu'au Prince lui-même. L'un eſt le Miniſtre de la loy, l'autre en eſt l'Auteur ; l'un ne peut *que* l'appliquer ; l'autre peut

quand il il lui plait l'abroger ou la ſuſpendre; l'un ne peut que faire juſtice, l'autre peut quand il le trouve à propos, faire grace.

De là il ſemble qu'on ne puiſſe ſe diſpenſer de conclurre, que ſi l'autorité des Souverains n'eſt point bornée par la ſeverité des loix, les devoirs de leur amitié ne ſont point aſſervis à ces maximes faites pour les particuliers. S'ils ont le pouvoir de faire grace, & d'impoſer ſilence aux loix mêmes; où placeront-ils mieux l'uſage de ce pouvoir, que ſur la tête des perſonnes qui leur ſont cheres?

Philippe Roi de Macedoine à qui Alexandre fut plus redevable encore de ſa gloire que de ſa naiſſance, penſoit bien autrement tout politique qu'il

étoit le parent de l'un des Courtiſans qu'il cheriſſoit le plus, avoit fait un crime. Le Courtiſan ſe jette aux genoux de Philippe, & lui demande de vouloir bien ſe contenter de faire payer au coupable une groſſe amende, ſans ſouffrir qu'il y fût condamné par un Jugement qui le deshonoreroit ; mais ce Prince lui répondit avec fermeté : *J'aime mieux qu'il ſoit deshonnoré que moi.* Heureux s'il n'euſt jamais oublié une ſi ſage maxime ! Il lui en couta la vie pour avoir oſé s'en écarter. Car Pauſanias jeune homme qui ſervoit dans ſes Gardes, s'étant plaint à lui de la violence infame, que les plus chers Confidens de Philippe lui avoient faite, & n'en ayant pû obtenir juſtice, il ſe vangea non ſur ceux qui l'avoient

voient outragé, mais ſur celui qui avoit refuſé de les punir.

Loin de me mêler de preſcrire des bornes aux graces des Princes, je me ſouviendrai dans cette occaſion, de ce que dit un Ancien, auſſi délié Courtiſan que ſage Philoſophe. *Il y a de l'orgueil à faire des leçons á ſes Maîtres. C'eſt aux ſiecles paſſez, & non à nos preceptes, à les inſtruire.* Il n'y a point de Prince en effet, qui voyant la veneration que la poſterité conſerve pour la memoire des uns, l'horreur qu'elle a pour la memoire des autres, ne ſoit en état de connoître parfaitement, ce qu'il doit éviter, ce qu'il doit ſuivre.

C'eſt donc aux anciennes Hiſtoires, que je renvoie ceux qui me propoſeront cette queſtion. En liſant ce qu'ont fait les Prin-

ce qu'on admire depuis tant de ſiecles, ce qu'ont fait ceux qu'on deteſte encore aujourd'hy; ils apprehenderont ce que doivent faire ceux qui aiment leur gloire. Mais ſi les Princes ont des amis veritables, ils ont dequoy ſuppléer abondamment à toutes nos reflexions; & s'ils n'en ont aucuns, elles leur ſont abſolument inutiles. Il ne faut point de regle pour ſe conduire dans l'amitié, quand on n'a point d'amis.

Ce n'eſt pas ſans raiſon, que je dis, ſi le Prince a des amis veritables. C'eſt une queſtion que de ſçavoir s'il en peut avoir. Elle eſt de notre reſſort & merite bien d'être traitée.

Si d'un côté lon conſidere les devoirs que l'amitié preſcrit; ſi de l'autre, on fait attention ſur les égards que le Thrône exige;

on aura peine à croire que des choſes non ſeulement ſi differentes, mais ſi oppoſées, puiſſent jamais compatir enſemble.

L'amitié demande de la vivacité, de l'attention, de la confiance, de la familiarité, de la force, de la franchiſe. Le Thrône veut de la retenuë, du reſpect; de la ſoumiſſion, du myſtere, de la diſſimulation, de la complaiſance. L'amitié met une égalité parfaite entre les amis. Le Thrône met toûjours entre le Souverain & le ſujet une diſtance infinie. Un Roy toujours appliqué aux beſoins de l'Etat, toujours attentif au bonheur de ſes peuples, toujours occupé du ſoin de ſa gloire, peut-il deſcendre juſqu'aux offices de l'amitié, peut-il y ſuffire? Si quelqu'un touché des qualitez du Prince s'attache à lui,

& s'empreſſe de lui donner toutes les marques d'une amitié fidelle; comment le Prince diſtinguera-t-il l'attachement que l'on aura pour ſa couronne, de celui que l'on aura pour lui même? Quel dégoût, s'il s'en défie? Quelle illuſion, s'il ne s'en défie pas? Comme il peut ſatisfaire toutes les plus vives paſſions des hommes, ces paſſions l'aſſiegent à toute heure; par où les gens deſintereſſez parviendront-ils à l'aborder? Sans ceſſe enyvré du doux poiſon de la flaterie, eſt-il en état de goûter l'amertume de la verité? Peut-on la lui dire, & lui paroître ami? Peut-on l'être, & la lui taire?

Quand tous ces obſtacles ſeront comme par miracle ſurmontez, il s'en preſente une infinité d'autres à vaincre. Les

amis du Prince deviendront les ennemis des Courtiſans. Les Courtiſans auſſi pleins de leur propre merite, que jaloux de ſa confiance, n'heſiteront pas à croire, que ceux qui l'obtiennent, la leur volent. Ce ſera tous les jours quelque nouvelle calomnie, ou contre ſes amis, ou contre lui-même. Si on ne peut rendre leur fidelité ſuſpecte, on attaquera leur deſintereſſement; ſi on ne peut leur ôter des vertus, on leur donnera des vices; ſi on ne peut leur reprocher qu'ils manquent de lumiere, on leur fera un crime d'en avoir trop. En loüant le Prince d'avoir des amis ſi éclairez, qu'on ne peut faillir avec eux, on lui fera comprendre, qu'on le regarde comme un homme foible qui ne peut s'en

paſſer, & qui ſe laiſſe gouverner. Ainſi on ſoulevera l'amour de ſa reputation contre ſon amitié; & on fera ſervir ſa propre jalouſie aux deſſeins des malins & des envieux. Les tranquilles douceurs de l'amitié, ne peuvent ſejourner au milieu de tant de troubles & d'inquietudes. Elle veut trouver des égaux, ou les faire; la Royauté veut des Sujets. La fortune & la vertu ſemblent avoir diſputé comme à l'envy, à qui rendroit les hommes plus heureux. La fortune a donné aux Souverains, puiſſance, honneurs, richeſſes; la vertu offre aux ſujets les treſors, & les plaiſirs de l'amitié. Si les charmes de l'amitié manquent aux Rois, les hommages qu'on leur rend, les remplacent. Si la gloire du Comman-

dement eſt refuſée aux ſujets, les offices de l'amitié les en dédommagent. On ne peut être à la fois Roy & Sujet. On ne peut joüir tout enſemble du partage des Sujets & des Rois.

Auſſi voyons-nous qu'il n'eſt pas aiſé, de trouver des exemples de Rois, qui ayent eu de vrais amis. La fable en eſt prodigue, Achile & Patrocle, Pylade & Oreſte, Caſtor & Pollux : l'Hiſtoire en eſt plus avare. Elle nous fait connoître, ou que les Souverains ont mépriſé ce bien, ou qu'ils n'ont pas cru qu'il fût à leur uſage.

Toutes ces raiſons pourroient bien me déterminer à croire, qu'il eſt tres-difficile que les Rois aient des amis ; mais je ne le croirai jamais impoſſible. Plus j'examine la nature de l'a-

mitié, moins je trouve de raiſons qui défendent aux Souverains d'y pretendre. Elle a deux principes également neceſſaires; la vertu qui donne une haute eſtime de la perſonne dont l'on veut faire ſon ami, & l'attrait ou ce charme inexplicable qui nous donne l'envie de nous attacher à cette perſonne. On ne peut douter, & on le peut moins en France qu'ailleurs, qu'un Roi ne puiſſe raſſembler & toutes les vertus propres à inſpirer la plus grande eſtime, & ce je ne ſçai quoy dont l'impreſſion eſt ſi ſenſible ſur les cœurs. Il eſt donc vrai qu'il y a des Rois, qui peuvent être aimez. Il n'eſt pas moins certain qu'un Roi vertueux peut être touché de la vertu d'un honnête homme, & charmé de ſon caractere.

caractere. Il eſt donc évident qu'un Roy peut aimer. Que ſi un Roy peut être aimé, & peut aimer lui-même ; il faut convenir qu'il eſt capable d'amitié, dont les engagemens ne conſiſtent, que dans l'union des perſonnes qui s'aiment.

La ſeule difference eſſentielle que je voudrois mettre entre l'amitié des Rois, & celle des autres hommes ; c'eſt que les autres peuvent s'engager avec plus de confiance, & que les Princes ne le peuvent faire avec trop de précaution. On ne peut ſe lier d'amitié qu'avec ceux que l'on connoît ; & rarement le Prince connoît ceux qui l'approchent. Plus il eſt homme de bien, plus il eſt expoſé à être trompé. Quoique ce ſoit une ancienne maxime, que

les Sujets ſe forment ſur le modele de leur Roi, elle ne laiſſe pas d'être fort équivoque. Si le Prince a malheureuſement de mauvaiſes mœurs, les peuples en reçoivent aiſément l'impreſſion. Le vice qui naturellement ſe communique, ſe répand bien plus viſte, quand il ſe trouve autoriſé. Mais ſi le Prince eſt vertueux, les Courtiſans ne prennent pas ſes mœurs, ils ſe contentent de les contrefaire. Dans un païs où l'ambition conduit preſque toûjours les hommes, & où les interêts les plus puiſſants les remuent; chacun ſe montre, tel qu'il veut qu'on le croye. Qu'il eſt aiſé entre tant de gens maſquez de ſe méprendre! qu'il faut de bonheur pour diſcerner la realité d'avec l'apparence! Comment s'éclaircir?

On ne peut conſulter que gens intereſſez à cacher la verité, ou peu attentifs à s'en inſtruire. L'envieux ſupprime les vertus, l'ami les ſuppoſe, l'indifferent les ignore.

Voila ce qui me fait juger, qu'il eſt tres-difficile que les Rois aient de vrais amis; l'eſpece d'égalité, la confiance, la familiarité, l'intention que l'amitié demande, m'embaraſſent beaucoup moins. Si le Prince eſt une fois aſſez heureux, pour faire bien ſon choix, il peut compter hardiment ſur le reſte. Celui qui dans le ſein de la grandeur & de la gloire eſt capable de ſoupirer aprés les douceurs d'une pure & ſincere amitié, deſcendra ſans peine du Thrône, pour ſe mêler avec ſes amis. Loin de craindre de s'avilir en ſe fa-

miliariſant ; on ne le verra ſe ſouvenir de ſon rang, que par les efforts qu'il fera pour les engager à l'oublier. Il ne paroîtra Roi dans leur commerce, que parce qu'il y mettra davantage. Ils ne ſentiront ſa puiſſance, que par ſes bienfaits ; & ils ne prendront dans ſa familiarité, que plus de zele & plus de reſpect pour ſa perſonne.

Alexandre eſt ſans doute l'un des Princes du monde, qui a ſoutenu le plus fierement la majeſté des Souverains. Il dédaignoit dés ſon enfance d'entrer dans la lice, ſi ce n'étoit avec des Rois. Lors qu'il fut parvenu à la Couronne, l'Empire de la terre parut petit à ſon ambition. Il eût pourtant des amis. Epheſtion eut toute ſa tendreſſe & toute ſa confiance.

Alexandre loin d'être avec lui jaloux des droits de la Royauté, prenoit plaiſir à lui en voir en quelque ſorte partager les honneurs.

Perſonne n'ignore la preuve que l'Hiſtoire en rapporte, & qui eſt digne de paſſer juſqu'aux ſiecles les plus reculez. Aprés qu'il eut défait Darius Roi de Perſe, la mere & la femme de ce Prince malheureux furent emmenées captives. Le Vainqueur crut qu'il ſe montreroit indigne de ſa victoire, s'il ne prenoit ſoin d'adoucir leur diſgrace par toute ſorte de bons traitemens. Il alla ſuivi de toute ſa Cour dans les tentes où elles étoient gardées. Comme elles ne le connoiſſoient pas, elles prirent pour lui Epheſtion qui étoit à ſes côtez; & ſe proſternerent aux pieds

de ce Courtiſan. La maniere dont celui-cy les reçut, leur fit bien tôt comprendre, & ſa ſurpriſe, & leur erreur. Siſigambis mere de Darius ne manqua pas d'en faire des excuſes à Alexandre. Mais lui plus content de voir qu'on eût pris ſon ami pour un Roi, que piqué d'avoir été pris lui-même pour un ſimple Courtiſan, lui répondit d'un air affable & plein de bonté: *Vous ne vous êtes point trompée, Madame; celui-cy eſt auſſi Alexandre.*

Cet exemple peut ſans doute ſuffire pour prouver, que l'amitié n'eſt pas un bien dont l'uſage ſoit impoſſible ou défendu aux Souverains; mais on ne doit pas oublier, qu'il eſt encore plus rare qu'il n'eſt grand. Que l'on parcoure les *hiſtoires*; on y trouvera bien

plus aiſément des Rois imitateurs du courage, de l'élevation, & de l'intrepidité d'Alexandre, que d'une amitié ſi pure & ſi ſincere. Il faut moins de force pour aller à la gloire & à la grandeur à travers les perils, qu'il n'en faut pour deſcendre de la grandeur & de la gloire par la moderation. Dans le premier cas la nature nous ſoûtient; elle nous pouſſe rapidement vers tout ce qui peut nous mettre au-deſſus des autres hommes, & nous ferme les yeux ſur les obſtacles qui s'oppoſent à nos deſſeins. Dans le ſecond elle nous arrête & nous retient par la repugnance preſque invincible, qu'elle nous donne à nous mettre au niveau de ceux que la fortune nous a ſoumis. Pour faire d'un petit Roy, comme étoit Alexandre,

le plus grand conquerant du monde, il ne faloit que l'ambition démesurée dont il étoit possedé ; que l'intrepidité qu'il tenoit de la nature ; & des conjonctures favorables que la fortune lui avoit ménagées. Mais pour faire d'un grand Conquerant un homme capable d'acquerir des amis & d'être ami lui-même ; il faut une sagesse infinie, & c'est ce que ny la nature, ny la fortune ne peuvent seules donner.

La conclusion de tout ce que je viens de dire, c'est qu'il n'est presque pas possible, que les Souverains joüissent des douceurs de l'amitié ; qu'il leur seroit aussi utile qu'agreable d'avoir des amis ; & qu'il y auroit plus de danger que d'avantage à en être.

Je révolterai sans doute les

ambitieux. Des gens qui meſurent leur bonheur ſur les faveurs de la fortune, & qui la rendent arbitre ſouveraine du repos de leur vie, ſont peu diſpoſez à croire que l'amitié des Rois puiſſe jamais être onereuſe. Mais ce n'eſt pas auſſi pour ce genre d'hommes que je hazarde ces reflexions. Elles ne ſont faites, que pour ceux qui cherchent à connoître à fond l'uſage & les loix de l'amitié; & de quoy ſerviroit une telle connoiſſance aux ambitieux? Ils ne courent qu'aprés les honneurs & les richeſſes; & l'amitié ne marche qu'à la ſuite de la vertu. Comment ſe rencontrer ſur des routes ſi oppoſées? Je ne craindrai donc point d'avancer, que les perſonnes de ce caractere ne ſont pas propres à être amis, & ne me-

ritent pas d'en avoir.

Pour établir cette propoſition, je ne dirai point que les ſcelerats ne peuvent prétendre à l'amitié, & qu'un ambitieux reſſemble fort à un ſcelerat. Je leur fais grace. Quoi que l'ambition auſſi attentive ſur les moyens de parvenir, que peu ſcrupuleuſe ſur leur choix, ſoit preſque toûjours en divorce avec l'innocence; je veux bien ſuppoſer, qu'il peut arriver qu'un ambitieux ne ſoit pas fourbe & perfide. Mais je croy qu'il n'y a pas de ſageſſe à en faire l'épreuve. On ne peut manquer à compter ſur toutes les qualitez qui entrent naturellement dans l'idée d'un certain caractere. Au contraire on riſque tout, à croire qu'on ne trouvera point dans ce caractere les défauts qui lui ap-

partiennent. On ſe trompe rarement, quand on ſe regle ſur le caractere tout entier. On prend d'ordinaire de fauſſes meſures, quand on le diviſe. C'eſt ſe promettre un miracle; & quoi qu'il en ſoit arrivé, il eſt contre le bon ſens de faire entrer les miracles dans le plan de ſa conduite.

D'ailleurs quand il ſeroit poſſible de trouver un homme de bien dans un ambitieux, je ne le regarderois pas encore comme un ſujet propre à l'amitié. Veritablement on pourroit ſe promettre avec lui la ſeureté qu'elle demande. Mais pourroit-on en attendre la douceur qui la doit accompagner? Comment celui qui ne s'occupe que du ſoin de s'élever au-deſſus des autres, d'obtenir des emplois ou des dignitez, d'exas-

ſer des richeſſes, aura-t-il le temps de ſonger aux interêts de ſes amis, de prévenir leurs beſoins, de remedier à leurs chagrins, de partager leurs peines ; Dévoüé à la fortune, de qui ſeul il peut tenir le ſouverain bien qu'il deſire, comment ſe diſpenſera-t-il d'en reſpecter les caprices, & de s'y aſſujettir ? Tant que ſes amis pourront par leur avancement favoriſer ſon élevation, vous ne le verrez rien ménager pour les ſoutenir & pour les défendre. Mais ſi ces mêmes amis deviennent inutiles à ſes vûës, l'indifference & bien-tôt la froideur ſuccederont à ſon empreſſement & à ſa vivacité. Les diſgraces qui leur ſurviendront, il les prendra pour des avertiſſements que le ciel lui donne, de ſe ſeparer de gens dont la

ſocieté ne peut être que funeſte. Rarement ſes amis ſeront-ils malheureux, ſans être coupables? Si on leur a rendu de mauvais offices à la Cour; s'ils ont deplû à un Miniſtre; ils ſeront tout au moins des imprudents, dont le commerce eſt dangereux, & dont il faut ſe détacher avec éclat, de peur de paroître complice de leur faute, & d'être enveloppé dans leur malheur.

Ainſi pendant que l'ambitieux, qui a renoncé à tous les ſentimens de vertu, vous pouſſera dans le précipice, ſi les Grands vous pourſuivent; l'ambitieux qui aura conſervé quelque reſte de probité, ſe contentera d'avoir honte d'être votre ami, de ſe le reprocher, & de vous abandonner.

Il s'en faut bien que l'amitié puiſſe s'accommoder d'une telle conduite. Jamais plus brillante, jamais plus vive, que quand vous êtes dans l'adverſité; elle ne ſçait point plier ſous le joug d'une baſſe politique. Comme elle eſt ſage, elle n'ira point inutilement ſe perdre avec vous en inſultant aux puiſſances. Mais comme elle eſt intrepide; elle ſçaura, s'il le faut, leur reſiſter en face, & vous défendre contr'elles. L'ami veritable ſe hazardera plûtôt à tomber avec vous, que de ne pas eſſayer de vous ſoutenir; & il meritera par ſon courage & par ſa fidelité, une approbation & une eſtime, que l'ambitieux s'efforce de ſurprendre par une lâche & ſuſpecte complaiſance.

Auſſi ce n'eſt pas un doute, que les amis doivent épouſer

la querelle de leurs amis; c'eſt-à-dire, appuyer leurs droits de toutes les manieres que la juſtice peut permettre. Quand je parle de la ſorte, il ne faut pas croire, que je prétende aſſujetir les amis, à ſuivre aveuglément les plus injuſtes caprices de ceux avec qui ils ſont liez d'amitié. J'ai déja dit, que nous devons ſervir nos amis, & non leurs paſſions. Je ſuppoſe donc que les inimitiez qu'ils ſe ſeront attirées, n'auront point de leur part des cauſes manifeſtement déraiſonnables; mais qu'elles viendront ou de l'interêt, ou de la prévention, ou de la mauvaiſe volonté de ceux qui les auront offenſez; & en ce cas je ſoutiens, que nous ne devons pas heſiter à prendre parti pour nos amis, contre quelques perſonnes que ce puiſſe ê-

tre. Si l'union qui eſt entre les amis, fait qu'ils n'ont qu'un même cœur, ils ne doivent avoir qu'un même interêt. Honneur, fortune, credit, rien ne leur eſt perſonnel; tout devient le bien commun de l'amitié. Ainſi dés que notre ami eſt attaqué, nous le ſommes; & puis qu'on ne lui peut rien ôter, que nous n'y perdions, c'eſt courir à notre propre défenſe, que de courir à la ſienne. Il y a pourtant une difference eſſentielle à faire entre ſa querelle & la nôtre; c'eſt que dans la ſienne nous devons être beaucoup plus vifs, plus attentifs, plus inflexibles. Dans notre propre querelle nous pouvons à notre gré prendre le parti, qui convient le mieux à notre humeur, ou à notre caractere. Arbitres de l'injure que nous avons

reçûë

reçûë, ainſi que du reſſentiment qu'elle merite ; nous pouvons être genereux ou foibles, implacables ou indulgens ; mais dans la querelle de notre ami, nous devons être intraitables ; nous ne devons écouter que lui ; à lui ſeul appartient de nous moderer & de nous appaiſer. *Vous me demandez mon amitié*, diſoit Pline à un homme des plus accreditez de ſon ſiecle, *& vous me la demandez aprés avoir cruellement offenſé Mauricus mon intime ami. Vous ſouhaitez que je reçoive vos excuſes. Il revient de ſon exil. Je l'attens, je ne puis rien vous répondre ſans luy. Il reglera mes démarches ; c'eſt à luy à reſoudre & à me déterminer ; à luy d'ordonner, à moy d'obeïr.*

Que cette fierté eſt noble !

qu'elle eſt aimable ! qu'elle eſt au deſſus de la moderation de ces gens artificieux ; qui ſçavent à la fois accorder les interêts & les partis les plus oppoſez ! Tant de circonſpection ne compatit gueres avec beaucoup d'amitié. Le moyen que l'on ſente le coup qui bleſſe un ami, quand on peut ſi bien vivre avec celui qui l'a volontairement porté ? Ces ménagemens ſi heureux, ces conciliations ſi délicates, marquent plus de ſoupleſſe dans l'eſprit, que de franchiſe dans le cœur. Avec ces qualitez on conſerve mieux la conſideration de tout le monde ; mais on ne ſe rend digne de l'attachement de perſonne. On peut être un délié Courtiſan, un excellent Politique ; mais on ne peut être un parfait ami.

Ces égards pour les lieux, pour les temps, pour les perſonnes, doivent être inſeparables de la prudence, qui conſerve toûjours le ſang froid. La veritable amitié que ſa vivacité entraîne, les oublie ſouvent, ou les neglige. Elle ſçait, quand il le faut, s'affranchir de ce joug, & aime mieux hazarder de l'indiſcretion, que de ne pas montrer du courage.

C'étoit ſans doute d'amis de cette eſpece dont parloit ce Scythe, qui pour avoir la préference ſur ſes rivaux dans la recherche de la fille d'un grand Prince, diſoit: *Je ſuis plus puiſſant que tous ceux qui me la diſputent: je n'ai point toutes les richeſſes dont ils ſe vantent; mais j'ai deux amis fideles.* Un barbare capable de tenir de tels diſcours, n'igno-

roit pas, que bien qu'on dût préferer à tous les treſors du monde deux amis, qui dans l'occaſion n'auroient pas épouſé ſa querelle, il étoit juſte au contraire, de n'heſiter pas à leur préferer des treſors. Car tant qu'on les poſſede, on ne manque point d'amis mercenaires, dont la politique imite ſouvent le zele des veritables, & peut quelquefois en remplacer les ſervices. On eſt trop riche en effet, quand on a deux amis fideles ; mais on eſt trés à plaindre & trés-malheureux, quand on a compté ſur des amis qui n'oſent le paroître au beſoin, & ſe declarer contre nos ennemis.

C'eſt une verité qui ſe fit vivement ſentir au fameux Tyran de Syracuſe. Il devoit à ſes violences & à ſes artifices le

pouvoir ſouverain qu'il avoit uſurpé. Au milieu des plus grands treſors il étoit pauvre, parce qu'il n'avoit point d'amis. Craint de tous, il craignoit tout le monde, & n'étoit aimé de perſonne. La vertu ne manquoit gueres d'être ſuſpecte à un homme de ce caractere, & on ne lui étoit point ſuſpect impunément. Ses ſoupçons étant tombez ſur Pithias, il le condamna à la mort. Pithias lui demanda la permiſſion d'aller mettre ordre à ſes affaires, & promit de revenir exactement au jour, qui lui ſeroit marqué. Il ajoûta qu'il avoit un ami, qui ſe ſoumettroit à perdre la vie pour lui, s'il ne revenoit. Une confiance ſi extraordinaire piqua la curioſité du Tyran. On fit venir Damon, c'étoit le nom de cet ami. Il s'engagea

ſur ſa tête à répondre pour Pithias ; & à cette condition Pithias eut la liberté d'aller où il voudroit. Le jour arrivé, Pithias ne revint point, & Damon eſt envoyé au ſuplice. Il y alloit d'un pas ferme & ſans ſe plaindre, lors que tout à coup l'on vit paroître Pithias, qui accouroit pour dégager ſa parole & ſon ami. Le Tyran averti les fait venir en ſa preſence ; & charmé d'une telle fidelité, il abſout Pithias, & les prie avec inſtance de vouloir bien le recevoir en tiers dans une ſi belle amitié. Leur réponſe ne dementit point la generoſité de leur conduite. *Tu peux t'en aſſurer* (luy dirent-ils) *pourvû que tu t'en rendes digne.*

DE L'AMITIE.

LIVRE TROISIEME.

NOus avons vû dans le premier Livre, la nature & l'objet de l'amitié; les qualitez propres à la former; les précautions à prendre, avant que de s'y engager; les perſonnes avec qui on ſe pouvoit unir. Dans le ſecond, nous avons traité des devoirs qu'elle preſcrit; & de leur juſte ſubordination à ces premiers devoirs, auſquels la Religion, la ſocieté civile, & la nature nous aſſujetiſſent. Il nous reſte à examiner dans ce dernier Livre, ce qui peut deſunir les amis; quels ſont leurs engagemens en rompant & après a-

voir rompu ; & leurs devoi
quand la mort de l'un des deu
les a pour jamais ſeparez.

Les amis ſont bien malheu-
reux & bien à plaindre, lors
qu'une fatalité qu'ils ne pou-
voient ny prévoir, ny préve-
nir, les force malgré eux à la
rupture. Mais ils ſont bien im-
prudens & bien blâmables,
quand ils s'y portent volontai-
rement, aprés s'y être laiſſez
conduire, par des occaſions qu'-
ils pouvoient ou détourner, ou
éviter.

Il eſt fort triſte qu'un bien
auſſi précieux que l'amitié ſoit
ſi fragile, & que ce qui eſt le
fruit & la récompenſe de la
vertu, ſoit ſujet au caprice &
au pouvoir de la fortune. Il
n'eſt pourtant que trop vrai ;
il faut un concours tres-rare
d'une infinité de circonſtances
differentes,

differentes, pour former une union parfaite entre les amis; il ne faut ſouvent preſque rien pour la rompre. Imaginez-vous deux amis le plus étroitement liez. Le pere de l'un dans une querelle ſubitement allumée, vient à tuer le pere de l'autre; voila du même coup tous les liens qui les attachoient rompus. Envain le cœur ſe revolte, & l'amitié gemit; un devoir inexorable déchire ce qu'il ne peut détacher. La bienſeance & l'honneur demandent pour premiere victime qu'on doit immoler à la vangeance du pere, l'innocente amitié qui étoit entre les enfans. L'un ne doit plus ſonger qu'à armer les loix pour vanger ſon pere, l'autre qu'à défendre le ſien. Votre fils enle-

en épouſe une autre. Nous ne ceſſerons pas de nous eſtimer, peut-être même de nous aimer ; mais nous ſommes forcez d'agir comme ſi nous nous haiſſions ; que ſçait-on même ſi bien-tôt nous ne nous haïrons pas, & ſi l'habitude & la neceſſité de nous contrarier ſans ceſſe dans un interêt capital, aprés avoir étouffé en nous toute l'ardeur de l'ancienne amitié, ne ſubſtitueront point à ſa place toute la fureur d'une haine implacable ?

Un plus grand nombre d'exemples deviendroit ennuyeux : ceux-cy ſuffiſent pour faire comprendre, comment des accidens imprevûs peuvent rompre l'amitié. Comme ils ſont inévitables, il ſeroit inutile d'en parler plus longtemps. Ce ſont des malheurs

attachez à la condition humaine, & qu'il faut ſe reſoudre à ſupporter, puiſqu'auſſi-bien on ne peut s'en garantir.

Il n'en eſt pas de même des autres cauſes de rupture, que notre imprudence ou notre vanité font naître, & qu'un peu d'attention ſur nous-mêmes pourroit détourner. Les reflexions propres à les découvrir & à les prévenir, ne ſeront jamais aſſez longues, parce qu'elles ne peuvent gueres manquer d'être utiles.

Si on examine bien les differentes cauſes qui alterent l'amitié, & qui viennent enfin à la détruire, on en trouvera trois ordinaires & principales. On eſt trop facile à écouter, trop prompt à croire, trop rigoureux à exiger. Prêter l'oreille aux mauvais diſcours, ne s'en

point défier, croire aiſément que l'on nous manque, ſont les ſources funeſtes de tous les maux qui alterent & qui détruiſent l'amitié.

On ne peut s'étonner aſſez, de la facilité que la plûpart des hommes ont, à écouter les diſcours malins. Encore ſi dans ce qui leur eſt rapporté, ils diſtinguoient ce qu'on a fait ou ce qu'on a dit contre eux, d'avec ce qui regarde les autres; ſi on les voyoit auſſi ardens à nourrir du mal d'autruy leur curioſité, que froids au recit des injures qu'on ſuppoſe leur avoir été faites à eux-mêmes; il n'y auroit pas tant de ſujet d'être ſurpris. Dans tout ce qui arrive de mal aux autres, l'amour propre trouve des ſujets de comparaiſon, qui lui preſentent des retours agreables.

L'homme naturellement disposé à mesurer son bonheur, ou l'estime qu'il a de lui-même, sur le bonheur des autres, & sur l'opinion que l'on a d'eux, met à profit pour lui tout ce qui les deshonore & les afflige. Persuadé que leurs pertes l'enrichissent; il semble en quelque sorte excusable d'en entendre l'histoire avec plaisir. Ces mouvemens d'une indigne & basse envie ont leur principe dans le fond de l'humanité; & il n'est permis de s'en preserver, qu'à ceux qu'une longue étude de la sagesse a épurez. Mais que gagne-t-il à sçavoir les mauvais discours qu'on a tenus de lui, & les mauvais offices qu'on lui a rendus? & quelle sorte de plaisir peut-il prendre dans le rapport qui lui en est fait? De quelque côté

qu'on ſe tourne, il eſt toûjours deſagreable d'apprendre, qu'on eſt moins eſtimé ou moins aimé des autres, qu'on ne penſoit; & l'amour propre certainement trouveroit mieux ſon compte dans une heureuſe ignorance.

Peut-être direz-vous, qu'il importe à votre conduite & à votre ſûreté, d'être informé de ce qui ſe dit & de ce qui ſe fait contre vous, pour ſçavoir de qui vous devez vous ſervir, ou vous garder. Mais avoüez la verité; de telles voyes vous ont-elles jamais réüſſi? Eſt-ce ſur la foy de tels guides que vous prétendez marcher avec confiance? Les uns ſont mal inſtruits, ils vous égarent ſans le vouloir; les autres ſont malins, ils ne cherchent qu'à vous égarer;

les meilleurs ſont des indiſcrets, ils ne ſçavent où ils vous menent. Loin de vous raſſurer en écoutant les mauvais diſcours, vos allarmes redoublent, & les reſſources s'éloignent. Vous ne marchez plus qu'en tremblant, le terrain le plus ferme vous eſt ſuſpect, & vous paroît toûjours prêt à s'ouvrir ſous vos pieds. Bientôt vous ſerez rednit à ne bien penſer que de vous-même; & par une ſuite neceſſaire, loin de vous concilier l'eſtime de tout le monde, vous ferez que perſonne ne penſera bien de vous.

Il n'y a qu'un moyen ſûr de conſerver de la tranquilité parmi les hommes. Craignez moins leur cenſure que la vôtre; & refuſez votre attention à tout ce qu'ils diſent, pour la

donner toute entiere à ce que vous faites. Mais enfin ſi une fauſſe prudence vous aveugle aſſez, pour vous perſuader que vous pouvez courir quelque riſque, à ne pas écouter les délateurs; au moins qu'une plus ſaine prudence vous apprenne, à ne les écouter jamais quand ils accuſent votre ami; ou à ne les croire, qu'aprés vous être pleinement inſtruit & parfaitement convaincu.

Quand il n'y auroit contre le témoignage des délateurs, que le caractere de ces ſortes de gens, l'indignité de leur emploi, l'incertitude de ce qu'ils diſent; nous devrions, ſi nous étions ſages, le rejetter, lors même qu'ils le portent contre une perſonne qui nous eſt indifferente. Que ſera-ce donc quand ils nous denonceront

notre ami? Pouvons-nous alors nous défier trop, & d'eux & de nous, prendre trop de précautions contre le malheureux penchant de notre credulité?

Pour peu que nous ayons le courage de reſiſter au premier attrait, à la premiere impreſſion que la délation fait ſur nous, tout parlera pour notre ami contre le dénonciateur. Commençons par nous demander à nous-mêmes, ce qui engage cet homme à joüer un ſi odieux perſonnage. Eſt-ce l'honneur & la probité? Mais l'honneur & la probité veulent-elles, qu'on accuſe en ſecret un abſent qui ne peut ſe défendre? que l'on abuſe contre quelqu'un, de la confiance qu'il a priſe dans la ſageſſe & dans la diſcretion de ceux qui l'entendoient? que l'on preſte des in-

tentions malignes à des paroles échapées ſouvent par humeur & ſans reflexion ? qu'enfin on ſe faſſe un plaiſir, de troubler ſans aucun autre fruit la paix & l'intelligence qui regnent entre deux amis ? Eſt-ce deſſein de me ſervir ? Mais quel autre témoignage m'a-t-il donné de ſon attachement pour moy ? Sur quoy puis-je raiſonnablement me fonder, pour croire qu'il m'aime plus que ne fait celuy dont il me parle ? Et s'il m'aime moins, quelle foy merite-t il, quand il s'efforce de détruire dans mon eſprit, celui qui certainement m'aime davantage ? S'il faut me déterminer à croire, ou que mon ami eſt devenu faux & perfide, ou que celui qui l'accuſe, eſt artificieux & fourbe, ai-je à balancer ?

Ces premieres réflexions me conduiront naturellement à d'autres. J'examinerai les mœurs & l'eſprit du délateur. Je trouverai que c'eſt ou un homme malin qui ne ſe plaît qu'à nuire ; ou un intereſſé qui a ſes raiſons pour tâcher de me ſurprendre ; ou un homme picqué qui veut ſe vanger ; ou un eſprit de travers qui ne voit jamais rien que par les mauvais côtez ; ou un eſprit ſans diſcernement qui ramaſſe tout ce qu'il entend dire, & qui confond tout ce qu'il ramaſſe.

Si pour diſſiper les ſoupçons qu'on aura conçûs, ces reflexions ne peuvent fournir aucun ſecours, on n'en ſera pas moins lent à ſe déterminer. Si l'accuſation tombe ſur des choſes qui ne ſont pas capita-

les, on la negligera, ſans vouloir en tirer d'autre fruit, que de fuir comme un empoiſonneur celui qui l'aura faite. On aura grand ſoin de ſe dire, que ſi on lui a heureuſement échapé une fois, on pourroit bien ne luy pas échaper toûjours; & que le ſeul moyen de ſe ſauver de ſes embûches, c'eſt de ne le point écouter. Que ſi l'accuſation roule ſur des faits tres graves, on en ſera d'autant plus lent à la croire. On doit ſe repreſenter, qu'il ſeroit & plus genereux & plus ſage d'imiter ce Romain, * qui dans la crainte d'avoir à ſe défier de ſes amis, ou à rompre avec eux, jetta au feu un grand nombre de Lettres qui luy furent remiſes, & qui pouvoient lui apprendre les intelligences qu'ils entretenoient dans

le camp ennemi. Il aima mieux les raſſurer & les ramener par une noble & hardie confiance, que d'être réduit à les perdre par un éclairciſſement auſſi funeſte pour lui, que honteux pour eux.

En effet il n'y a rien à gagner dans de pareils éclairciſſemens. Si on trouve ſon ami innocent, quel chagrin pour luy que d'avoir eu à ſe juſtifier? Quel regret pour nous que de nous être permis de le ſoupçonner? S'il ſe trouve coupable, quelle affreuſe neceſſité que d'avoir à condamner en luy notre propre choix, & à ſe ſéparer pour jamais de ce qu'on a ſi long temps aimé?

Mais ſi ceux qui veulent approfondir ces ſortes d'accuſations, ſont imprudens & peu genereux; ceux qui ſans éclair-

ciſſement ſur des apparences qui leur paroiſſent convaincantes, rompent avec leurs amis, ſont injuſtes & barbares. Il n'eſt pas impoſſible, je l'avoüe, qu'il ſe preſente quelquefois des occaſions, où les preuves ſoient d'une évidence à nous convaincre, & d'une nature à exiger de nous un ſecret impénetrable. C'eſt un ami d'une foy entiere & éprouvée, qui nous a fourni ces preuves; aprés nous avoir engagez à n'en parler jamais. Je conviens qu'en de pareils cas on peut rompre ſans déclarer les cauſes de la rupture; mais on ne le doit jamais, que ſous trois conditions. L'une d'avertir la perſonne qu'on quitte, que nous renonçons à ſon amitié; & la prier de ne nous point demander d'autre expli-

cation, parce qu'il ne nous eſt pas permis d'en avoir. L'autre, que refuſant de mettre notre ami en état de ſe juſtifier, nous nous chargions dans le monde de tous les frais de la rupture; c'eſt-à-dire, de tous les ſoupçons d'inconſtance, de bizarrerie, d'injuſtice que cette rupture peut faire naître dans les eſprits. La derniere, que nous concertions avec lui, tout ce qui lui en peut adoucir la honte, & le chagrin; & que nous le laiſſions maître des dehors qui lui conviennent.

Hors ces cas ſinguliers qui ne tirent point à conſequence, parce qu'ils ſont des exceptions à la regle, on doit ſe faire une loy inviolable de ne jamais rompre avant que de s'être éclairci. La raiſon &

l'humanité nous défendent, de juger perſonne ſans l'entendre; l'amitié nous en donnera-t-elle le droit contre notre ami? N'eſt-ce pas déja prendre aſſez ſur l'équité, que de donner à notre ami ſa partie pour Juge? Faudra-t'il encore pour comble d'injuſtice, que ce Juge ſoit ſourd à ſes raiſons?

Loin de tomber dans un ſi monſtrueux excés, la tendre amitié nous jettera dans un autre, mais tout loüable & tout honête. Perſuadez que l'éclairciſſement le mieux aſſaiſonné eſt toûjours deſagreable, nous prendrons grand ſoin d'en écarter toute ſorte d'amertume & d'aigreur: nous y apporterons contre nous les préventions, dont nous aurions tant de peine à nous défendre contre un autre, qui ſe

plaindroit

plaindroit de notre ami. C'eſt là où elles peuvent être auſſi honorables que juſtes. Nous préterons à ſes juſtifications, le poids; qu'y peut ajoûter la ſincere envie de les trouver bonnes? Rien d'équivoque ne ſera interpreté qu'en ſa faveur. Tout ce qui paroîtra douteux, paſſera pour conſtant s'il eſt à ſon avantage, & ſera rejetté comme faux, s'il luy eſt contraire.

Malgré toutes ces precautions notre ami nous paroît-il coupable? ſuſpendons ſa condamnation. Eſt-ce une premiere faute? Que ſa conduite paſſée obtienne grace. Eſt-ce foibleſſe? Que notre propre interêt l'excuſe. Eſt-ce malignité? Que ſon repentir nous deſarme.

C'eſt ainſi qu'un homme

ſage ſçaura rendre utile pour lui, ce qui eût été funeſte pour un homme vulgaire. Ce qui auroit détruit une amitié commune, affermira la ſienne. La faute remiſe deviendra un nouveau lien qui unira plus étroitement les amis. Ils reprendront une nouvelle ardeur, l'un pour conſerver ſon bienfait, l'autre pour ſe montrer digne de l'avoir reçû.

Quand ces écüeils ſeront évitez, l'amitié ne ſera pas encore en ſeureté. L'amour propre luy en fera continuellement trouver d'autres, d'autant plus dangereux, qu'ils ſont plus imperceptibles. Il eſt aiſé de ſe ſauver des pieges que l'on nous tend; tout nous porte à nous en défier: mais qu'il eſt difficile d'être en garde contre ceux qu'on ſe dreſſe à

ſoi-même ! Tout nous force à y tomber.

L'homme naturellement eſt diſpoſé à n'eſtimer, & à n'aimer rien tant que lui-même. Ce ſentiment inſpiré par la nature eſt dans les vitieux la ſource de tous les vices ; rectifié par la raiſon, il eſt dans les ſages le principe de toutes les vertus. L'eſtime de ſoi-même groſſiere & naturelle n'inſpire que le mépris des autres, & rend un homme ridicule ; l'eſtime de ſoy épurée & bien entenduë, ne nous apprend qu'à nous reſpecter nous-mêmes, & à ne nous permettre rien d'injuſte ou d'indigne. L'amour propre brute & inculte nous aſſure que tout doit être fait pour nous, & nous rapporte tout ſans aucun égard pour perſonne. L'a-

mour propre cultivé & poli par la ſageſſe nous enſeigne, a rendre à chacun ce qui lui appartient, pour obtenir qu'on nous rende à notre tour ce qui nous eſt dû, & à meriter par nos égards pour les autres, que les autres en aïent pour nous. Ainſi demander à l'homme qu'il ſoit ſans amour propre, c'eſt lui demander qu'il ceſſe d'être homme; exiger de luy qu'il place bien ſon amour propre, & qu'il en faſſe un bon uſage, c'eſt exiger qu'il ſoit raiſonnable.

C'eſt à cet amour propre mal dompté, que l'on doit ſans ceſſe faire la guerre, ſi l'on veut que l'amitié ſoit durable & conſtante. Elle n'a point de plus dangereux ennemi. C'eſt lui qui en ébranle les fondemens les plus ſolides,

c'eſt lui qui en délie les nœuds le plus étroitement ſerrez. Repaſſez dans votre eſprit tant d'amitiez celebres, qui aprés avoir été propoſées comme des modeles, ſont enfin devenuës par des ruptures ſcandaleuſes, de triſtes exemples de l'inconſtance humaine. Remontez, s'il ſe peut, juſqu'à la premiere origine de ces malheurs; vous trouverez qu'un amour propre aveugle les a cauſez.

Vous exigez de votre ami, à proportion de ce que vous croïez vous être dû. Vous étendez ſouvent ce qui vous eſt dû, bien plus loin qu'il ne faut; & par une conſequence naturelle, vous exigez beaucoup plus qu'on ne vous doit. De là il arrive, qu'aprés vous être fait à vous-même des droits; aprés

les avoir établis pour regle des devoirs de votre ami ; toutes les contraventions qu'il fait à votre loy, vous les traitez de fautes capitales ; pendant que votre ami, qui ne connoît point votre loy, ou qui ne l'a point reçûë, traite de caprice toutes vos plaintes.

De là ſe forment inſenſiblement les froideurs, enſuite les meſintelligences, & enfin les ruptures. L'un croit qu'on ſécouë le joug de l'amitié, & s'irrite ; l'autre croit qu'on l'appeſantit, & ſe revolte. L'un ſouhaite des complaiſances, & ſe veut diſpenſer d'en tenir compte ; l'autre ne veut point en avoir, qu'on ne les lui rende. Nous n'aimons point à être contredits, nous voulons dominer, & nous prétendons impoſer à notre ami juſqu'à nos

goûts & à nos opinions ; luy il veut penſer ce qui lui plaît ; & ne peut conſentir d'être ſubjugué.

Un ſecret infaillible pour remedier à ce deſordre, c'eſt d'avoir moins bonne opinion de ſoi, & de l'avoir meilleure des autres. Quand dans la diſpute qui s'échauffe, nous trouvons mauvais que notre ami nous contrarie, faiſons un prompt retour ſur nous ; n'a-t-il pas le même droit de ne pas trouver bon que nous le contrediſions ? Les amis ne doivent jamais être differents dans leur volontez. Ils doivent aller également au bien commun par les routes que la vertu leur trace. Mais dans les matieres indifferentes, ils peuvent être librement d'avis contraire. Qui peut autoriſer

notre impatience; Que pouvons-nous dire pour nous, que notre ami ne puiſſe alleguer pour lui? Il ſoûtient un mauvais parti; quel autre titre avez vous pour en juger, que votre preſomption? Il eſt opiniâtre; quel nom voulez vous qu'il vous donne, quand vous ne cedez pas plus que lui? Il met trop de chaleur & de vivacité dans les converſations; en ſeriez-vous bleſſé, ſi vous y mettiez vous-même plus de ſang froid & de moderation?

Les reflexions que nous aurons faites ſur ce qui ſe paſſe dans le diſcours, appliquons-les aux actions qui nous choquent. Votre ami n'a pas eu dans une occaſion toute l'attention que vous pouviez deſirer; oſeriez-vous dire que vous n'en avez jamais manqué?

Vous

Vous attendiez davantage de ſon ardeur: faites-vous juſtice, il y en a peut-être mis plus qu'il ne vous en devoit; il en a mis en beaucoup d'autres occaſions plus que vous n'en eſperiez; compenſez. Il s'eſt fait demander un ſervice, ſur lequel il devoit vous prévenir. Examinez-vous bien, vous trouverez que vous en avez donné plus d'une fois l'exemple. Il n'a pas eu aſſez d'exactitude & de vivacité, dans une affaire qui vous importoit: mais peut-être n'en a-t-il pas davantage dans ſes propres affaires; peut-être n'en avez-vous pas eu vous-même plus que luy dans celle-cy. Accoûtumez-vous à recevoir comme des graces tous les bons offices qui vous ſont rendus; & à payer comme des dettes tous

vice. J'appelle vice ces fautes que les Loix ne puniſſent point; mais qui nous attirent le reproche de la conſcience, & le mépris des gens d'honneur.

Comme la vertu a lié les amis, ainſi que nous l'avons montré d'abord; il s'enſuit neceſſairement, que le vice doit les délier. Mais quand le déreglement d'un ami nous force à rompre avec lui, nous ne devons jamais en venir là qu'avec beaucoup de précaution. Il faut avoir épuiſé conſeils, reproches, patience, exemples, douceur, ſeverité, gloire; en un mot tout ce qui peut être propre à lui ouvrir les yeux & à le ramener. Abandonner ſon ami dés que la foibleſſe le fait chanceler ou tomber, c'eſt manquer à la plus eſſentielle

obligation de l'amitié. Il n'y a rien à quoy elle engage tant les amis, qu'à ſe ſoutenir l'un l'autre dans le penible chemin de la vertu ; & à ſe relever l'un l'autre, quand on eſt tombé. Voilà ſon premier office, ſa principale vûë. C'eſt être homme que de tomber ; c'eſt être ami, que de tendre la main à quelqu'un aprés ſa chûte ; c'eſt être inhumain, que de fouler aux pieds celui qui tombe.

C'eſt ainſi que ſans compoſer avec le vice, il faut ménager le vicieux. Haïſſons le vice dés qu'il ſe montre ; mais ne ceſſons pas d'aimer notre ami dés qu'il en eſt infecté. Faiſons la guerre à l'un, mais ſecourons l'autre. Si tous nos ſecours ſont inutiles ; ſi le mal reſiſte à tous nos remedes & paroît incurable ; alors il n'y

a plus à balancer; il faut ſe dégager d'un commerce qui pourroit devenir contagieux; & ne pouvant plus eſperer de rendre à notre ami l'innocence qu'il a perduë, nous ne devons plus ſonger qu'à mettre la nôtre en ſeureté.

La raiſon, l'honneur, la bien-ſeance, tout nous ordonne de nous détacher. La raiſon nous dit, qu'à courir trop long-temps aprés un homme qui s'égare, on court riſque de s'égarer ſoi-même. L'honneur nous apprend, qu'il ne peut ſubſiſter dans la ſocieté de gens corrompus, & que les liaiſons qu'on a avec eux deshonorent. La bien-ſeance nous dicte, qu'il doit y avoir du rapport entre nos mœurs & ceux de nos amis; & que c'eſt autoriſer le vice, que de vivre dans des

liaiſons familieres avec les vicieux.

Mais quelque raiſon qu'on puiſſe avoir de rompre, on ne peut jamais apporter trop de circonſpection dans la maniere de le faire, & dans les ſuites de la rupture. Comme on ne s'y doit porter, qu'aprés que par une longue & meure déliberation, elle a paru juſte & neceſſaire; il faut que tout s'y reſſente de la ſageſſe dont elle eſt l'ouvrage. Il faut prendre grand ſoin, que nulle paſſion n'entre, ſoit dans ce qui précede, ſoit dans ce qui ſuit.

La plûpart des gens n'écoutant que leur dépit ou leur chagrin, rompent avec éclat. Les ſages n'épargnent rien pour l'éviter. Ils ſçavent que c'eſt violer les myſteres de l'amitié, que de les reveler au public.

Elle a un tribunal ſecret où tout doit ſe paſſer & ſe terminer; les amis doivent être eux-mêmes leurs mediateurs & leurs Juges; les jugemens qu'ils rendent, doivent s'executer ſouverainement & ſans bruit. Il n'y a qu'à perdre pour eux, à faire courir dans le monde l'hiſtoire de leurs differends, & de leur rupture. Le monde rarement équitable, ſouvent malin, prête à cette hiſtoire des Commentaires qui ne manquent point d'être deſavantageux à tous les deux. Comme chacun y a ſes partiſans, les opinions ſe partagent. L'un eſt traité de bizarre, ou d'injuſte; l'autre de perfide ou d'ingrat; & preſque toûjours le mieux qui arrive à celui qui a la raiſon de ſon côté, c'eſt d'être regardé comme un homme dur & incommode.

Pour prévenir ces inconveniens, les perſonnes raiſonnables concertent ſi bien leur rupture, que le monde ne s'en apperçoit, que lors qu'il ne s'y intereſſe plus. Elles s'expliquent enſemble ſans chaleur; elles conviennent des conditions de leur ſeparation; tout l'interieur eſt changé, mais les mêmes dehors ſubſiſtent; elles ne retranchent pas d'abord tout commerce entre elles; mais peu à peu elles ſe voyent moins, & font ſi bien inſenſiblement, que lors qu'elles ceſſent de ſe voir tout-à fait, le monde qui s'y trouve comme accoûtumé n'y ſonge pas. En un mot, elles ſe gardent bien de déchirer l'amitié, elles aiment mieux la découdre.

La même prudence que les ſages mettent dans leur ruptu-

re, ils l'apportent dans toutes ſes ſuites. Comme ils n'ont point cherché à en inſtruire le monde, ils ne s'efforcent pas auſſi de la juſtifier par des declamations auſſi outrées qu'indecentes. Ils ne croïent point, que pour ſe diſculper d'avoir ceſſé d'être ami, on doive ſe montrer ennemi. Si vous les rencontrez dans les mêmes lieux, vous les voyez ſe traiter avec tant de douceur & d'honnêteté, qu'il vous ſemble que les occaſions, les affaires, & non leurs volontez les éloignent; qu'ils ſont ſeparez, plûtôt que diviſez. N'eſperez point plaire à l'un, en parlant mal de l'autre. Quelque vrais que ſoient les faits que vous debitez, vous ſerez toûjours écouté avec froideur, & jamais avec plaiſir. Le ſen-

timent de l'amitié n'y eſt plus; mais le ſouvenir en reſte. C'eſt aſſez que d'avoir à ſe dédire par ſa conduite, ſans ſe charger encore de la honte de ſe retracter dans ſes paroles.

Un honnête homme ſe reſpecte toûjours lui-même dans ſon ancien choix. Il mépriſera un vicieux qui ſe ſera corrompu, un l'âche qui lui aura manqué, un fourbe qui l'aura trahi, un ingrat qui ſe ſera oublié; mais il ne ſe preſſera point de faire éclater ce mépris, pour un homme qu'il a fait autrefois profeſſion publique d'eſtimer. Si la nature jette malgré luy quelques mouvemens d'indignation, de colere, ou de haine dans ſon cœur, (car il eſt des occaſions où le plus ſage peut à peine s'en défendre,) loin de les entretenir,

il aura grand ſoin de les reprimer, & ſur tout de ne les laiſſer jamais paroître.

La vengeance ſi douce au reſte des hommes, n'aura point d'attraits pour luy. Perſuadé qu'elle eſt preſque toûjours injuſte, & jamais glorieuſe; il en étouffera juſqu'aux moindres deſirs. Envain les occaſions de détruire d'infideles amis le ſolliciteront par leur facilité; & pour le mieux ſurprendre, ſe montreront à lui ſous la belle apparence de la juſtice, qui demande un exemple contre les infracteurs des loix de l'amitié; c'eſt beaucoup ſi elles obtiennent qu'il ne ſerve pas des ingrats. La ſeule vengeance qu'il ſe permet, c'eſt de leur faire du bien. Mais il ſe gardera bien de l'accompagner d'une maniere inſultante,

dédaigneuſe, ou vaine. Il leur en ôtera la connoiſſance s'il eſt poſſible ; & s'il ne le peut, il ne leur en parlera jamais. Aſſez vengé ſi la nobleſſe de ſa conduite leur ouvre les yeux ſur l'indignité de la leur, il ne cherchera d'autre fruit de ſon bienfait, que le regret qu'ils auront de ſentir qu'ils ne le meritent pas, & de connoître trop tard toute la grandeur de leur perte. C'eſt donc une erreur bien étrange & bien groſſiere, que de croire qu'en rompant on ſe dégage de toutes ſortes de devoirs envers celui avec qui l'on a rompu. Tous ceux qui naiſſent de l'amitié ſeule peuvent bien ceſſer ; mais tous ceux qui naiſſent de l'honnêteté publique & de la vertu, ſubſiſtent toûjours.

Ainſi, quoique vous puiſſiez

ne pas reſſentir les biens, ne pas compatir aux maux qui arrivent à l'indigne ami que vous avez quitté; n'apporter aucune attention; ni à ſes interêts ni à ſes plaiſirs, ni à ſes peines: vous ne pouvez jamais vous diſpenſer de luy rendre tout ce que l'honneur & la juſtice exigent de vous pour un ennemi, ou même pour un indifferent.

N'allez donc pas vous imaginer, lorſque cet infidele trahit votre confiance, qu'il vous authoriſe à trahir la ſienne; qu'en montrant les Lettres qu'il a reçûës de vous, il vous donne le droit de publier celles que vous avez reçûës de lui. On vous plaindra, & on le deteſtera tant que vous garderez le ſilence: on vous croira digne d'avoir eu un tel ami dés que vous l'imiterez.

terez. Ce n'eſt pas punir les méchans, c'eſt les juſtifier en quelque ſorte, que de leur reſſembler. Si vous ſuivez la conduite de votre perfide ami, quel droit avez-vous de la condamner? Si vous la condamnez, quel droit avez-vous de la ſuivre?

Il faut, me direz-vous, contenir les ſcelerats par la crainte d'une juſte repreſaille. Leur ôter ce frain, c'eſt abandonner à leur merci tous les gens de bien. La fin que vous vous propoſez eſt bonne; mais la voie que vous voulez prendre pour y parvenir, eſt-elle legitime? Examinez avec un peu d'attention le principe ſur lequel vous vous fondez pour reprimer les méchans; vous trouverez que les conſequences en ſont terribles, & vont à renverſer toute la ſocieté.

S'il eſt une fois determiné, que parce qu'un homme a violé notre ſecret, nous pouvons honnêtement violer le ſien, il ſera vray de dire que nous pouvons rendre injuſtice pour injuſtice. Ainſi votre maiſon a-t-elle été brûlée par un voiſin envieux, vous irez brûler la ſienne? Votre fils a-t-il été tué, vous irez tuer le fils de l'aſſaſſin; ou tuer l'aſſaſſin lui-même. Les loix n'ont plus qu'à ſe taire, leur miniſtere eſt inutile, tous les Tribunaux doivent être fermez. Chacun s'érige un Tribunal particulier, y prononce ſouverainement dans ſa prope cauſe, & execute de ſon autorité les jugemens qu'il a prononcez.

Je ne pretens point montrer les ſuites d'un tel deſordre, on les comprend aſſez dés qu'

on les entrevoit. Chacun devenant l'eſtimateur de l'injure qu'il a reçûë, en étend la compenſation juſqu'où il luy plait. La balance & le glaive que la juſtice avoit remis entre les mains du Magiſtrat, paſſent entre les mains des plus forts ou des plus audacieux. Tous les hommes armez les uns contre les autres rejettent la ſocieté civile dans la premiere confuſion, dont les Legiſlateurs avoient eu tant de peine à la tirer.

Il eſt vrai pourtant que la repreſaille eſt du droit public; mais elle n'a rien de commun avec le droit particulier. Comme les loix ne ſont ni écoutées ni reſpectées dans le tumulte de la guerre, la repreſaille devient neceſſaire pour contenir l'ennemi, pour préve-

nir ou reparer les maux dont il nous menace ; ou qu'il nous a faits. Mais dans le ſein de la paix, entre des Sujets du même Prince, lors que les loix ſe font entendre & ſe font obeïr, la repreſaille devient un attentat & un crime.

Mais quoy (dira-t-on) les Loix n'exercent point leur pouvoir contre les perfides qui trahiſſent la confiance ; & par conſequent il eſt juſte d'uſer contr'eux de repreſaille, la ſeule voye qui reſte pour les punir. Si ce principe eſt vrai, toutes les actions honteuſes deviennent legitimes & permiſes. Dés qu'un homme me trompe par un menſonge, je puis le tromper par un autre. S'il me cauſe du dommage par un parjure, je puis à mon tour me parjurer pour luy nuire ; &

ainſi des autres infamies de cette eſpece. Il n'y aura perſonne qui ne découvre ſans peine, tout ce que cette morale a de faux & de pernicieux. Quoique les loix ne déployent point leur rigueur, contre ceux qui ne bleſſent que l'honneur & la probité; il ne faut pas conclure de là, que ces malheureux ne ſoient ni jugez ni punis. Il y a un autre Tribunal, devant lequel ils doivent comparoître, & qui n'eſt ni moins ſevere, ni moins redoutable que les Tribunaux élevez par les Loix. Ce Tribunal, c'eſt le monde; là ſans égard ny pour les perſonnes, ny pour la fortune, ny pour les rangs, on prononce ſur tout ce qui n'eſt pas du reſſort des loix. Veritablement on n'y connoît point l'uſage des tor-

tures & des ſupplices : mais on y condamne à ce qui eſt mille fois plus à craindre pour un honnête homme, je veux dire, à l'opprobre, & à l'infamie. Eſt-ce aſſez ſçavoir tout le prix de l'honneur, que de s'imaginer, que le perfide qui nous trahit, ou qui nous trompe, n'eſt pas aſſez puni quand il eſt deshonnoré ? Et merite-t-on d'être vangé, quand on ne ſe contente pas d'une telle vengeance ?

Renvoyez donc & au monde & à ſa propre conſcience votre indigne ami ; livrez-le à ſes remords : & n'oubliez jamais, qu'il ne vous eſt point permis d'être fourbe & méchant, parce qu'il l'a été.

Entre les amis qu'il eſt permis de quitter, je compte ceux, qui ardens & empreſſez, tant

que la fortune vous accompagne, ſe refroidiſſent dés qu'elle s'éloigne. Comme je traite icy de la veritable amitié, qui ne peut être qu'entre les hommes vertueux, il eſt évident que les amis dont je parle, ne ſeront point capables de cette lacheté. Mais ſi ſur de belles apparances, ſi ſur la foy d'une réputation mal meritée, on avoit été ſurpris; je croy qu'il ne faut avertir perſonne de l'intetêt que l'on a de s'en détacher. Je ſuis même perſuadé, que ce ſeroit une precaution inutile, que de les caracteriſer. Ils ſçauront aſſez ſe faire reconnoître; & le ſage aura peine à regarder comme une diſgrace, l'accident qui luy vaudra une telle découverte.

Les veritables amis peuvent

quelquefois s'oublier, & même s'endormir lorſque leur ami eſt dans la proſperité; mais il n'y a que les faux qui ſe negligent, ou qui le perdent de vûë lors qu'il eſt dans l'infortune. On peut ſans reproche être moins empreſſé dans l'état floriſſant d'un heureux ami: mais on ne peut ſans infamie abandonner un ami malheureux. Nos devoirs ſe multiplient, à meſure que ſes malheurs augmentent. Ne croyons pas avoir tout fait, & être parvenus au plus haut degré de l'amitié, quand nous lui aurons fait part de nous biens. Il eſt vray qu'aujourd'huy l'on paſſe pour un parfait ami, lors qu'on a pû faire un ſemblable effort; mais gardons-nous bien de penſer ainſi. J'ay oüi dire à une perſonne qui ne fait pas moins d'hon-

neur

neur à ſon ſexe par ſa grandeur d'ame, que par la force & par la beauté de ſon eſprit, que rien ne deshonoroit tant notre ſiecle, que cette admiration qu'on prodigue à ceux, qui ne ſont point avares de leur bien pour leurs amis. Et quoi diſoit-elle un jour; *ſi faire part de ſes biens à ſes amis dans le beſoin, eſt regardé comme le dernier degré de la plus heroïque amitié, quel ſera donc le premier? Quoi, l'argent qu'une ſimple pente à une magnificence mal entenduë ou à la profuſion, une inclination liberale, un ſentiment de compaſſion & d'humanité, fait tous les jours répandre indifferemment par des diſſipateurs, ou par des perſonnes reglées, ſur des gens à qui ils ne doivent rien, pourra-t il acquerir un merite ſi rare, quand on le donne à*

*un autre ſoi-même, ou quand on l'employe à payer ſes dettes? En avons nous une (*continua-t-elle*) & plus legitime, & plus privilegiée, que celle dont l'amitié nous charge envers un ami qui eſt dans la diſgrace? Que l'on s'expoſe à l'inimitié des grands, que l'on riſque ſa fortune, qu'on prodigue ſa ſanté, qu'on ſe livre ſans ménagement aux plus rudes fatigues & aux plus grands travaux; je reconnois l'ami vif, tendre, genereux, le parfait ami, & je ne puis jamais trop le loüer: mais que l'on ouvre ſa bourſe à un ami indigent; je ne vois rien qu'un honnête homme, mais ami mediocre, ne puiſſe & ne doive faire. Ces éloges que l'on donne au ſacrifice de l'argent, ſont bien dignes de cœurs corrompus, qui ne connoiſſent pas de plus noble victime. Les Anciens entendoient*

bien mieux l'amitié que nous. Ils empruntoient dans les occaſions preſſantes pour donner ; & en cela ils ne croyoient encore avoir fait, qu'éviter l'infamie.

Il n'eſt pas difficile de conclure de là, que c'en eſt une très-grande, que de manquer à ſes amis dans la diſgrace ; & qu'il n'y a point de cauſe de rupture plus juſte, que celle qu'une telle lâcheté autoriſe. Si la vertu forme les nœuds de l'amitié ; s'il n'appartient qu'au vice ou à l'infidelité de les rompre ; l'adverſité doit les ſerrer, la mort doit les conſacrer.

Quand on ſonge à tout ce que la mort d'un ami répand d'amertume & de chagrin ſur le reſte de la vie ; on connoiſt aiſément que les douceurs de l'amitié ſont données à des

charges ſi peſantes, que ſi l'on eſtoit ſage, on craindroit plus de faire un ami, que d'en manquer. Rien n'approche de l'état, où l'on ſe trouve aprés la perte d'un fidele ami. Toute la nature paroît avoir changé de face. Les jours les plus ſereins ſont obſcurs pour vous; vos reflexions ſont triſtes, vos ſonges ſont funeſtes, tout ce qui vous environne vous déplait, ou vous paroît étranger. Sans ceſſe occupé de ce que vous avez perdu, on diroit que vous comptiez pour rien tout ce qui vous reſte. Envain l'on s'empreſſe de faire diverſion à votre douleur; les ſoins les plus tendres vous importunent; & s'ils parviennent quelquefois à diſtraire votre imagination, elle ſemble n'avoir quitté pendant quel-

ques momens ſon objet, que pour le pourſuivre bien-tôt aprés avec plus de force, & s'en reſſaiſir plus vivement. En quelques lieux qu'on vous entraîne, votre douleur vous ſuit; de quelques penſées qu'on cherche à vous occuper, vous en revenez toûjours à vous dire, que pour jamais vous êtes ſeparé de votre ami. Dans vos rêveries, vous le cherchez comme s'il vivoit encore. Une douce habitude conduit vos pas dans les lieux, que vous aviez aimé le plus; mais à peine y étez-vous arrivé, qu'ils vous attriſtent. La ſolitude eſt pour vous la plus charmante compagnie; & ſi vous en pouvez ſouffrir une autre, c'eſt celle de quelqu'ami, qui loin de combatre votre douleur, la nourrit, la flatte,

& la partage avec vous.

Ceux qui ont le cœur ſenſible, & qui ont fait de telles pertes, m'entendent, & me pardonnent de m'être icy abandonné; je parle un langage inconnu pour les autres; quelque vive que ſoit leur imagination, elle ne ſuppléra point à ce qui veut avoir été ſenti, pour être penſé.

J'avoüe donc que je ne ſuis point aſſez auſtere, pour blâmer une ſi juſte douleur. Mais je ne ſuis point auſſi aſſez indulgent, pour en approuver l'excés. Si l'on veut que les vertus ſoient à l'uſage des hommes, il faut qu'elles ſoient humaines; mais ſi on veut leur permettre quelque uſage des paſſions, il faut qu'elles ſoient raiſonnables.

On ne peut douter que la

douleur n'en ſoit une ; on ne peut donc nier qu'elle ne dégenere bien-tôt en foibleſſe, ſi on ne lui donne des bornes. La nature a des droits, ſur leſquels toute la ſeverité des Philoſophes ne peut rien prendre. L'experience ne nous a que trop appris, que plus leurs leçons ont été fieres, moins elles ont fait de fruit ; plus ils ont été magnifiques dans leurs promeſſes, moins ils ont tenu. Abandonnons à la nature les premiers mouvemens, qu'auſſi bien nous ne pourrions retenir. Notre reſiſtance à contre-tems les augmenteroit, loin de les calmer : mais aprés avoir donné à la nature ce qu'on ne lui peut refuſer, rendons à la raiſon ce qui lui appartient.

Si nous la conſultons, nous reconnoîtrons bien-tôt, que la

fidele amitié ne conſiſte pas à pleurer long-temps la perſonne qu'on a perduë ; mais à ne l'oublier jamais. Le foible verſe des pleurs ; le ſage laiſſe échaper quelques larmes ſur le tombeau de ſon ami. Je ne vous repreſenterai pas ce que penſoit un Ancien, qu'ordinairement ceux qui pleurent le plus, ſont le moins affligez. Je ne vous dirai pas, qu'il eſt à craindre, qu'ennuié de pleurer, on ne vienne à s'ennuyer auſſi de penſer à ce qu'on pleure ; & que les larmes venant à ſe ſecher, le ſouvenir ne s'efface. J'écris pour des amis ſinceres. Ainſi je ne ſoupçonne point d'oſtentation leur douleur, & je ne crains point que la mort leur faſſe oublier ce qu'ils ont aimé. Mais je ne puis me diſpenſer de remarquer, que les

pleurs ſont le partage des ames les plus foibles. Les enfans, les vieillards, les femmes du commun pleurent volontiers. Les ames fortes & genereuſes expriment autrement leur douleur.

Comme elles ſçavent que la triſteſſe la plus profonde & la plus opiniâtre ne remedie à rien; loin de s'y abandonner, ſi elles ſuccombent ſous l'effort d'une premiere ſurpriſe, elles font ſi bien, qu'aidées de leurs reflexions & des ſages conſeils de leurs amis, elles ſe rélevent.

L'homme ſage aprés que les premiers nuages de la douleur ſe ſont un peu diſſipez, reconnoît enfin qu'une longue triſteſſe, & que rien ne peut diminuer, eſt injuſte par rapport à lui, injurieuſe par rapport aux

autres, inutile par rapport à l'ami qu'il regrette.

Par rapport à ſoy, rien n'eſt plus injuſte que de ſe conſumer dans ſes regrets. La nature & la raiſon nous défendent de nous détruire. Nous nous devons à la Patrie, à la famille; & il ne nous eſt point permis ſans bleſſer l'équité, de diſpoſer de ce qui leur appartient. Il y a plus de pareſſe que de ſenſibilité, à ſe laiſſer aller à l'attrait & au penchant de la douleur. On ne peut en ſecoüer le joug, ſans livrer quelques combats. Ils coûtent trop à une ame molle; il eſt bien plus facile de ſuivre ſans reſiſtance la paſſion qui nous entraîne, & de cacher notre honte & notre foibleſſe, ſous les titres ſpecieux de tendreſſe & de ſenſibilité,

Il n'eſt donc rien de plus injuſte par rapport à nous, que cette opiniâtre triſteſſe, qui tout à la fois nous deshonore & nous détruit. Mais il n'eſt d'ailleurs rien de plus injurieux par rapport aux autres. Quand nous rejettons conſtamment toutes les conſolations qu'ils s'empreſſent de nous donner; quand notre douleur ſe redouble en leur preſence; quand nous en paroiſſons tellement occupez, que nous témoignons ne vivre que pour elle; ne les forçons-nous point à penſer que nous les mépriſons, ou du moins que nous ne les eſtimons gueres? Mettons-nous un moment à la place des amis qui nous reſtent. Si la perte de quelqu'autre ami les affligeoit de telle ſorte, qu'inſenſibles à tous nos ſoins, ils ne

vouluſſent plus nous écouter ? qu'uniquement touchez de la perte qu'ils ont faite ; ils vouluſſent s'opiniâtrer à la croire & à la dire irreparable, ſans daigner ſeulement ſonger, que nous pourrions les aider à remplacer ce qu'ils regrettent ; notre tendreſſe & peut-être notre vanité ſeroient bleſſées de cette conduite. Quel droit avons-nous d'exiger d'eux plus d'indulgence ?

Ne croyez pas que plus vous paroîtrez fidelles à votre douleur, plus vous donnerez de prix à votre attachement pour vos amis. Si votre douleur ſe renferme dans de juſtes bornes, n'en doutez point, elle vous fera honneur : mais ſi vous vous obſtinez à la perpetuer, elle ne ſervira qu'à détacher de vous

tous vos autres amis, & à leur perſuader que vous ne les aimez point.

Aprés tout, il eſt d'autant plus déraiſonnable de donner aux vivans ce chagrin, qu'il eſt abſolument inutile au mort. Si a force d'arroſer de nos larmes les cendres d'un ami nous pouvions les ranimer; je croirois que l'on ſeroit comptable à l'amitié de tous les momens, où l'on ne pleureroit pas. Mais ſi notre douleur en nous détruiſant acheve d'enlever à notre ami la ſeule vie que nous pouvons luy conſerver; il faut convenir que nous ne ſçaurions trop combattre notre douleur, ni trop nous opiniâtrer à la vaincre.

La ſeule vie qui reſte à notre ami, quand il eſt mort, c'eſt celle qu'il conſerve dans notre

cœur & dans la memoire des hommes. Cette vie eſt attachée à la conſervation de nos jours. C'eſt donc inhumainement enlever à notre ami ſon bien le plus précieux que de les abreger.

Mais quoi peut-on commander ainſi à la douleur, & ne regrettera-t-on point un ami mort? On ne commandera point aux premiers mouvemens de la douleur: nous ne pouvons pas nous le promettre, ils ſont trop impetueux; nous ne devons pas le deſirer, ils ſont trop juſtes. Mais on commandera à une douleur opiniâtre, que la raiſon & la ſageſſe doivent dompter. On regrettera les morts; mais non par des larmes ſteriles, qui leur ôtent plus qu'elles ne leur donnent; on les regrettera par tout

ce qu'il y a de plus propre à les faire revivre.

Je ne parle point du moyen le plus glorieux & le plus efficace pour y parvenir ; je veux dire de conſacrer leur nom dans quelque ouvrage digne des ſoins & de l'attention de la poſterité. Ce talent eſt donné à trop peu de gens pour s'arrêter à marquer cette obligation : & d'ailleurs entre ceux à qui il a eſté donné, je veux croire qu'il n'en eſt point qui ne connoiſſe ce devoir, & qui ne le cheriſſe. Mais il eſt un autre moyen de faire revivre ſes amis, & ce moyen eſt d'autant moins à negliger, qu'il eſt facile & à la portée de tout le monde. Faiſons naître ſouvent les occaſions d'en parler ; rappellons les ſans ceſſe dans nos converſations ; ayons, s'il ſe peut, leurs

portraits ; conſervons-les dans les lieux que nous habitons ordinairement. Prenons plaiſir à vanter leur eſprit, leurs talens, leurs vertus : mais gardons-nous bien de nous abandonner à la douleur, dés que nous entendons ſeulement prononcer leur nom.

Si vos larmes coulent auſſitôt qu'on vous parle de votre ami, tout le monde évitera de vous en parler. Chacun n'aura d'attention qu'à détourner le diſcours, lorſque vous le voudrez faire tomber ſur ce ſujet. Ceux qui vous aiment, & ceux qui ne vous aiment pas, prendront également cette precaution. Ceux qui vous aiment, la prendront pour ne vous pas attriſter ; ceux qui ne vous aiment pas la prendront pour ne ſe pas ennuyer.

Ainſi vous ſerez reduit à n'entendre plus parler de votre ami ; vous ne trouverez plus perſonne avec qui vous puiſſiez agreablement vous entretenir de lui. Vous l'éloignerez du ſouvenir des hommes, vous qui ne devez travailler qu'à l'y conſerver ; & au lieu de cette vie toute glorieuſe qu'il devoit reprendre ſans ceſſe dans vos diſcours ; vous l'enſevelirez une ſeconde fois dans votre triſte memoire.

Voulez-vous donc bien regretter votre ami, faites-le regreter aux autres. Soïez prompt à vous ſaiſir de la moindre occaſion de ſoutenir & de rehauſſer ſa gloire. Vante-t-on en vous quelque talent qui luy ait eſté commun, rapportez-luy en l'honneur. Approuve-t-on quelque action de vertu

que vous ayez faite, reconnoiſſez que vous luy en devez les principes & les exemples. S'agit-il de juger d'un ouvrage, de prononcer ſur une queſtion dans des matieres qu'il entendoit, au lieu de dire votre avis, dites ſon goût. En un mot mettez toute votre eſperance à ménager place à votre ami, par tour où la bienſeance & la raiſon vous permettront de luy en trouver.

Il y a une autre maniere de faire revivre un ami, & qu'on ne peut trop recommander, parce qu'elle eſt rarement pratiquée, quoy qu'elle marque bien plus de veritable tendreſſe, que toutes les larmes qu'on pourroit verſer. C'eſt de ſe mettre ſouvent à ſa place dans les differentes conjonctures qui ſe preſentent, & d'y faire ce

qu'il auroit fait.

La plûpart des gens ſe contentent de défendre la memoire de leur ami quand elle eſt attaquée, d'executer fidellement ſes volontez quand il les leur a preſcrites. Satisfaire à ces devoirs de l'amitié, c'eſt ne ſe pas deſhonnorer : mais les borner là, c'eſt ne les pas connoître. Le commencement de la ſageſſe eſt de n'être pas infecté de vice : mais ce n'eſt pas la ſageſſe. On n'eſt point faux ami, ſi l'on repouſſe l'injure faite à la memoire d'un ami : mais on n'eſt point ami tendre & veritable, quand on en demeure là.

L'attention de l'ami fidelle va bien plus loin ; elle s'étend à remplacer ſon ami dans tout ce qu'il feroit. Ainſi lorſque notre ami a laiſſé une veu-

ve, des enfans, des domeſtiques affectionnez, nous leur devons la meſure de ſoins, d'offices, & de protection qu'ils trouveroient en lui s'il vivoit. Il ne s'agit pas d'examiner ſi ces perſonnes en ſont dignes; il vous doit ſuffire qu'elles en ayent beſoin. Notre regle dans ces occaſions, ce n'eſt ni notre inclination, ni leur merite; c'eſt le goût & le devoir de notre ami. Nous devons-nous imaginer qu'en mourant il nous a remis le fardeau qu'il portoit, & dont la mort l'a ſoulagé. Nous avons joüi des douceurs de l'amitié tant qu'il a vécu, nous devons en acquitter les charges aprés ſa mort.

Selon ce principe dans toutes les occaſions qui ſe preſenteront, & qui auront du rapport à mon ami, je ne manquerai

jamais de m'interroger, & de me demander : que feroit-il s'il vivoit, & aprés cela ce qu'il auroit fait, c'eſt ce que je ferai ſans balancer. Je ceſſeray de pleurer, mais je ne ceſſeray jamais d'agir ; & je feray en ſorte par toute ma conduite, que ceux à qui il étoit neceſſaire, ne s'appercevront pas qu'il leur manque. C'eſt ainſi qu'en me trouvant auſſi zelé pour leurs interêts, qu'il l'auroit été ; ils croiront moins avoir perdu leur appuy, qu'en avoir changé : & que ne le trouvant mort que pour luy, ils le verront continuellement revivre pour eux dans ma perſonne. Ce n'eſt ny dans les paroles, ny dans les ſoupirs, que conſiſte la vie, elle eſt toute dans l'action. Ainſi c'eſt aux actions ſeules à rendre la vie

à l'ami que nous regretons.

N'ayons donc que du mépris pour ces amis foibles, dont l'amitié ſe contente d'errer, comme une ombre au tombeau de leur ami. Que la nôtre plus ſolide, n'effraye point par de vaines plaintes; mais qu'elle conſole par de veritables bienfaits. Tant que notre ami eſt vivant, tous les offices que nous luy rendons: tout ce que nous faiſons pour le ſervir & pour luy plaire, n'eſt pas aſſez gratuit, & nous doit être ſuſpect à nous-mêmes. Nous ſçavons bien que celuy qui le reçoit, a la volonté de nous le rendre avec uſure; & s'il n'en a pas le pouvoir, nous joüiſſons de ſa reconnoiſſance.

Il eſt vray que l'amitié veritable agit ſans aucune vûë de retour; mais quelque deſ-

intereſſée qu'elle ſoit, on peut toûjours ſe défier de ſon deſintereſſement, pendant que les amis ſont vivants; on ne peut plus le ſoupçonner aprés leur mort.

Alors l'amitié auſſi exempte de mélange que de ſoupçon d'interêt, brille dans toute ſa pureté. Comme vous n'avez plus rien à craindre des reproches, rien à eſperer de la generoſité de votre ami, l'amitié a tout l'honneur de ce que vous faites pour ceux qu'il aimoit, de tout ce que vous donnez à ſa ſeule memoire.

Il n'apartient qu'à l'adverſité & à la mort, de diſcerner les vrais amis d'avec les faux; mais il y a cette difference entre l'une & l'autre, que l'épreuve qui ſe fait par la mort

eſt infaillible. Dans l'adverſité la fidelité de l'ami peut être ſoûtenuë par l'eſperance qu'on peut juſtement fonder ſur l'inconſtance de la fortune, & par la crainte que dans une heureuſe revolution il ne nous abandonne à ſon tour. Aprés la mort tous les ſecours échapent à la fidelité ; & il n'y a plus ny crainte ni eſperance qui s'offre pour la ſoûtenir.

Auſſi les veritables amis penetrez de ces ſentimens, craindront bien moins de manquer d'attention pour un ami vivant, que de ſe permettre la moindre negligence pour un ami mort. Ils ſçavent que s'il leur arrive de s'oublier ſur quelque devoir pendant la vie de leur ami, il peut luy-même y ſuppléer. Ainſi la langueur où ils ſont tombez ſous ſes yeux, n'a

pas

pas toûjours pour lui des ſuites irreparables : mais la moindre negligence, où ils peuvent tomber aprés ſa mort, eſt pour lui ſans remede. Il ne peut plus ni la reparer ni s'en plaindre ; il ne lui eſt permis que de la ſouffrir dans cette partie de lui-même qui eſt encore vivante ; je veux dire dans les perſonnes qu'il affectionnoit, & que nous avons impunement negligées.

Cette impunité loin de ſervir d'attrait à une ame genereuſe, ne fera que lui donner plus d'horreur pour une offenſe, dont celui qui la reçoit, n'eſt point en état de ſe défendre. Les veritables gens d'honneur ſe permettroient bien plûtôt d'inſulter aux vivants, qu'ils ne ſe pardonneroient d'avoir inſulté aux morts. Les morts,

les malheureux & les foibles, ſont ſacrez pour eux. En un mot, s'ils croient que ce n'eſt peut-être qu'une foibleſſe excuſable de s'aſſoupir quelque fois, pendant que ſon ami veille; ils ſeront perſuadez que c'eſt un crime capital de ne pas veiller, tant qu'il dort.

Voilà qu'elles ſont les principales reflexions, que j'ai faites ſur l'amitié. Je ne prétends pas avoir rempli un ſi grand ſujet, j'ay ſeulement eſſayé de le tracer. Ceux qui ne ſont amoureux que de ce qui brille à l'eſprit, que de ce qui peut l'orner, le nourrir ou le fortifier, n'auront pas beaucoup de goût pour cet ouvrage. La morale naturellement fade pour eux, parce qu'elle ne roule que ſur des principes connus & ordinaires, n'eſt pas aſſaiſonnée ici

d'une maniere assez piquante, pour esperer qu'elle les reveille. Ils me reprocheront d'avoir voulu faire un art de l'amitié, & ne manqueront pas de me dire que c'est au cœur à nous apprendre à aimer, & que celui à qui il ne l'a pas appris, l'apprend mal dans les livres. La simplicité de mes intentions m'aydera à supporter un tel degoût ; mais je répondrai sans peine à leurs reproches. Je n'ay pas pretendu faire un art de l'amitié. Je sçay qu'elle est un sentiment, & l'on n'apprend point à sentir ; mais on peut épurer & rectifier un sentiment. Si ce principe est faux, la morale est absolument inutile, car elle n'apprend qu'à gouverner & à moderer les passions, qui de tous les sentimens sont les plus na-

turels & les plus vifs. Que ſi ce principe eſt vray ; pourquoi un ſentiment tel que l'amitié, où la raiſon & la vertu doivent avoir tant de part, ne pourra-t-il point être ſoûtenu de reflexions propres à l'augmenter, à le fortifier, & à le diriger ? Je n'ay donc pas prétendu donner des regles pour aimer. J'ay voulu ſeulement redreſſer ceux qui faute de bons guides, s'égarent dans l'amitié. J'ay voulu en expliquant ſa nature empêcher qu'on ne pût s'y tromper ; en montrant ſes avantages, engager à les rechercher ; en propoſant ſes devoirs, exciter à les remplir.

FIN.

TABLE
DES PRINCIPALES Matieres.

A

Aimer. Il faut haïr, comme ſi on devoit un jour aimer; maxime excellente, 61. Il faut aimer, comme ſi on devoit haïr un jour; maxime deteſtable, *ibid.* Nous n'aimons ny quand, ny qui nous voulons, 201. C'eſt bien aſſez d'aimer autant que ſoi-même; il faut ſe défier de ceux qui diſent qu'ils aiment davantage, 207.

Alexandre le grand doit en grande partie ſa gloire à ſon pere Philippe, 231. C'eſt un des Princes du monde qui a ſoutenu le plus fierement la majeſté des Souverains, 244. Il dédaignoit dés ſon enfance d'entrer dans la lice,

si ce n'étoit avec des Rois, *ibid.* La terre lui paroissoit trop petite, *ibid.* Il eut des amis, sur tout Ephestion, *ibid.* Sisigambis mere de Darius prend Ephestion pour Alexandre, 245. Beau mot d'Alexandre à ce sujet, 246.

Amans. Ils exigent les défauts de leurs maîtresses en vertus, 118. Ils sont dans l'erreur, *ibid.*

Ambitieux ne sont pas propres à être amis, & ne meritent pas d'en avoir, , 249. *& suiv.*

Ambition. Elle est presque toûjours en divorce avec l'innocence, 250. Attentive sur les moyens de parvenir, elle est peu scrupuleuse sur leur choix, *ibid.*

Amis. Les plus grands hommes de l'antiquité ont eu plusieurs amis, 22. 23. Les Scytes bornoient le nombre des amis à trois, 24. Du choix des amis, 26. *& suiv.* Il est tres-difficile de réüssir dans ce choix, & tres-dangereux de s'y tromper, *ibid.* Le moyen de faire des amis qu'on garde long-temps, c'est d'être long-temps à les fai-

re, 29. Pour meriter le nom d'ami, il faut aimer avec diſcernement & ſans interêt, 40. On ne doit point donner le nom d'ami aux perſonnes que le jeu, les emplois, les occaſions raſſemblent, 43. Moins encore à ceux que les richeſſes ou les honneurs attirent, *ibid.* Le vrai ami agit fortement dans les conjonctures de conſequence, & agit tendrement dans les autres, 74. Difference de l'ami & du flateur 99. De quelle maniere un ami louë, 99. On doit être toûjours prêt à prendre en main la défenſe de ſon ami, 102. Faux amis qui conviennent de tous les défauts de leurs amis, & paſſent condamnation ſur toutes leurs fautes, 103. Un ami doit nous paroître abſolument innocent, juſqu'à ce qu'il ait été pleinement convaincu, 111. De quelle maniere un veritable ami s'y prend pour rendre ſervice, 124. *& ſuiv.* Les amis doivent être diſpoſez à ne ſe pas ſoupçonner aiſement, & même à ſe faire grace, 131. On

doit ſervir ſes amis, mais non leurs paſſions, 207. Sorte d'amis plus redoutables que des ennemis déclarez, 216. Les amis doivent épouſer réciproquement leurs querelles, quand elles ſont juſtes, 255. Nous devons être plus vifs & plus intraitables dans les querelles de nos amis, que dans les noſtres, 256. Dans les matieres indifferentes, les amis peuvent être librement d'avis contraire, 287. Il n'y a qu'à perdre pour les amis, à faire courir dans le monde le bruit de leurs differends, 298.

Amitié. Elle ne contribuë pas moins à la ſûreté & à la tranquillité publique, qu'au bonheur particulier des amis, *Preface.* Pourquoy l'amitié eſt ſi vantée, ſi peu connuë, ſi fort negligée, 1. Elle eſt reſpectée par les peuples les plus barbares, 2. Ce que c'eſt que l'amitié, 4. Grande difference entre l'amitié, & cet échange de viſites, de complimens, & de ſoins qui eſt ſi fort en uſage dans le monde, 5. Si l'amitié peut ſubſiſ-

ter entre pluſieurs, ou ſeulement entre deux perſonnes, 11. *& ſuiv.* L'amitié peut être ſans l'eſtime, mais l'eſtime ne peut être ſans l'amitié, 19. L'utilité ne doit point être le principe de l'amitié; mais elle en peut eſtre le fruit, 21. 22. L'amitié eſt le plus précieux de tous les biens; il n'y a point d'équivalent pour elle, 24. 25. Elle n'eſt point une inclination aveugle; mais un ſentiment éclairé, 32. Elle ne peut ſubſiſter entre les ſcelerats, 34. La conformité d'humeur n'eſt pas abſolument neceſſaire dans l'amitié, 44. *& ſuiv.* Ny l'égalité des conditions, 50. L'amitié, comme l'amour, ne cherche pas l'égalité, mais elle la fait, 57. L'amitié eſt un commerce, où celui qui met le plus doit davantage, 59. Dans l'amitié, c'eſt à celui qui fait du bien à ſe charger de la reconnoiſſance, 128. Le vrai caractere de l'amitié, c'eſt d'eſtre courageuſe & agiſſante, 133. L'amitié ne peut jamais nous autoriſer à

manquer à Dieu, 138. *& ſuiv.* ny à nôtre patrie, 162. *& ſuiv.* ny à nôtre famille, 194. *& ſuiv.* L'amitié n'a point été introduite, pour diſpenſer les hommes des devoirs que la nature leur impoſe, 204. Le principal emploi de l'amitié, eſt de ſoutenir & de fortifier la vertu, *ibid.* L'amitié n'eſt jamais plus vive ny plus brillante, que dans la mauvaiſe fortune, 254. La veritable amitié aime mieux hazarder de l'indiſcretion, que de ne pas montrer du courage, 259. Il eſt fort triſte qu'un bien auſſi precieux que l'amitié ſoit ſi fragile, 264. Les differentes cauſes qui peuvent alterer & détruire l'amitié, 264. *& ſuiv.* C'eſt détruire les myſteres de l'amitié, que de les reveler au public, 297. L'amitié a un Tribunal ſecret, où tous les differends des amis doivent ſe terminer, 298. L'adverſité doit ſerrer les nœuds de l'amitié, 315. La mort doit les conſacrer, *ibid.* La fidele amitié ne conſiſte pas à pleu-

rer long-temps ſon ami, mais à ne l'oublier jamais, 320.
Amour, on doit mépriſer les foibleſſes de l'amour, mais on en peut imiter la vivacité, 73. L'aveuglement eſt le partage de l'amour, 118. En amour le goût decide ſans conſulter la raiſon, 206.
Amour propre, bon apologiſte, 4. Il eſt le premier & peut-être l'unique mobile de l'homme, 90. Il ſe déguiſe en mille manieres differentes, *ibid.* Sous ſes differents maſques il conſerve toûjours le méme pouvoir. *ibid.* Tant qu'on ne mettra pas l'amour propre de la partie, on ne prendra que de fauſſes meſures, pour gouverner les hommes *ibid.* Dans tout ce qui arrive de mal aux autres, l'amour propre trouve des ſujets de comparaiſon, qui lui preſentent des retours agreables, 268. Il eſt une ignorance heureuſe, dans laquelle l'amour propre trouve ſon compte, 270. Deux amours propres, l'un dereglé & vicieux, l'autre reglé & honneſte, 283.

Demander à l'homme qu'il ſoit ſans amour propre, c'eſt lui demander qu'il ceſſe d'eſtre homme, 284. Exiger de l'homme qu'il place bien ſon amour propre & qu'il en faſſe un bon uſage, c'eſt exiger qu'il ſoit raiſonnable, *ibid.*

Avis, De quelle maniere s'y prend un ami veritable pour donner des avis, 83. *& ſuiv.* Il cherche moins à plaire qu'à ſervir, & dit ſouvent ce qu'on ne voudroit pas entendre, 84. Il vous détourne de ce que vous voudriez faire aujourd'hui, pour vous ramener à ce que vous voudrez toûjours avoir fait, *ibid.* Les avis que l'on donne en public, ne pouvent avoir qu'un mauvais effet, 101.

Autel. Ami juſqu'aux Autels, mot d'un Ancien, 157.

B

BIEN. Il y a dans celui qui fait du bien un certain ſentiment de ſuperiorité qui le flatte, &

qui le met au deſſus de celui qui le reçoit, 123. On participe en quelque ſorte à la nature de Dieu même en répandant le bien, 123. 124. Il ne faut pas croire eſtre parvenu au plus haut dégré de l'amitié, quand on a fait part de ſon bien à ſon ami, 312. Rien ne deshonore tant notre ſiecle, que cette admiration qu'on prodigue, à ceux qui ne ſont point avares de leur bien pour leurs amis, 318. Si faire part de ſon bien à ſon ami dans le beſoin, eſt regardé comme le dernier dégré de la plus heroïque amitié, quel ſera le premier ? *ibid.*

Bienfaiteur. Le titre de bienfaiteur vaut toûjours pour une ame bien née, plus qu'il ne lui coûte, 124.

Blâmer. On doit quelquefois blâmer un ami quand on lui parle; mais on doit toûjours l'excuſer quand on parle de lui aux autres, 208.

Brutus chaſſe les Tarquins de Rome, & donne la premiere forme à la Republique Romaine, 165. Il

vantoit d'être Citoyen du monde, & ſoûtenoit que le Sage n'a point de patrie, 174. Le Citoyen du monde reſſemble fort à l'ami du genre humain, & ne merite point qu'on s'attache à lui, 186.

Codrus, dernier Roy d'Athenes ſe dévoüe pour le ſalut de ſon peuple, 163.

Commerce, nous ne devons mettre dans le commerce que ce qui nous appartient, 60.

Compliments, ſorte de commerce fort établi dans le monde, 5. Ce qu'il en faut penſer. *ibid.* Il ne faut pas confondre le jargon du monde, avec le langage du cœur. 29.

Concurrence, la concurrence eſt le plus dangereux écüeil de l'amitié, 55. 56.

Condamner, on ne doit jamais condamner ſon ami, que lors qu'il eſt abſolument impoſſible de l'abſoudre, 103. Deux regles que l'on doit ſuivre, lors qu'on ſe voit forcé de condamner ſon ami, 104.

Premiere regle, de ne le condamner jamais ſans l'avoir entendu, 104. *Et ſuiv.* Seconde regle, de le condamner dans les termes les plus propres, à faire ſentir tout ce qui peut le rendre excuſable, 112. *& ſuiv.* L'uſage de condamner les abſens ſous condition, eſt tres-établi dans le monde, 105. Il n'en eſt pas plus juſte pour cela, 105. *& ſuiv.* Ce n'eſt pas tant une obligation de l'amitié, qu'un devoir de la juſtice, de ne condamner jamais perſonne ſans l'entendre, 104. Quand il ſeroit vrai qu'on pourroit ſous condition condamner en ſon abſence une perſonne indifferente, cela ne ſeroit pas vrai d'un ami, 108.

Condition, l'egalité des conditions n'eſt pas neceſſaire dans l'amitié, 50. *& ſuiv.* Elle lui eſt ſouvent funeſte. 55.

Converſation, c'eſt une erreur que de croire, qu'elles ne peuvent être agreables qu'aux dépens des abſents, 107. On pourroit les remplir d'un enjoüement delicat qui naîtroit des choſes mêmes, & qui

n'intereſſeroit point les perſonnes. *Ibid.*

Corneille, a parfaitement connu le cœur de l'homme, 46. Preuve tirée de ſa Rodogune *Ibid.*

Crime de noirceur, c'eſt celuy où l'ame ſe porte par une volonté libre & determinée, 290. On doit rompre abſolument & pour toûjours, avec un ami tombé dans un crime de noirceur, 291. Toutes nos obligations ne ceſſent pourtant pas à l'égard de cet indigne ami. *Ibid.*

Curtius, ſe dévoüe pour le ſalut de Rome, 164.

D.

Damon & Pithias, un des plus beaux exemples d'amitié, que l'antiquité nous ait laiſſez. 261. Leur Hiſtoire, *ibid.* Belle réponſe, qu'ils firent à Denis le Tyran, 262.

Defauts, defauts dans l'humeur, dans les manieres, & même dans l'eſprit, doivent être ſupportez, 75. 76. Defauts du cœur ſont les ſeuls,

qui ne meritent point de grace. *Ibid.* Vouloir des amis ſans défauts, c'eſt ne vouloir aimer perſonne. *Ibid.* On doit tout au plus voir les defauts d'un ami; mais on ne les doit point ſentir, 77. 78. Le plus grand de tous les defauts, c'eſt de croire n'en avoir point, 79. De quelle maniere on doit reprendre un homme de ſes défauts, 101. Un des plus eſſentiels devoirs de l'amitié délicate, c'eſt de ne ſe point entretenir avec les autres des défauts d'un ami, 114. Nul inconvenient à ſe refuſer la liberté de parler des défauts de ſon ami, 115. Beaucoup d'inconvenients à ſe l'accorder, 116.

Défier, ſe défier de tout le monde, c'eſt donner mauvaiſe opinion de ſon cœur, 71. Mot de Ceſar, *j'aime mieux perir une fois, que me défier toûjours.* Ibid.

Dégoût. Le dégoût qui peut tout ſur les ouvrages du caprice, n'a guere de pouvoir ſur les ouvrages de la raiſon, 69.

Délateurs, il ne faut point les écouter

lors qu'ils parlent contre des perſonnes indifferentes, 272. Beaucoup moins, lors qu'ils parlent contre nos amis. *Ibid.* Du moins il ne faut jamais les croire, qu'aprés s'être plcinement inſtruit & convaincu. *Ibid.* Le ſeul caractere des Délateurs devroit aneantir leur témoignage. *Ibid.* & 275.

Denis le Tyran, au milieu des plus grands treſors étoit pauvre, parce qu'il n'avoit point d'amis, 261. Il eſt charmé de la fidelité que deux amis avoient l'un pour l'autre, 262. Il les prie de vouloir bien le recevoir en tiers dans une ſi belle amitié. *Ibid.*

Dépoſitaire. Il doit poſſeder à la maniere du coffre, dont tout l'office eſt de renfermer, 158.

Dépôt, nulle occaſion, nul prétexte ne donne droit d'uſer du dépôt, 158. Qui uſe du depôt, fait un vol de l'uſage. *Ibid.* Il n'y a qu'une bonne maniere de poſſeder le dépôt, c'eſt d'oublier qu'on l'ait, pour ne s'en ſouvenir que lors qu'il s'agit de le rendre, 158. & 159.

Il n'eſt pas permis d'employer un depôt, pour ſauver la vie de ſon ami, 159. *& ſuiv.*

Devoirs. Ils ont leurs rangs marquez, on ne peut les déplacer ſans les détruire, 137. Devoirs de l'amitié, 59. *& ſuiv.* Ils ſont de deux ſortes, les uns la rendent plus agreable, les autres la rendent plus utile. *Ibid.* Les devoirs de l'amitié doivent ceder aux devoirs envers Dieu, 138. *& ſuiv.* Aux devoirs envers la patrie 162. *& ſuiv.* Aux devoirs envers la famille 194. *& ſuiv.* Nos devoirs ſe multiplient, à meſure que les malheurs de nos amis augmentent, 312.

Diſſimulation. Il y a une diſſimulation ſage, qui nous oblige à nous taire, ſur ce que nous n'avons pas droit de reprendre, 9.

Douleur. Rien de plus juſte que la douleur cauſée par la mort d'un ami, 318. Elle degenere pourtant en foibleſſe, ſi on ne lui donne des bornes, 319. Lors qu'elle eſt opiniâtre & exceſſive, el-

le eſt juſte par rapport à celuy qui la reſſent, 322. Injurieuſe par rapport aux autres, 323. Inutile par rapport à l'ami qu'on regrette, 325. Il y a plus de pareſſe que de ſenſibilité à ſe laiſſer aller à l'attrait de la douleur, 322. Notre douleur en nous détruiſant, acheve d'enlever à nôtre ami, la ſeule vie que nous pourrions lui conſerver, 325.

Ducs. Il y a des gens, qui obſervent religieuſement de ne citer dans leurs diſcours, que des Ducs & des Princes, 52.

E

E*Claircißement*, le mieux aſſaiſonné eſt toûjours deſagreable, 280. Regles que les amis doivent garder dans leurs éclairciſſemens, *ibid.*

Edouard. III. Roi d'Angleterre, fils d'Iſabelle de France, petit-fils de Philippe le Bel, 168. Diſpute la Couronne de France à Philippe de Valois, *ibid.* Perd ſa cauſe

dans l'assemblée generale des Etats du Royaume, 170. Réveille ses prétentions plusieurs années aprés, *ibid.* Assiege & prend Calais, *ibid.* Il veut faire pendre six des principaux Habitans de cette Ville ; mais il en est empêché par la Reine sa femme, 171. 172.

Engagemens. Nous naissons avec trois sortes d'engagemens, 135. Les uns nous lient à Dieu, les autres à la patrie, les derniers à notre famille, *ibid.*

Equité, elle consiste dans le parfait équilibre, 216.

Erreurs, il est des erreurs agreables, 148. Loin qu'on les doive respecter ce sont precisément celles, à qui l'on doit le plus ouvertement declarer la guerre, *ibid.*

Eustache de saint Pierre, un des six Habitans de Calais qui se dévoüerent à la mort pour sauver leur Ville, 173.

F

Fable, application de la fable de l'estomac & des autres mem-

bres, 179. La fable eſt prodigue d'exemples de Rois qui ont eu de vrais amis ; l'Hiſtoire en eſt plus avare, 239. Amis fameux dans la Fable, *ibid.*

Flatterie. Elle détruit la vertu & fortifie le vice, 96. Elle érige les défauts en vertus, 97. Elle vante dans un homme les qualitez, qui n'y ſont pas ; & éleve trop celles qui y ſont, *ibid.* Les maux qu'elle fait ſont ordinairement incurables, 98.

Flatteur. Il ne vous preſente jamais à vous-même tel que vous eſtes, 97. Pour une fauſſe gloire dont il vous repaiſt, il vous livre à une veritable infamie, 98.

François. Une infinité d'actions heroïques faites par nos François demeurent dans l'oubli, faute d'avoir été placées dans des ouvrages capables de les en tirer, 166.

Freres. Entre freres, l'aîné doit tenir lieu de pere aux autres, 199. 210.

G

Genealogie. On ne ſe lie n'y avec les Genealogies, ny avec les Charges; mais avec les perſonnes, 50.

Genereux. On ſonge moins à eſtre genereux, qu'à le paroître, 123.

Grands. Ils ont mille moyens pour ſervir ou pour nuire; ils n'en ont qu'un ſeul pour ſe faire aimer, 50. 51. Ils ne liſent point, ou bien ils ne cherchent dans leurs lectures qu'un vain amuſement, 52.

Gloire. La gloire eſt le plus honnête de tous les objets, que l'amour propre puiſſe ſe propoſer, 92. Parmi les peuples où la gloire a été le plus eſtimée, les hommes ont été le plus eſtimables, 93.

H

Haine, ſa nature & ſes proprietez, 61. Souvent injuſte dans ſon principe, toûjours outrée dans ſes effets. *Ibid.*

Heros, ils ne vont à l'immortalité que par le ſecours des belles lettres, 164.

Hommes. Ils n'ont qu'une certaine meſure de ſentiments, 15. L'erreur & l'inconſtance ſont le partage le plus naturel de l'homme, 68. L'homme quoi qu'il diſe & qu'il faſſe, ſe propoſe à lui même comme ſon objet & ſon centre, 90. Il eſt plus raiſonnable & plus honnête de prendre les hommes tels qu'ils ſont, que de vouloir à tout propos les ramener à ce que nous ſommes, 132. L'homme eſt naturellement diſpoſé à n'eſtimer, & à n'aimer rien tant que lui-même, 283.

Honnête homme. Il ſe reſpecte toûjours lui même dans ſon ancien choix, 301. La vengeance ſi douce aux reſte des hommes, n'a point d'attraits pour lui, 302. Il ſe venge en faiſant du bien, *Ibid.*

Honneur. Il ne peut ſubſiſter dans la ſocieté de gens corrompus, 296.

Honneurs. Il y a une gloire plus délicate à diſtribuer les honneurs qu'à les poſſeder, 124.

Humanité. Elle ſuffit pour engager un homme à ſe prêter aux beſoins d'un autre, 122.

Humeurs. Le rapport d'humeur n'eſt pas abſolument neceſſaire dans l'amitié, 44. Il y répand toutefois plus d'agrément & de douceur. *Ibid.* La trop grande conformité d'humeur, eſt quelquefois plus contraire qu'avantageuſe aux plaiſirs de l'amitié, 45. Il ne faut pas confondre la diverſité des humeurs, avec leur incompatibilité, 49. Leur incompatibilité ne naiſt pas toûjours de leur difference, *ibid.* Elle naiſt plus ſouvent de leur trop grande conformité, *ibid.*

I

Jean d'Aire, un des ſix Habitans de Calais, qui ſe devoüerent à la mort pour ſauver leur Ville, 173.

Jean & Jacques Viſant, deux autres de ces ſix Habitans, *ibid.*

Illuſion. Ce n'eſt pas toûjours rendre aux hommes un ſervice agreable, que de diſſiper leurs illuſions,

2. Quand les passions sont éteintes, l'illusion cesse, 62.

Impossibilitez, sont de deux sortes, 104. Impossibilitez arbitraires que chacun se forme au gré de sa foiblesse, *ibid.* Impossibilitez morales que forment l'honneur & la justice, *ibid.*

Inferieur, devoirs de l'inferieur dans l'amitié, 57.

Interest, il est l'écüeil de l'amitié, 55. L'homme n'aime, qu'à proportion de l'interest qu'il y trouve, 133.

Juge. Il n'est plus permis d'estre Juge, dés qu'on n'est pas convaincu qu'on demeurera dans une parfaite neutralité, 215. Histoire d'un Sage de la Grece, qui se trouva Juge dans la cause de son ami, 218. Ce qu'il imagina pour concilier l'amitié & la justice dans cette conjoncture, *ibid.* Ce qu'il regardoit comme une subtilité ingenieuse, n'étoit en effet qu'une erreur grossiere, 219. Si le ministere des Juges est libre, ou non, 221. Un Juge ne doit jamais aller au Tribunal

qu'avec un esprit entierement dépoüillé de partialité, 224. Histoire du Juge qui dans ses livres mettoit à la marge de toutes les questions où les Jurisconsultes sont partagez, *Question pour l'ami*, 225. Le Juge n'est pas appellé au Tribunal pour dire ce qu'il lui plaît ou ce qu'il souhaite; mais ce qu'il pense, 228. Le Juge se moque de la justice, lors qu'à l'opinion qu'il a, il substituë celle qu'il n'a pas, & qu'il voudroit avoir, *ibid.* La persuasion interieure doit regler seule les jugemens d'un Juge, 229. 230. *voyez* Magistrat.
Juvenal, cité, 91.

L

Legislateurs, ont étudié l'homme, & ont songé à le conduire par des routes, qui lui fussent propres, 89. 90. Ils ont attaché la gloire aux plus grands travaux & aux plus grands perils, 92.
Lelius, voyez *Scipion.*
Liberal, quel est celui qui merite ce nom, 39. 40.

Loi. La loi eſt ſage ; mais elle n'eſt pas barbare, 222. Les loix aſſûrent à chacun la poſſeſſion de ce qui lui appartient, 178. Elles ordonnent le bien & le récompenſent, défendent le mal & le puniſſent, *ibid.*

Loix Romaines, les anciennes loix Romaines donnoient aux peres droit de vie & de mort ſur leurs enfans, 189.

Loi Salique. Elle ne veut pas que des femmes commandent à des hommes, 169. Fauſſe ſubtilité d'Edoüard III. pour éluder la Loi Salique. *ibid.* La Loi Salique excluant les femmes de la ſucceſſion à la Couronne, en exclut neceſſairement leurs deſcendans, *ibid.*

Loüanges ſagement ménagées ſont trés-utiles, 85. Elles accreditent la cenſure, *ibid* Rien de plus efficace que les loüanges, pour porter les hommes à la vertu, 89. La loüange & la flatterie ont beaucoup de reſſemblance, 96. Trois caracteres eſſentiels qui les diſtinguent, 96. *& ſuiv.*

Loüer, ce n'eſt pas un devoir moins eſſentiel à l'amitié de loüer que de reprendre à propos, 85. On peut loüer ſon ami devant tout le monde ; mais on ne doit le reprendre qu'en ſecret, 101.
Lucien, un de ſes Dialogues cité, 23.
Lucile, ami de Scipion & de Lælius, 22.

M

Magiſtrat, devoir d'un Magiſtrat dans l'amitié, 212. S'il doit dans la cauſe de ſon ami ſe recuſer, lors qu'il en eſt prié, 213. Au cas qu'il ſe recuſe, s'il peut devenir ſolliciteur de ſon ami, 216. Si lors qu'il a commencé à connoître d'une affaire il peut ſe retirer, quand il aperçoit qu'il ſera obligé d'opiner contre ſon ami, 213. Si dans les queſtions problematiques il peut au lieu de ſon opinion adopter celle qui ſe trouve la plus favorable à ſon ami, *ibid. voyez* Juge.
Maniere, la maniere de rendre ſervice eſt ce qui le caracteriſe, & ce qui

le marque au coin de l'amitié, 122.
Mariage. C'eſt un engagement, où l'on ne peut gueres impunément mépriſer la fortune, 54. 55. Dans les mariages, la loi regarde non-ſeulement ce qui eſt de l'interêt de la famille; mais encore ce qui eſt de l'honnêteté publique, 199.
Maximes, les maximes outrées autoriſent ſouvent le relâchement. *Preſ.* p. 14. Les maximes moderées le banniſſent, *Preſ.* p. 15.
Méchans. Ce n'eſt pas punir les méchans, c'eſt les juſtifier en quelque ſorte, que de leur reſſembler, 305.
Meres. Conſeils qu'elles donnent d'ordinaire à leurs enfans lors qu'ils entrent dans le monde, 51.
Mérite. On ne doit qu'au vrai merite les ſentimens qui naiſſent de l'eſtime, 50.
Miracles, il eſt contre le bon ſens: de faire entrer les miracles dans le plan de ſa conduite, 251.
Modeſtes. Faux modeſtes, 94. Ils ne refuſent les loüanges qu'ils ont meritées, que pour s'en attirer plus qu'ils n'en meritent, *ibid.*

Vrais modeſtes, quel eſt leur caractere, 94. 95. Ils ſont rares, 94.
Moliere, a parfaitement connu le cœur de l'homme, preuve tirée de ſon Miſanthrope, 46.
Montagne, prêche une morale tres-relâchée ſur le ſecret, 146. On le refute, 146. *& ſuiv.* Ses ouvrages ſûrs de toûjours plaire, malgré le dérangement qui s'y trouve, 147. Ce que Montagne rapporte d'un Juge, 225.
Morale. Il n'y a rien de plus utile aux hommes que la morale, *Preſ.* p. 1. Elle ſeule leur apprend ce qu'ils doivent uniquement étudier. *La même*. Les livres de morale furent d'abord fort recherchez à cauſe de leur utilité, *la même*; negligée enſuite à cauſe de leur multitude, *la même*. p. 2. Il y a beaucoup plus de livres de morale, que d'exemples, *la même*.
Mort. La mort doit conſacrer les nœuds de l'amitié, 315. Triſte état où l'on ſe trouve aprés la mort d'un fidele ami, 316. Il faut avoir paſſé par cet état, pour

pouvoir s'en faire une juſte idée, 318. Juſqu'où doit aller la douleur que cauſe la mort d'un ami, 319. *& ſuiv.* Differentes manieres dont on peut faire revivre un ami mort, 324.

N

Nature humaine, offre cent vices pour une vertu, 8.

Noble. Il eſt naturellement deſagreable à une ame noble de recevoir, 127. Il faut que la maniere de donner, la perſuade que c'eſt elle qui fait la grace, qu'on la contraint d'accepter, *ibid.*

O.

Oncle, doit tenir lieu de pere à ſes neveux & à ſes nieces, 200.

Offices, nous devons recevoir comme des graces, les bons offices qui nous ſont rendus, & payer comme des dettes ceux que nous rendons, 289.

Opinion. L'opinion des hommes ne preſcrit point contre les loix immuables de Dieu, 34.

P

Patrie. L'amour de la patrie eſt le ſecond de nos devoirs, 162. Quelques liaiſons que l'on forme, elles doivent être ſubordonnées à l'amour de la patrie, *ibid.* Les anciens Ecrivains ne nous recommandent rien tant dans leurs écrits, que l'amour de la patrie, *ibid.* Il n'y a rien ſur quoi les anciens Heros ayent donné de plus beaux exemples, *ibid.* Quatre exemples des grandes choſes, que l'amour de la patrie a fait faire, 163. *& ſuiv.* L'amour paternel le plus fort de tous, cedoit comme les autres à l'amour de la patrie, 165. Nous avons eu en France des exemples de l'amour de la patrie, qui ne cedent point à ceux des Romains, & des Grecs, 166. Mot d'un ancien Philoſophe, *le ſage n'a point de patrie*, 174. On refute ce mot, 175. Ceux qui font la guerre à leur patrie doivent être regardez comme des monſ-

Philippe Roi de Macedoine. Alexandre ſon fils lui doit en grande partie ſa gloire, 231. Beau mot de Philippe à qui l'on demandoit grace pour un criminel, 232.
Philippe de valois. Ses démêlez avec Edoüard III. Roy d'Angleterre, pour la ſucceſſion à la Couronne de France, 168. *& ſuiv.* Philippe l'emporte, 170.
Philoſophes. Pluſieurs Philoſophes ont écrit ſur l'amitié. *Pref.* p. 5. Ils n'ont ſongé qu'à donner de belles leçons, & ont ſouvent oublié la portée de ceux à qui ils parloient, 89. Il y a des Philoſophes qui ne ſe croyent nez que pour eux-mêmes, 182. Inconvenients qui ſuivent de la morale de ces Philoſophes, 180. Plus les leçons des Philoſophes ont été fieres, moins elles ont fait de fruit.
Pieges. Il eſt aiſé de ſe ſauver de pieges que l'on nous tend, 282. Il eſt bien difficile d'être en garde contre les pieges, qu'on ſe tend à ſoi-même, *ibid.*
Plaiſirs. Ils dégradent l'homme &

sont incompatibles avec la vertu, 90. 91.

Pleurs. A ses plusieurs amis, 22.

Pleurs. Les pleurs sont le partage des ames les plus foibles, 221. Les enfans, les vieillards, & les femmes pleurent volontiers. *ibid.* Les personnes qui pleurent le plus, sont les moins affligées, 222.

Pline le jeune. A ses plusieurs amis, & a pris soin de les immortaliser dans ses lettres, 23. Il étoit plus estimable encore par les qualitez de son cœur, que par la beauté de son esprit, 120. Il se saisissoit des moindres occasions de loüer ses amis, *ibid.* Il croyoit que tous ses amis étoient des hommes excellens & parfaits *ibid.* On lui en fit reproche, ce qu'il répond là dessus dans une de ses lettres, 120. 121. Autre endroit de ses lettres cité, 257.

Poëtes tragiques. Leur premiere regle c'est de s'assujetir à la vraysemblance.

Prince. S'il peut imposer silence aux Loix en faveur de ceux qu'il aime,

231. Il y a de l'orgueil à faire des leçons aux Princes, 233. C'eſt aux ſiecles paſſez & non à nos preceptes à inſtruire les Princes, *ibid.* Si le Prince peut avoir de vrais amis. 234. Il eſt tres-difficile qu'il en ait; mais il n'eſt pas impoſſible, 239. On ne peut douter de cette verité, moins en France, qu'ailleurs, 240. Le Prince connoît rarement ceux qui l'approchent, 241. Plus le Prince eſt homme de bien, & plus il eſt expoſé à être trompé, *ibid.* Si le Prince a de mauvaiſes mœurs, les Peuples en reçoivent aiſément l'impreſſion, 242. S'il en a de bonnes, les Peuples ſe contentent de les contrefaire, *ibid.*

Proverbe Turc. 70

Pythias. voyez *Damon.*

Q

Querelles. Comment on doit ſe conduire dans les querelles de ſes amis, 255.

Queſtion. Hiſtoire du Juge qui écrivoit à la marge de ſes livres, *Queſtion pour l'ami*, 225

R

Regulus. Son hiſtoire 154. *& ſuiv.*

Repreſailles. Elle eſt du droit public, 307. Mais il n'eſt point permis aux particuliers d'uſer de repreſailles, *ibid.* Etranges deſordres qui ſuivroient de là, 305. *& ſuiv.*

Richeſſes. Elles ne touchent que les ames venales & terreſtres, 95.

Roy. Ancienne maxime, que les ſujets ſe forment ſur le modele de leur Roi, 242. En quel ſens cette maxime eſt vraye, *ibid. voyez* Prince.

Romain. Un Capitaine Romain ayant juré une Tréve de trente jours, fourageoit toutes les nuits le païs ennemi, 152. Sa conduite fut condamnée par les Romains, *ibid.* Expedient que trouva un Romain priſonnier de guerre, pour éluder le ſerment qu'il avoit fait de retourner au camp des ennemis, 153. Il fût blâmé & renvoyé ignominieuſement par les Romains,

Romains, *ibid.* Un Romain jetta au feu pluſieurs lettres ſans avoir voulu les ouvrir, de peur d'avoir à ſe broüiller avec ſes amis, 276.
Rupture. Les amis ſont bien malheureux, lors qu'une inévitable fatalité les force malgré eux à la rupture, 264. Ils ſont bien imprudents & bien blâmables lors qu'ils s'y portent volontairement, *ibid.* Il faut un concours tres-rare d'une infinité de circonſtances differentes, pour former une union parfaite; il ne faut ſouvent preſque rien pour la rompre, 265. Trois cauſes principales de rupture; on eſt trop facile à écouter, trop prompt à croire, trop rigoureux à exiger, 267. Il eſt des occaſions particulieres, où l'on peut rompre ſans éclairciſſement & ſans explication, 278. Trois regles que l'on doit obſerver dans ces conjonctures, *ibid.* Hors de ces cas ſinguliers on ne doit jamais rompre, ſans s'être éclairci, 179. De toutes les cauſes de rupture la plus douloureuſe eſt celle qui vient d'un crime de noirceur, où

notre ami eſt tombé, 290. Il faut prendre grand ſoin que nulle paſſion n'entre, ſoit dans ce qui précede la rupture, ſoit dans ce qui la ſuit, 297. Les perſonnes raiſonnables concertent ſi bien leurs ruptures, que le monde ne s'en apperçoit que quand il ne s'y intereſſe plus, 299. Dans les ruptures il ne faut pas déchirer l'amitié, il faut la découdre, *ibid.* En rompant, on ne ſe dégage pas de toutes ſortes de devoirs envers celui avec qui l'on rompt, 303.

E

Sage. Caractere d'un homme ſage, 99. Il ne ſort jamais des bornes d'une juſte moderation, *ibid.* Les reproches qui lui ſont faits, ne l'aigriſſent que contre lui-même, 100. Les loüanges qui lui ſont données ne l'élevent qu'au deſſus de lui, *ibid.*

Scelerats. L'amitié ne peut ſubſiſter entr'eux, 34. Leurs liaiſons ſont des ſocietez infames & funeſtes,

qui ne doivent inſpirer que de l'horreur, Ils ne font agir leurs cœurs qu'au gré de leur beſoin, *ibid.*

Scipion, & Lelius, leur amitié eſt celebre encore aujourd'hui, 22. Ils avoient pluſieurs amis, *ibid.*

Scythes. Ils croyoient que l'amitié ne pouvoit ſubſiſter tout au plus qu'entre trois perſonnes, 24. Ils ont dreſſé des Autels à l'amitié, & l'ont invoquée comme une divinité, 37. Ils bâtirent des Temples à Oreſte, & à Pylade, 38. Beau mot d'un Scythe, qui recherchoit en mariage la fille d'un grand Prince, 259.

Secret. N'ayez point de ſecret pour votre ami; mais ne faites rien que vous ne puiſſiez confier à un ennemi, 71. Il n'eſt pas permis de violer le ſecret pour ſauver la vie à ſon ami, 149. 157. *& ſuiv.*

Sentir. On n'apprend point à ſentir; mais on peut épurer & rectifier un ſentiment, 339.

Serment. S'il eſt permis de violer ſon ſerment pour ſauver la vie à ſon

ami, 138. Raiſons pour & contre, 139. *& ſuiv.* Il n'eſt point permis de violer ſon ſerment pour ſauver la vie à ſon ami, 142. *Ma langue a fait ſerment, mon cœur n'en a point fait*, détour impie, 139. 140. Interpretations artificieuſes pour éluder ſon ſerment, 152. Deux exemples de ces honteuſes ſubtilitez, *ibid.* Elles ont été condamnées par les honnêtes gens de tous les ſiecles, *ibid.* Et déteſtées en particulier par les Romains, *ibid.*

Service. Le ſervice perd beaucoup de ſon prix lors qu'il ſe fait demander, 126. 127. Il n'en a plus du tout, lors qu'il ſe fait attendre, 129.

Sincerité. Juſqu'à quel point il eſt permis d'être ſincere, 89. Il ne faut pas toûjours dire tout ce qu'on penſe; mais il ne faut jamais dire ce qu'on ne penſe pas, 10.

Socrate, a eu pluſieurs amis, 22. Belle réponſe qu'il fit à ceux qui lui diſoient que ſa maiſon étoit trop petite, 26. Il étoit ſi pauvre qu'il

n'avoit pas de quoy acheter un manteau, 126. Ses amis lui envoyerent des manteaux ; mais trop tard, *ibid*

Soins. Petits ſoins loüables en amitié, 73.

Solon. Un des plus ſages Legiſlateurs de l'antiquité, *Preſ.* p. 14. Il préferoit les Loix temperées aux Loix trop ſéveres, & pourquoy, *ibid.*

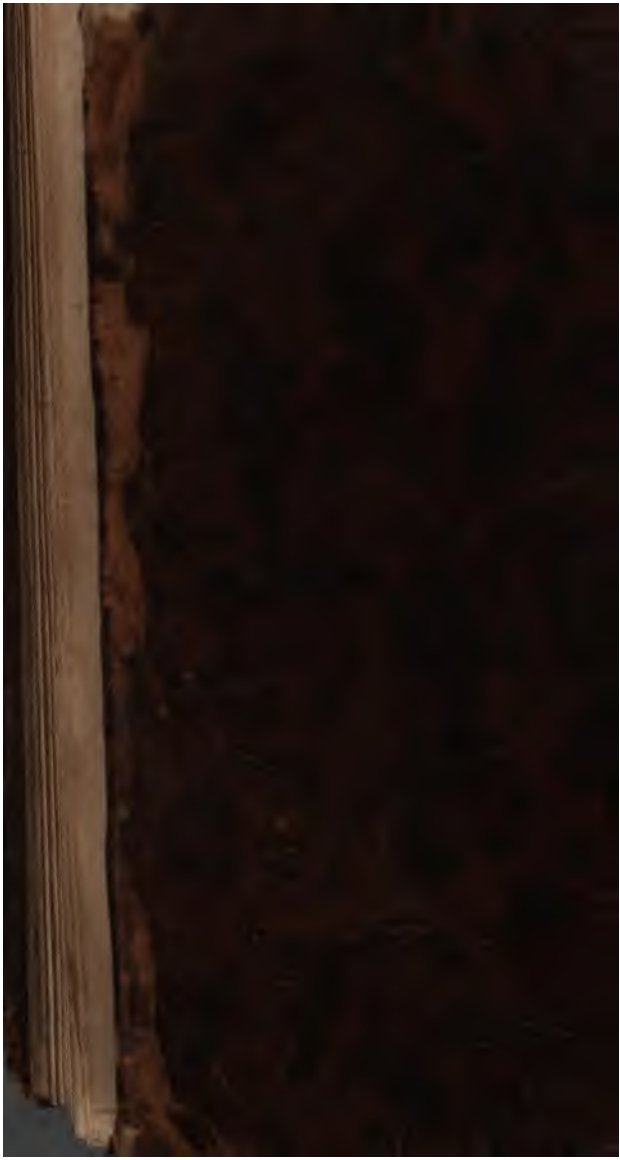
Stupides. Ils ſont peu propres à l'amitié, 30.

Souverains. *voyez* Prince.

Superieur. Devoirs du Superieur dans l'amitié ; 56. 57.

T

Terence, ami de Scipion & de Lælius, 22.

Teſtament. Un Ancien qui mourut pauvre, laiſſa par teſtament ſa mere & ſa fille à ſon ami ; afin que cet ami nourriſt l'une & mariaſt l'autre, 202. Le teſtament fut fidellement executé par l'ami, *ibid.*

Theatre. Le jeu de Theatre deman-